
Crescat Scientia Vita Excolatur

LA BIBLE
ET LES
RÉCITS BABYLONIENS

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CHEZ GABALDA :

JÉRÉMIE, SA POLITIQUE, SA THÉOLOGIE (1913).

CHEZ GEUTHNER :

LE MILIEU BIBLIQUE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Tome I : *Histoire et civilisation* (1922) ; tome II, *La Littérature* (1923) ; tome III, *Les Idées religieuses* (paraîtra en 1934).
SUMER ET AKKAD (1923).
LA LITTÉRATURE DES BABYLONIENS ET DES ASSYRIENS (1924).
LE PÉCHÉ CHEZ LES BABYLONIENS ET LES ASSYRIENS (1925).
LARSA D'APRÈS LES TEXTES CUNÉIFORMES (1930).
LA RELIGION SUMÉRIENNE (1931).
LEXICOLOGIE SUMÉRIENNE (1933).

Texte cunéiforme seulement.

CONTRATS DE LARSA, 1re série (1926). Forme le tome X des *Textes cunéiformes* du Musée du Louvre.
CONTRATS DE LARSA, 2e série (1926). Forme le tome XI des *Textes cunéiformes* du Musée du Louvre.
TELL SIFR. Édition critique de textes cunéiformes du Bristish Museum (1931).

COLLECTION "LA VIE CHRÉTIENNE"

CHARLES-F. JEAN

LA BIBLE
ET LES RÉCITS
BABYLONIENS

A PARIS
CHEZ BERNARD GRASSET


THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARIES
CHICAGO, ILL.

La Bible et les récits babyloniens ! *Ce sont des considérations d'ordre pratique qui nous ont décidé à accepter cette formule; mais il faut l'entendre au sens de* Littérature babylonienne et Littérature biblique *que nous avions en vue en écrivant et qui, pour nous, demeure le titre le plus exact.*

Par « littérature » *on comprendra, non pas seulement* les belles lettres, le beau langage, *mais, d'une manière plus générale, les documents écrits. Nous disons* babylonienne *afin que le public auquel s'adresse ce volume situe plus facilement les textes désignés par ce mot. En réalité, il s'agit des* littératures sumérienne et akkadienne. *Les découvertes récentes ont posé le problème de savoir si les Sumériens étaient autochtones sur le sol de la Basse-Mésopotamie, ou s'ils y furent précédés par une race asianique. Quoi qu'il en soit, on peut pratiquement affirmer qu'ils précédèrent les Sémites ou Akkadiens. Et le terme* Akkadiens — *généralement adopté aujourd'hui, parce que c'est la dénomination employée par les*

textes cunéiformes — s'applique aux populations de la Basse et de la Haute-Mésopotamie dont les documents sont écrits en sémitique.

Enfin, par le mot la Bible *qu'on veuille bien entendre la* Littérature biblique, *à l'exclusion des écrits néo-testamentaires.*

Le présent ouvrage, comme tous ceux de la même Collection, s'adresse au grand public. Par conséquent, il n'y a pas lieu de s'arrêter aux détails techniques (1). *Il suffit d'exposer ce qui est généralement admis dans le domaine des certitudes et dans celui des opinions ou des hypothèses scientifiques.*

Notre pensée dominante est de faire connaître des textes intéressants et à peu près sinon entièrement ignorés de nos lecteurs éventuels.

Dans la mesure du possible nous suivons l'ordre chronologique, parce que ce simple fait, cette méthode suggère déjà bien des idées et élargit les horizons. Toutefois, nous ne sommes pas esclave de cette marche. Afin de rendre plus saisissante la comparaison des textes « babyloniens » et des textes bibliques, nous citons quelquefois, à une époque donnée, des pages qui appartiennent à une autre; mais nous avons soin d'en avertir le lecteur, si la chronologie est assurée.

Les monuments et surtout les textes exhumés par les fouilleurs, en Orient, au cours d'un siècle, presque exactement, ont projeté une vive lumière

(1) Pour ce motif, nous nous bornons, d'une manière presque absolue, à citer les textes bibliques d'après la traduction de A. Crampon qui, en général, est excellente.

sur la Bible. Une multitude de documents archaïques ou contemporains des écrivains d'Israël a permis de connaître les genres littéraires, la rhétorique, les procédés, le style habituels aux anciens Orientaux. Un des résultats a été de mieux comprendre des pages ou des passages bibliques qu'on entendait autrefois d'une manière trop étroite, faute de termes de comparaison.

Amélie-les-Bains, 31 octobre 1932.

PRÉFACE

Une littérature peut nous attirer pour des motifs bien divers. L'abordons-nous en esthètes ? Nous lui demandons d'ajouter à nos sensations les plus délicates quelque plaisir nouveau, ou bien nous attendons d'elle qu'elle affine encore notre goût en nous révélant du Beau quelques nuances ignorées.

Dans les littératures antiques nous cherchons plutôt la contribution qu'elles ont apportée au trésor des idées et de sentiments de l'humanité.

Nous nous occuperons ici des Suméro-Akkadiens et des Hébreux. Sous leur beau ciel, là-bas, ces Orientaux avaient-ils de l'Art une notion un peu précise ? Concevaient-ils le Beau comme nous ? Était-il pour eux, comme il l'est pour nous, ce qui produit le jeu harmonieux et puissant de toutes les facultés humaines ? Dans quelle mesure ont-ils su mettre la parole et l'écriture au service de l'Art ?

D'après la Bible, les ancêtres d'Israël étaient sortis de la Mésopotamie à une époque où ce pays était habité par les Sumériens et les Akka-

diens. Par suite, ne devons-nous pas nous attendre à rencontrer dans les deux littératures cunéiforme et biblique mêmes genres et procédés littéraires ? Les ressemblances vont-elles au delà de la forme ?

Les satisfactions esthétiques donnent à la vie beaucoup de charme ; pourtant, des questions plus profondes, poignantes quelquefois, occupent ou préoccupent l'esprit. On voudrait saisir sur le vif, si toutefois c'est possible, comment a commencé l'humanité, quels ont été ses premiers balbutiements. A-t-elle vécu, dès l'origine, un âge d'or ? ou bien, au contraire, sortant péniblement de la pure animalité, s'est-elle élevée peu à peu vers l'Idéal ? Quelle importance le peuple donnait-il au sentiment religieux ? Quel rôle les penseurs attribuaient-ils à la divinité ? Les croyances ont-elles subi le contre-coup de la « science » ? La religion était-elle en fonction de la civilisation ?

Dans quelle mesure Sumériens, Babyloniens, Assyriens, Hébreux ont-ils goûté la douceur de vivre ? Ont-ils connu le conflit entre des désirs sans mesure et l'impuissance à les satisfaire ? Ont-ils su mettre la matière au service de l'idée ?

Quelle importance avaient, dans leur vie, les joies familiales ? Quelle idée se faisait-on du mariage ?

Dans leurs expéditions guerrières, ces peuples, les Assyriens surtout, obéissaient-ils simplement à un besoin instinctif d'expansion, ou cherchaient-ils de nouvelles sources de richesse pour étancher leur soif de plaisir ? Leurs penseurs ou leurs poètes, du moins, les ont-ils « justifiés » en leur attribuant le but de porter ou d'imposer

à des peuples moins privilégiés le bonheur d'une culture plus évoluée ?

Nous n'avons à étudier ici que la littérature ; mais ces questions et d'autres encore se présentent à tout esprit réfléchi que ses loisirs ou ses devoirs professionnels décident à s'occuper des littératures antiques.

On connaît une centaine de villes ou de localités de civilisation suméro-akkadienne, mais on n'a guère fouillé jusqu'à présent qu'une demi-douzaine de leurs emplacements. Malgré cela, on possède des milliers et des milliers de documents autographes divers, conservés actuellement dans les grands musées de Berlin, de Chicago, de Londres, de Paris, de Philadelphie, de Stamboul. (Il en est qui demeurent nécessairement *in situ.*) Ces documents sont, d'ailleurs, de nature et d'importance très diverses. Les uns sont en sumérien, les autres en akkadien.

Le sumérien est regardé et traité comme une langue agglutinante, c'est-à-dire sans flexions grammaticales internes, et qui procède, comme toutes les langues agglutinantes, par de simples juxtapositions.

L'akkadien appartient au groupe des langues sémitiques qui sont, au nord : l'Araméen et le Cananéen (Hébreu, Phénicien, gloses d'El-Amarna) ; et, au sud : l'Arabe et l'Ethiopien. Lorsque, aux temps préhistoriques, ils formaient encore un « peuple » unique, les Sémites devaient parler, naturellement, une langue commune, qui se divisa de bonne heure en dialectes ; mais ni du sémitique commun, ni des dialectes de ces époques antérieures à l'histoire nous ne

pouvons rien dire de précis. Au moment où les *langues* sémitiques sont constituées, nous constatons que ce qui les caractérise, c'est la prépondérance des consonnes sur les voyelles et ce fait que l'idée fondamentale du mot est inhérente aux consonnes — en règle générale, à trois consonnes. — Les voyelles, les préfixes et les suffixes modifient le sens fondamental.

Le verbe n'exprime que *deux* états du temps : le parfait et l'imparfait, *parfait* si l'action est entièrement achevée, *imparfait* si elle n'est pas achevée. Par contre, il y a des manières d'exprimer les modes de l'action : actif, passif, neutre, intensif, causatif, réfléchi. La phrase ne connut d'abord que la simple coordination ; peu à peu, elle sut exprimer aussi la subordination ; mais toujours elle resta relativement simple.

L'*écriture* la plus archaïque, en Mésopotamie, était *pictographique*, comme en Égypte, c'est-à-dire que pour désigner un objet « par écrit », on en dessinait plus ou moins grossièrement la silhouette. Mais, peu à peu, les images se dénaturèrent à cause de la difficulté que l'on éprouvait à les copier sur l'argile des tablettes — qui était le seul « papier » utilisé — et finirent par ne plus conserver que des rapports quasi insaisissables avec les modèles.

La *littérature cunéiforme* compta de très longs siècles de vie, puisque les plus vieux textes connus jusqu'à ce jour remontent au quatrième millénaire avant Jésus-Christ et que les plus récents sont à peine antérieurs à l'ère vulgaire. En outre, l'état de la langue et de l'écriture

montrent que, vers 3000, on écrivait déjà depuis bien longtemps.

D'autre part, les Mésopotamiens déployèrent une activité « scripturaire » très intense. Le nombre de documents, entiers ou fragmentaires, le prouve surabondamment.

Le peuple assyro-babylonien ne nous a fait connaître à peu près aucun nom d'auteur. Ce fait semble indiquer qu'on n'écrivait pas dans un but artistique, pour exprimer en des formes nouvelles des pensées neuves ; l'effort principal sinon exclusif consistait à conserver les souvenirs de l'antiquité ; toute œuvre nouvelle n'était guère autre chose que la réédition des idées traditionnelles sur le monde ou sur la vie, ou bien leur adaptation aux besoins du moment.

Le caractère religieux de la littérature « babylonienne » est peut-être plus frappant encore. Le sentiment religieux pénètre la poésie lyrique, l'épopée, la médecine, l'histoire, l'astronomie et même les plus vulgaires « papiers d'affaires » (1).

Aucun des livres hébraïques qui paraissent être les plus anciens ne porte de date ni de nom d'auteur. Il est donc impossible de fixer avec certitude l'époque des premières manifestations littéraires d'Israël. Toutefois, parce que les discussions critiques seraient ici hors de propos et que la date traditionnellement attribuée aux livres « mosaïques » est largement suffisante pour faire ressortir les idées que nous aurons à exprimer à leur sujet, nous admettrons que

(1) Les textes sumériens et akkadiens que nous citerons sont presque tous empruntés au second volume de notre *Milieu biblique*.

le Pentateuque remonte, *substantiellement*, au XIII[e] siècle (1) environ avant Jésus-Christ.

Une première conclusion s'impose immédiatement : à cette époque, il y avait de longs siècles que les Babyloniens écrivaient et qu'ils possédaient presque tous les genres littéraires. — Il est utile de noter tout de suite que nous n'avons plus un seul *autographe* des livres bibliques, tandis que les autographes sumériens et babyloniens se comptent par milliers, comme nous l'avons déjà dit.

Les Hébreux avaient cet avantage sur les scribes sumériens et akkadiens de pouvoir utiliser l'alphabet inventé par les Sémites phéniciens. Nous avons indiqué en quelques mots les caractères de la langue sumérienne et de la langue akkadienne. De ce qui a été dit il résulte que la morphologie et la lexicologie hébraïques ressemblent à celles de la seconde, mais qu'elles diffèrent fondamentalement de celles de la première.

Les sentiments religieux exprimés, sincères et profonds, particulièrement dans les psaumes sumériens, sont analogues; mais, tandis que chez les Mésopotamiens ils sont polythéistes, chez les Hébreux, c'est Yahweh seul qui les inspire et les anime, lui seul aussi qui dirige toutes choses par lui-même ou par ses représentants.

Les genres littéraires des deux littératures sont semblables, à la seule exception de la prophétie — si toutefois on considère la prophétie comme un genre littéraire. Nous y reviendrons.

(1) Voir pp. 25, 91, 107, 158.

La littérature biblique antérieure à Jésus-Christ est bien moins abondante que celle des Suméro-Akkadiens, et aussi moins variée ; son objet est plus strictement religieux et, même quand les auteurs écrivent de l'histoire, ils se placent à un point de vue religieux.

Au cours de cet ouvrage, nous aurons occasion de signaler, dans les deux Littératures que nous avons à étudier, d'autres ressemblances et d'autres différences (1).

(1) Nous nous expliquerons sur ce point, surtout dans nos Conclusions, à la fin du volume.

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE D'INVENTION

Au moment où commence l'histoire, depuis les bords du Nil jusqu'au lointain Élam, nous nous trouvons en présence d'une civilisation vieille de plusieurs siècles, très brillante vers le milieu du troisième millénaire avant notre ère, en Basse-Mésopotamie, dans le bassin de la mer Égée et en Égypte, toute primitive au contraire au pays de Canaan.

Sur les rives du bas Euphrate, le peuple vit heureux, sous la houlette des princes sumériens de Lagash : Our-Nanshé, Akourgal, Êannatoum et les autres. La merveilleuse fertilité du sol est entretenue avec beaucoup de prévoyance. La ville de Kish détient un moment la suprématie. Elle est supplantée par Agadé, et Sargon l'Ancien, un des rois les plus célèbres de la nouvelle dynastie qui est akkadienne, pousse ses expéditions jusqu'en Syrie et en Palestine. Narâm-Sin, son fils, se révèle grand conquérant et grand constructeur ; il couvre le pays de temples et de palais, et sait communiquer aux artistes l'ampleur de son esprit et la simplicité de son

génie. Vers le XXIVe siècle, ce sont les Sumériens d'Our qui exercent la suzeraineté et qui l'imposent à l'Élam.

Dès ces époques archaïques, le goût ou le besoin d'écrire est extraordinairement intense. Soit en akkadien, soit surtout et d'abord en sumérien, on écrit de tout et sur tout, depuis les plus arides quittances jusqu'aux psaumes lyriques et aux majestueuses épopées.

La majeure partie de la littérature sumérienne connue jusqu'à ce jour provient de deux centres importants, Lagash et Nippour, l'un et l'autre en Basse-Mésopotamie. Celle de Lagash, composée de plus de 10.000 tablettes, comprend surtout des textes commerciaux, quelques documents historiques fort importants d'ailleurs, et quelques textes religieux. La bibliothèque du plus ancien temple de Nippour a livré des syllabaires, des listes d'idéogrammes, des listes de noms propres, des exercices de grammaire, des listes de dieux, de temples, de pierres, de plantes, de bois et d'objets en bois, des listes chronologiques, etc. Signalons encore des prescriptions médicales pour le traitement de diverses maladies, enfin et surtout des textes religieux et historico-religieux : incantations, exorcismes, textes divinatoires, élégies, hymnes, prières, compositions liturgiques, etc. ; en tout près de 20.000 tablettes.

Tout cela fut écrit trois ou quatre siècles avant que, d'après la tradition biblique, Tharé et son fils Abraham abandonnassent Our-Kashdim, et un millier d'années au moins avant la naissance de Moïse.

A proprement parler, toute création littéraire

doit être reportée à une période indéterminée des temps préhistoriques, puisque aucun des textes connus ne prétend être autre chose que la transmission écrite de quelque tradition orale. Mais nous ne pouvons pratiquement étudier la littérature que dans les documents fixés par l'écriture. A ce titre et par comparaison avec les époques postérieures, nous appelons *Période d'invention* la première époque documentée, celle où les Sumériens étaient les maîtres de la Babylonie, sans exclure les débuts connus de l'activité littéraire des Akkadiens, parce qu'ils s'encadrent entre deux périodes sumériennes.

Historiographie.

Ce sont surtout les Assyriens qui paraissent avoir éprouvé les premiers le besoin de conserver le souvenir de leurs chasses et de leurs exploits guerriers ; ce sera donc seulement à l'époque assyrienne qu'il conviendra de parler d'*Histoire* et d'indiquer le caractère du genre historique des Suméro-Akkadiens. Toutefois, c'est à l'Historiographie qu'il faut rattacher les inscriptions dans lesquelles les princes de la période la plus ancienne aimaient à commémorer leurs constructions de palais et de temples principalement, et dans lesquelles ils inséraient parfois quelques mots de leurs faits d'armes. L'initiative et le succès de toutes ces entreprises sont d'ailleurs toujours attribués au dieu, soit au dieu de la grande ville sainte, Nippour, et qui s'appelait Enlil, soit au dieu local, Sin, Shara ou un autre, suivant la contrée dont il s'agit, soit au dieu

personnel ou patron spécial du prince qui parle.

Voici un texte d'Entémena, prince de Lagash.

Des contestations s'étaient élevées entre les rois de Lagash et d'Oumma au sujet de la délimitation des frontières des deux pays. La dispute fut soumise à l'arbitrage de Mesilim, roi de Kish : elle fut réglée par les dieux, dont les rois de Kish, de Lagash et d'Oumma n'étaient que les agents ou les ministres.

A la parole véridique du dieu Enlil, roi des contrées, père des dieux, le dieu Ningirsou et le dieu Shara (1) firent une délibération.

... Oush, prince d'Oumma, suivant des desseins ambitieux, agit. Il enleva la stèle (2) de Mesilim et empiéta sur la plaine de Lagash. A la parole droite du dieu Ningirsou, guerrier du dieu Enlil, contre Oumma un combat fut livré. A la voix du dieu Enlil, le grand filet divin abattit les ennemis; des *tells* funéraires dans la plaine en leur lieu furent établis.

Eannatoum, prince de Lagash, grand-père d'Entemena, prince de Lagash, avec Enakalli, prince d'Oumma, fit une délimitation... Il remit en place la stèle de Mesilim. Il n'envahit pas la plaine d'Oumma.

Mais, plus tard, un autre prince d'Oumma *franchit le fossé-frontière du dieu Ningirsou* qu'Éannatoum avait creusé. La lutte reprit. Le transgresseur, Ourloumma, prince d'Oumma, fut battu par Entemena. Et le fossé-frontière fut rétabli.

(1) Enlil, dieu de la métropole religieuse de toute la Basse-Mésopotamie; Ningirsou, dieu local de Lagash et de son territoire; Shara, dieu local de la ville d'Oumma et de son territoire.

(2) Borne inscrite marquant la frontière.

Entémena, prince de Lagash, dont le nom a été prononcé par le dieu Ningirsou, à la parole droite du dieu Enlil, à la parole droite du dieu Ningirsou, à la parole droite de la déesse Nanshé, fit le fossé depuis le Tigre jusqu'au grand fleuve.

Le *x*, il en construisit le fondement en pierre; pour son roi qui l'aime, le dieu Ningirsou et pour sa dame qui l'aime, la déesse Nanshé, il le restaura.

Entémena, prince de Lagash, gratifié du sceptre par le dieu Enlil, doué d'entendement par le dieu Enki, élu du cœur de la déesse Nanshé, grand prince du dieu Ningirsou, homme qui réalise la parole des dieux, que son dieu protecteur, pour la vie d'Entémena, dans les jours à venir, devant le dieu Ningirsou et la déesse Nanshé se tienne !

Lorsque, pour ravir de leurs mains le territoire, les hommes d'Oumma franchiront le fossé frontière du dieu Ningirsou et le fossé frontière de la déesse Nanshé (soit les hommes d'Oumma, soit ceux des pays étrangers), que le dieu Enlil les anéantisse ! Que du dieu Ningirsou le grand filet les abatte ! que son pied auguste, sa main auguste, d'en haut se posent sur eux ! Que les soldats de sa ville soient pleins de rage ! Qu'au sein de sa ville la fureur soit dans les cœurs !

Les inscriptions les plus nombreuses et les plus étendues, antérieurement à la première dynastie de Babylone, sont celles de Goudéa, prince de Lagash, au milieu du troisième millénaire. Deux cylindres d'argile comptant, l'un trente colonnes de trente lignes chacune environ, l'autre vingt-quatre colonnes de vingt lignes de texte, nous révèlent une civilisation florissante. C'est l'apogée de Lagash. On nous y raconte longuement l'histoire de la restauration du temple du dieu local Ningirsou, les visions

dans lesquelles furent révélés à Goudéa tous les détails des bâtisses, le plan, les matériaux et le reste. Et chaque vision est accompagnée d'une prière au dieu Ningirsou, à la déesse Gatoumdoug ou à la déesse Nanshé.

Nous traduisons ici quelques passages du *Cylindre A*. Le parallélisme — que nous avons soin de bien marquer typographiquement — est à peu près régulier et assez bien soutenu. Comme on pourra le remarquer en bien d'autres cas, l'événement est rattaché aux origines des choses.

Le jour où, au ciel et sur terre,
le destin fut fixé,
Lagash par un décret sublime
fut exaltée.

Le dieu Enlil sur le dieu Ningirsou
porta un regard bienveillant ;
partout dans la ville
tout ce qui est parfait il produisit...

Toutes sortes de bonnes choses.
Goudéa produisit :
de beaux bœufs, de beaux chevreaux,
il amena...
Vers son roi, jour et nuit,
Goudéa vers le Seigneur Ningirsou regarda :
de la construction du temple
il lui parla...
« Je suis le pasteur,
« dont la souveraineté en cadeau m'a été donnée.
« Une chose au milieu de la nuit m'est survenue :
« sa nature je ne connais pas.

« A ma mère mon songe je veux porter
« Que la devineresse, celle qui sait ce qui me convient,
« Que la déesse Nanshé, sœur de la déesse Sirara-shoum,
« sa nature m'explique ! »

Le prince se rendit au temple et fit une prière.

« O ma reine,
« enfant du ciel pur,
« toi qui conseilles ce qui convient...

« Il n'est pas de mère pour moi :
« ma mère c'est toi !
« Il n'est pas de père pour moi :
« mon père c'est toi !...

Goudéa fut entendu. Il offrit un sacrifice, puis exposa à la déesse Nanshé un songe dont il demanda l'explication. Voici ce songe :

En mon songe, un homme
— comme le ciel était sa forme,
comme la terre était sa forme,
par la tiare de sa tête il était dieu ;
A son côté était l'oiseau divin Im-Dougoud ;
à ses pieds était la foudre ;
à sa droite et à sa gauche, un monstre était couché —
de bâtir un temple il m'a ordonné.
Sa nature je n'ai pas reconnue.
Un soleil
sur l'univers se levait.
Une femme !
Qui n'était-elle pas ? Qui était-elle ?
Tout lumière était le haut
x *était le bas.*
Un calame pur elle portait,
une bonne tablette elle avait ;
d'un plan elle traçait les lignes.

Deuxièmement : je vis comme un héros !
Sa droite repliée une tablette de lapis *portait.*
D'un temple le plan il établissait.
Devant moi, un portoir pur était placé

où un moule pur il arrangea :
une brique du destin sur le moule se trouvait;
un récipient debout devant moi était placé :
c'est un oiseau TI-BU *qui d'eau l'emplissait jour et nuit.*
Un âne à la droite de mon roi était couché.

La déesse Nanshé donna au prince l'explication du songe. L'être mystérieux dont la forme « était comme le ciel », c'était le dieu Ningirsou. « Le soleil qui sur l'univers se levait », c'était le dieu protecteur du prince, Ningizzida. La divine interprète poursuit et fait comprendre qu'il s'agit de restaurer le grand temple de Lagash ; et le dieu lui-même donne à Goudéa l'assurance que ce sera lui qui aura cet honneur. Et, alors, l'œuvre étant achevée :

vers le ciel un vent l'eau annoncera;
du ciel l'abondance arrivera,
le pays d'abondance regorgera.

Chacun se prépare au grand événement. On évite le mal ; ainsi :

le serviteur qui était coupable,
son maître à la tête ne le frappe pas;
la servante qui avait fait une action mauvaise,
sa maîtresse au visage ne la frappe pas.
Au prince constructeur du Temple-de-50, *à Goudéa,*
personne ne présente de procès à juger.

« Des prières eurent lieu pendant le jour et des oraisons pendant la nuit » et des consécrations dans tout le pays. Puis les travaux commencèrent.

Tout le monde est au travail : « l'Élamite vient d'Élam, le Susien de Suse ; Magan et

Melukhkha, dans les montagnes, rassemblent des bois pour construire le temple. » Goudéa lui-même part pour « la montagne des cèdres où personne n'avait pénétré. »

Et l'on vit affluer à Lagash des bois et des pierres de diverses sortes, du plâtre, du bitume, du cuivre, du plomb, de l'or en poudre.

Maintenant, ce sont les travaux de la construction proprement dite. Goudéa y déploie le plus grand zèle :

Comme un jeune homme qui nouvellement construit une
[maison,
devant lui il ne laissa entrer aucun plaisir ;
comme une vache qui tourne les yeux vers son veau,
vers le temple tout son amour il porta.

Dans la description détaillée du temple, qui suit, bien des choses demeurent encore obscures.

Dans un volume comme celui-ci, il serait déplacé d'insister sur des détails ; mais la simple lecture qu'on vient de faire aura rappelé, sans doute, le récit de la construction du temple de Salomon rapportée au *Livre des Rois* (1). Il ne saurait être question de dépendance littéraire entre l'anonyme biblique et l'anonyme du *Cylindre A* antérieur de quinze siècles au moins ; mais, de part et d'autre, on considère l'édification du temple comme une œuvre particulièrement importante et, par suite, glorieuse pour celui qui la réalisa. De là, chez l'un et chez l'autre, la description minutieuse des deux

(1) I *Reg.* V 15-VI 38+VII 13-51. — Le chap. VIII raconte la dédicace du Temple.

monuments sacrés, les détails architecturaux et les particularités artistiques de leurs ornements ; toutes choses qui avaient exigé de la part du roi de Lagash et du roi de Jérusalem de recourir aux pays étrangers. Enfin chacun des deux narrateurs signale l'intervention du ciel au cours même des travaux : on l'a vu dans le récit du *Cylindre A ;* voici un passage de la narration biblique. Cette dernière est en prose ; pourtant, on y trouve parfois quelque parallélisme des idées.

La parole de Yahweh fut adressée à Salomon en ces termes :

« *Cette maison que tu bâtis...,*
« *si tu marches selon mes lois, si tu mets en pratique [mes ordonnances,*
« *Si tu observes tous mes commandements, réglant sur [eux ta conduite,*
« *j'habiterai au milieu des enfants d'Israël ;*
« *je n'abandonnerai pas mon peuple d'Israël.* »

Poésie.

Il y a, dans la littérature sumérienne, des textes qui se distinguent des simples récits par une certaine disposition symétrique des lignes (1) sur les tablettes d'argile, par le mouvement de la pensée, par un style plus imagé, quelquefois par certain parallélisme et une sorte de rime.

Le parallélisme des lignes ou vers — sur

(1) On trouve aussi une certaine disposition symétrique sur des tablettes qui n'ont d'ailleurs rien de poétique.

lequel nous aurons à revenir — paraît quelquefois d'une manière très marquée dans le Poème dit « *du Paradis et de la Chute* », dont l'interprétation générale a été très discutée.

Il faut signaler aussi le parallélisme de construction ou retour d'une forme de la pensée en termes semblables, sinon identiques. En voici un exemple pour les yeux :

Sag-gig-gi sag-gig me-en-nu
um-ma-bi um-ma me-en-nu
ab-ba-bi ab-ba me-en-nu.

On répète volontiers et à la lettre, après un vers ou quelques vers seulement, une formule ou même tout un passage :

Au pays de Dilmoun qui est un lieu saint,
...*c'est vous qui reposez;*
...au pays de Dilmoun qui est un lieu saint.

Ces trois vers :

Mon roi qui était rempli de frayeur, oui, rempli de [frayeur,
sa nourriture seule sur le vaisseau il plaça;
deux serviteurs comme gardes il posta,

sont répétés seize vers plus loin, et les sept premiers vers intercalaires se trouvent déjà à la colonne précédente, puis reviennent encore un peu plus loin.

Les poètes sumériens terminaient volontiers toute une série de vers ou lignes sur une même rime; ou bien ils séparaient une rime par un ou plusieurs vers de rime différente.

Relevons ce caractère de la littérature poé-

tique des Sumériens — qui s'appliquera également, mais à des degrés divers, à la littérature poétique des Sémites, y compris celle des Hébreux — : l'allure n'est jamais absolument régulière; on y constate souvent des changements imprévus de sujet, et surtout des changements de personne; et, en particulier dans la poésie babylonienne, on passe d'une manière inattendue du discours indirect au discours direct; on cite des paroles sans dire quel est le personnage qui les prononce. Et tout cela paraît être considéré non pas comme une négligence du poète, mais comme un véritable ornement.

POÉSIE ÉPIQUE

L'origine des choses d'après une tradition sumérienne de Nippour.

Alors qu'il n'y avait sur terre ni céréales, ni irrigation artificielle, ni bétail, les hommes furent créés : ils allaient tout nus et, pour se nourrir, ils broutaient l'herbe « comme les moutons », car ils n'avaient pas la notion des « aliments, ni des boissons fermentées : ils buvaient l'eau des ruisseaux.

Nous apprenons ensuite pourquoi les hommes avaient été créés. Des animaux et des céréales, nourriture des dieux, enrichissaient et embellissaient le temple céleste *Dou-Kou* : les dieux mangeaient et buvaient copieusement, mais ils n'étaient point rassasiés; alors, à l'humanité la vie fut donnée afin de pourvoir le bercail

sacré des dieux. Les dieux Enlil et Enki placèrent sur terre animaux et céréales du *Dou-kou*, construisirent parcs et greniers, et donnèrent des protecteurs divins aux animaux pour les féconder et aux céréales pour les multiplier : « et l'abondance du ciel vint. »

Les dieux établirent des lois.
Et partout ce fut l'abondance.

Origine du ciel et de la terre en soixante stiques.

Lorsque, au ciel, par Anou (1) *les Anounnaki* (2) *furent [engendrés* (3),
le nom (4) *d'Ashnan* (5) *n'avait pas été formé, n'avait [pas verdoyé;*
les rigoles du pays le dieu Tag-Toug (6), *n'avait pas [faites;*
pour le dieu Tag-Toug aucun sanctuaire n'avait été fait;

la brebis n'avait pas été nommée (6), *l'agneau ne s'étai [pas multiplié;*
le mouton, son agneau n'avait pas été engendré;
la chèvre, son chevreau n'avait pas été engendré;

le nom d'Ashnan, du long fossé, de la mare, de la [charrue
les Anounnaki, dieux grands, ne connaissaient pas;
a céréale shegoushou *produisant épi de* 30 *grains [n'était pas;*

(1) Le dieu suprême qui réside au-dessus des trois cieux. A l'époque récente, on admettra sept cieux.

(2) A l'origine, ce mot désignait des esprits. Avec le temps, on donna aux Anounnaki les Enfers comme domaine. Mais le terme est employé aussi pour désigner les grands dieux.

(3) On considérait la génération comme une des manifestations les plus incontestables de la causalité.

(4) Le *nom* d'un être était pratiquement synonyme de *nature* ou *essence* de cet être.

(5) La céréale divinisée.

(6) Tag-Toug était un dieu jardinier.

(7) Voir la note 4.

la céréale shegoushou *produisant épi de 50 grains*
[*n'était pas...*
Sièges et demeures n'étaient pas.
Le dieu Tag-Toug n'était pas engendré; de tiare il ne
portait pas;
le Seigneur à la divine couronne à cornes, le Seigneur
[*puissant n'était pas engendré;*
le dieu Shakan (1) *ne s'était pas levé sur les revenus*
[*des champs.*
Les hommes, quand ils furent créés,
aliments et boisson fermentée ne connaissaient pas;
vêtement pour s'habiller il ne connaissaient pas;
les gens sur leurs grands membres marchaient;
comme des moutons, avec leur bouche l'herbe ils man-
l'eau des ruisseaux ils buvaient. [*geaient,*

En ce temps-là, le lieu de la création des dieux,
ce temple, le Dou-kou, *animaux à laine et céréales*
[*l'embellissaient,*
le temple, de nourriture pour les dieux ils l'enrichis-
d'abondants animaux à laine et céréales [*saient:*
les Anounnaki, dans le Dou-kou,
mangeaient copieusement, mais n'étaient point rassasiés;
des bercails sacrés leur lait excellent
les Anounnaki, dans le Dou-kou,
buvaient copieusement, mais n'étaient point rassasiés.

Pour le bien de leur bercail sacré
l'humanité en vie fut mise.

En ce temps-là, le dieu Enki au dieu Enlil dit:
« *Père Enlil, animaux à laine et céréales*
« *le* Dou-kou *ont embelli:*
« *du* Dou-kou *faisons-les sortir.* »

Les dieux Enki et Enlil donnent l'ordre sacré;
animaux à laine et céréales du Dou-kou *ils font sortir.*

(1) Shakan désigne une des formes du dieu Soleil.

Les animaux à laine dans un parc ils enferment;
de l'herbage pour nourriture à la mère (?) ils donnent;
pour la céréale un local ils établissent;
la charrue et le joug au travailleur ils donnent.

Et, maintenant, les animaux à laine dans leur parc se [trouvent :
un pâtre divin dans l'étable les accouplements a multi- [plié.
La céréale dans son épi mûr se trouve.

Tandis que la céréale poussait, une déesse avait rempli l'épi et ainsi

l'abondance du ciel vint;
les animaux à laine et les céréales furent florissants.

Partout (les protecteurs divins) répandirent l'abon- [dance;
les lois des dieux ils établirent,
les magasins du pays de vivres ils firent abonder...

Nous avons, dans la Bible (1), un récit de la création — dont la source peut remonter très haut — qui commence d'une manière analogue. C'est d'ailleurs, nous le verrons, le même procédé que l'on rencontre dans d'autres narrations cunéiformes de l'origine des êtres. Au point de vue grammatical, on remarquera qu'aucune subordination n'est exprimée.

L'énumération des choses qui n'existaient pas est moins longue ici que dans le récit cunéiforme.

Aucun arbrisseau des champs n'était encore sur la [terre;
aucune herbe des champs n'avait encore germé;

(1) *Genèse*, chap. II 5-III 24.

Yahweh-Elohim n'avait pas fait pleuvoir sur la terre ;
il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol...

La suite du récit est très anthropomorphique. Le mot hébreu que nous traduirons par *modela* est le terme technique exprimant l'action du potier qui modèle des vases.

Quand la statue de terre sera terminée, Yahweh soufflera dans ses narines un souffle de vie : alors, la statue sera transformée en un être vivant.

Yahweh-Elohim modela l'homme avec de la poussière
Il souffla dans ses narines un souffle de vie. [du sol.
L'homme fut un être vivant.

Yahweh — et non pas un autre dieu spécial ; Tag-Toug dans le récit cunéiforme — plante un verger.

Yahweh-Elohim planta un verger, en Eden, du côté
[de l'Orient.
Il y plaça l'homme qu'il avait modelé.
Yahweh-Elohim fit pousser du sol toutes sortes d'arbres
[agréables à voir et bons à manger,
et l'arbre de la vie, au milieu du verger
et l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Suit une description du verger...

Yahweh-Elohim prit l'homme ;
il le plaça dans le verger d'Eden
pour le cultiver et le garder.

Yahweh-Elohim donna à l'homme cet ordre :
« De tous les arbres du verger tu peux manger.
De l'arbre de la connaissance du bien et du mal ne
[mange pas :
le jour où tu en mangerais, tu mourrais certainement ».

Il n'est donc question explicitement, dans ce récit, que de simple cueillette — malgré le mot *cultiver* qui a un sens assez vague, en hébreu, quand le contexte ne permet pas de préciser : *travailler*, en général, *servir* comme esclave ou comme domestique suivant le cas, *servir* la Divinité, lui rendre un culte.

L'homme et la femme — dans le texte cunéiforme, *les premiers hommes* — étaient nus.

Ils étaient nus tous deux, l'homme et la femme :
ils n'avaient pas honte.

Ce fut Yahweh-Elohim qui les vêtit :

Yahweh-Elohim fit à l'homme et à sa femme des tuniques [de peau.
Il les en revêtit.

POÉSIE LYRIQUE

Le rythme des idées ou parallélisme que nous avons signalé déjà est plus varié dans les hymnes sumériens chantés dans les temples par les psalmistes, avec accompagnement de timbale, de *tympanum* ou de tambourin, et surtout, mais beaucoup plus tard, dans les psaumes hébreux. Dans ces textes lyriques sumériens et bibliques, le parallélisme est tantôt synonymique, tantôt *synthétique* et tantôt *antithétique*, suivant que le second stique ou vers se borne à peu près à répéter l'idée exprimée dans le premier, y ajoute au moins quelque nuance ou bien contient une idée opposée ou un contraste.

On combine d'ailleurs de diverses manières ces trois sortes de parallélismes.

Deux vers presque identiques peuvent être séparés par un vers.

Quelquefois, après avoir émis en deux vers deux idées ou deux nuances d'idées, on les réunit ensemble dans un troisième vers :

Petite grêle en main oum-me-ti, *qui peut rivaliser avec* [*toi ?*
Grande grêle en main oum-me-ti, *qui peut rivaliser* [*avec toi ?*
Avec ta petite et ta grande grêle, fonds sur lui !
L'ennemi, que ta droite le détruise !

Il est souvent malaisé de fixer le sens de ces poésies, à cause du *flou* qui les caractérise. Pour nous, la formule produit plus d'une fois l'effet d'une sorte de gaze jetée sur la pensée et qui nous fait rêver autour de l'idée fondamentale, avec l'appréhension toutefois que la nuance ou le sentiment exprimés par le premier rédacteur ne fussent sensiblement différents de ce que nous imaginons.

Ces réserves faites, nous devons dire que certains hymnes ou psaumes, dans leur teneur actuelle, peuvent être comptés parmi les compositions religieuses les plus hautes et les plus poétiques de la littérature babylonienne.

Psaume au dieu Enlil.

En cet hymne comme en bien d'autres, et dès cette époque, on proclame avec complaisance la paternité de la divinité : le dieu

est un père, ses adorateurs sont ses enfants.

Enlil père est aussi le maître de toutes choses, puissant et clairvoyant par nature ; maître de la terre : de lui dépend la fertilité ; maître des hommes : la paix est un de ses dons.

Seigneur qui connais le sort du pays, qui es puissant
[par nature,
Enlil, Seigneur qui connais le sort du pays, qui es
[puissant par nature
Père Enlil, Seigneur des pays,
Père Enlil, Seigneur à la parole fidèle...
Père Enlil, le clairvoyant par nature,
Père Enlil, puissant, illumine les hommes.
Père Enlil, ceux qui résistent apaise-les...
Seigneur par qui l'huile pure et le lait nounouz-am
[abondent ;
Seigneur qui établis la paix, qui protèges le pays.

En son lieu de repos, en force il est grand,
Depuis les montages du lever du soleil jusqu'à celles de
[son coucher !
Dans le pays, le maître c'est toi ! de la vie le seigneur
[c'est toi !
Enlil, dans les pays, la maîtresse de la vie, c'est ton
[épouse, la maîtresse de la demeure !

Auguste, la terreur au haut des cieux procède de toi.
Enlil, la splendeur des champs fais qu'elle rayonne !
L'oiseau du ciel et le poisson du vivier tu les nourris...

Père Enlil, accepte les oblations pures ; nombreux reçois
[les dons...

Littérature des Voyants.

Le mystère de l'avenir a toujours intrigué l'humanité.

Les philosophes réussissent quelquefois, en analysant les événements du passé ou les faits contemporains, à pronostiquer ce que demain sera; mais dans la littérature assyro-babylonienne, il n'y a pas trace de philosophie de l'histoire.

Pour connaître l'avenir, les antiques Mésopotamiens s'adressèrent au firmament, aux astres, aux viscères des victimes offertes en sacrifice, etc., parce qu'ils étaient persuadés que l'histoire de la terre n'était que la réplique de celle qui se déroulait dans le ciel où vivait un monde de grands dieux et que, par suite, les phénomènes visibles ici-bas devaient révéler les pensées de la divinité. Celui qui savait les *voir* fut appelé « voyant », *bârû*. On fut convaincu que *voir* ainsi c'était *prévoir;* et l'on demanda aux voyants de prévoir, de *prédire* de quoi demain serait fait.

L'activité intellectuelle des *bârû* produira une masse énorme de documents. De notre époque, on connaît les présages relatifs aux rois akkadiens Sargon l'Ancien et Narâm-Sin et au roi sumérien I-bid. En-zu.

Hépatoscopie. Pour les Babyloniens, la vie, don des dieux, réside dans le sang, car l'homme a été pétri dans le sang divin, et *le foie* est la source du sang, par suite, la source de la vie

et le siège de l'âme (1); aussi pensait-on que ce que l'on voit sur le foie manifeste la nature intime de la vie et représente ainsi une révélation divine, puisque toute vie est une création des dieux et que, d'autre part, la victime dont on étudie le foie étant agréée par la divinité, il doit y avoir une relation particulièrement étroite entre celle-ci et celui-là. De sorte que, si l'on comprend les phénomènes qui paraissent sur le foie, on peut connaître les desseins des dieux.

(1) Dans une vingtaine de siècles, au temps d'Hippocrate, les Grecs considéreront encore le foie, au point de vue anatomique et physiologique, comme le siège, la source du sang. Platon (*Timée* § 571[a] dira que le foie est un miroir qui, pendant la vie, reflète la pensée des dieux, et qui, après la mort, conserve les traces des images imprimées dans l'âme.

CHAPITRE II

LE SIÈCLE DE HAMMOURABI

Les Sémites étaient de plus en plus nombreux en pays suméro-akkadien. L'un d'eux, un Amorrite — c'est-à-dire un Sémite venu de l'Ouest — put faire de Babylone un centre d'activité politique et, presque sans opposition, y fonder une dynastie.

Au XXe siècle, le sixième roi de cette dynastie, Hammourabi, après avoir battu les troupes élamites et celles de Larsa, se trouvait à la tête d'un pays comprenant des éléments très divers, les uns déjà vieillis : Suméro-Akkadiens, Goutiens, Élamites ; les autres, jeunes : Arabes, Araméens, Amorrites. Pour cimenter l'unité politique que ses armées avaient imposée, le roi améliora la législation en l'adaptant aux conditions nouvelles et en la rendant plus douce et plus humaine.

Sous cette première dynastie de Babylone, l'activité commerciale se développa énormément. Les villes ne furent plus seulement des dépôts ou des centres de distribution des produits naturels ; elles se livrèrent au commerce

les unes avec les autres. Les transactions avec l'étranger reçurent une impulsion nouvelle.

Depuis 2500 environ avant J.-C., le sanctuaire du dieu Enlil, à Nippour, était, parmi les temples de Babylonie, celui qui exerçait la plus grande influence religieuse et littéraire ; mais, après que Hammourabi eut fait des petits états qui constituaient géographiquement le pays de Sumer et d'Akkad un empire unique, les choses changèrent rapidement. Babylone devint la métropole politique et religieuse, et son dieu local, Mardouk, prit bientôt la place d'Enlil et absorba ses attributs.

Toutefois, Hammourabi ne fut pas centralisateur à l'excès ; il fut le véritable promoteur de la gloire de Sippar, qui fut très grande : cette ville eut une bibliothèque (1), peut-être même plusieurs, où l'on conservait les anciens textes ; le culte pompeusement installé dans son temple célèbre inspirera (2) toute une littérature religieuse et lyrique.

La fécondité du sol, le développement du commerce et de la richesse eurent comme résultat une grande culture intellectuelle.

Au point de vue politique, économique, juridique, religieux, artistique, littéraire, il n'est pas exagéré d'appeler *siècle de Hammourabi* la période que dura la première dynastie de

(1) Découverte par Rassam qui en retira 40.000 tablettes.

(2) Le P. V. Scheil, dans ses fouilles, a découvert une école contenant « une masse énorme, complète et cohérente, de tablettes de toutes sortes : hymnes sumériens, listes métrologiques, syllabaires, contrats, tous documents appartenant à l'époque hammourabienne. »

Babylone, sans prétendre pour cela que l'on ait créé alors quoi que ce soit.

Textes juridiques.

Le Code de Hammourabi.

Hammourabi, comprenant combien il importait de cimenter l'unité politique que ses armes avaient imposée, donna à ses sujets un *Code de Lois* qu'il fit graver sur un certain nombre de blocs de pierre dure destinés aux temples des principales villes de ses Éats. Le texte gravé sur un grand bloc de diorite destiné au temple de Sippar fut transporté à Suse par un roi élamite (probablement Shoutrouk-Nakhounté, grand collectionneur du XIIe siècle avant J.-C.), après une guerre heureuse contre les successeurs du monarque babylonien.

Devant le dieu Soleil, Shamash, Hammourabi est debout. Shamash, assis sur son trône, dicte ses lois au roi. Ces lois sont des « décrets d'équité » qui donneront un régime heureux au pays, défendront le faible contre le fort et soutiendront l'orphelin et la veuve. « Que l'opprimé qui a un litige vienne devant mon image à moi, le roi juste ; qu'il lise ma stèle ; qu'il entende mes précieuses paroles ; que ma stèle éclaircisse son affaire ; qu'il comprenne sa cause ; que son cœur se dilate et qu'il s'écrie : Hammourabi est un maître qui est comme un père pour ses sujets ! »

Ce Code n'est pourtant pas le premier qu'aient connu les populations de la Basse Mésopotamie.

D'abord, les Sumériens en eurent un, eux aussi, sinon plusieurs, dont on a découvert quelques fragments ; le texte sumérien les appelle « lois de la déesse Nisaba et du dieu Hani ». En outre, les études approfondies dont le Code de Hammourabi a été l'objet paraissent bien avoir démontré que ce texte fameux, dans son état définitif, représente la réunion de plusieurs codes écrits antérieurs. Le roi de Babylone se borna donc à adapter la législation aux besoins nouveaux, soit en maintenant de l'ancien droit ce qui était toujours vital, soit en introduisant quelques lois nouvelles.

Ce Code de 282 articles est un des monuments les plus importants de l'histoire du monde. Dès qu'il fut édité et traduit, en 1902, par le P. V. Scheil, on y remarqua des analogies frappantes avec le Code mosaïque que l'on considérait jusqu'alors comme le plus ancien de tous les textes législatifs. Nous signalerons ici quelques-unes de ces analogies ; mais, afin d'éviter des longueurs, nous nous bornerons à mettre en parallèle les textes bibliques et les articles du Code babylonien.

Il convient de noter que les articles de la Loi d'Israël ne constituent pas un tout parfaitement homogène : ils sont disséminés à travers des récits relatifs à l'histoire primitive des Hébreux. De plus, il est vraisemblable que, dans la suite des temps, des personnages autorisés les adaptèrent aux conditions politiques, sociales ou religieuses de leur temps (1).

(1) Voir, sur ce point, abbé Plessis, *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, I 807.

HAM. 3-4 : Si, dans un procès quelqu'un dépose un faux témoignage sans pouvoir justifier ses dires, il est digne de mort, s'il s'agit d'une cause capitale. — Si quelqu'un a tenté de corrompre les témoins en offrant des céréales ou de l'argent, il encourt lui-même la peine dont il s'agit.

DEUT. XIX 16-19 : Lorsqu'un témoin à charge se lèvera contre un homme pour l'accuser d'un crime, les deux hommes en contestation se présenteront devant Yahweh, devant les prêtres et les juges alors en fonction. Les juges feront avec soin une enquête et, si le témoin se trouve être un faux témoin, s'il a fait contre son frère une fausse déposition, vous lui ferez subir ce qu'il avait dessein de faire subir à son frère.

HAM. 6 : Si quelqu'un a volé les biens du temple ou du palais, il est puni de mort. Quiconque a reçu de lui ces biens volés est puni de mort.

HAM. 8 : S'il s'agit d'un bœuf, d'un mouton, d'un âne, d'un porc, d'une barque, le voleur évitera la mort s'il en paie trente fois la valeur ; dix fois seulement, si le volé est un affranchi. S'il ne peut payer, il sera puni de mort.

EXOD. XXI, 37 et XXII, 2*b*-3 : Si un homme dérobe un bœuf ou un agneau et qu'il l'égorge et le vende, il restituera cinq bœufs pour le bœuf et quatre agneaux pour l'agneau... Si le voleur n'a rien, on le vendra pour ce qu'il a volé. Si ce qu'il a volé, bœuf, âne ou brebis est encore vivant entre ses mains, il restituera le double.

HAM 14 : Si quelqu'un a volé un fils de famille encore mineur, il sera puni de mort.

EXOD XXI, 16 : Celui qui dérobe un homme [LXX : un Israëlite], soit qu'il le vende, soit qu'on le trouve entre ses mains, doit être mis à mort.

Ham. 16 : Si quelqu'un a caché dans sa maison un ou une esclave échappé du palais ou de chez un homme libre, et qu'à la réclamation du majordome il refuse de le rendre, ce recéleur sera puni de mort.

Ham. 17 : Si quelqu'un a pris dans la campagne un ou une esclave fugitif et qu'il les ramène à leur maître, celui-ci lui donnera 2 sicles d'argent (par esclave).

Deutér XXIII 15-16, au contraire : Tu ne livreras pas à son maître un esclave (qui se sera enfui) de chez son maître et réfugié auprès de toi. Il demeurera avec toi, au milieu de ton pays, dans le lieu qu'il choisira, dans l'une de tes villes où il se trouvera bien : tu ne l'opprimeras point.

Ham. 21 : Si quelqu'un a enfoncé le mur d'une maison, il sera tué en face de la brèche et enterré sur place.

Exod. XXII, 1-2 : Si le voleur est surpris (la nuit) faisant effraction, et qu'il soit frappé et qu'il meure, on n'est pas responsable du sang pour lui ; mais si le soleil est levé, on sera responsable du sang pour lui.

Ham. 22-24 : Si quelqu'un vole et qu'il soit pris en flagrant délit, qu'il meure ! — S'il a échappé, l'homme volé réclamera devant le dieu tout ce qu'il a perdu, et la ville et le maire du pays où le vol a été commis le lui restitueront. — S'il s'agit d'un vol de personne, la ville et le maire paieront une mine d'argent à ses gens.

Ham. 25 : Si dans la maison d'un homme le feu a éclaté et que quelqu'un, qui pour l'éteindre y est allé, vers les biens du maître de la maison a levé les yeux et pris les biens du maître de la maison, cet homme-là dans ce même feu sera jeté.

Ham., 42-65, traite de la culture des champs et des vergers, de l'irrigation.

Les baux de culture sont faits pour trois ans ; quelquefois pour un an. Le preneur paie ordinairement en nature, à raison de la moitié ou du tiers des fruits.

HAM., 90-98. On pouvait prêter des capitaux en céréales ou en argent, gratuitement ou à intérêt. Cet intérêt représentait le croît du capital.

Les céréales s'accroissaient beaucoup, en Babylonie ; le prêt de blé, d'orge, de sésame était donc pour l'emprunteur une cause d'enrichissement. La loi sanctionna la coutume qui autorisait le prêteur à partager avec son créancier, dans une proportion déterminée, le croît du capital.

Hammourabi réprime les moyens frauduleux usités pour majorer l'intérêt, soit en prétendant que le débiteur n'a pas payé, soit en s'abstenant de donner quittance d'un acompte afin de pouvoir réclamer l'argent intégral, soit en faisant usage de faux poids ou de fausses mesures.

Le contrat de prêt à intérêt n'est valide que s'il est conclu en présence d'un fonctionnaire du Gouvernement appelé *gir*.

Le commerce est réglementé en huit articles. En voici deux :

106 : Si un commis ayant reçu de l'argent d'un négociant élève une contestation, ce négociant le fera comparaître à ce sujet devant le dieu et les témoins, et ce commis paiera trois fois la somme empruntée.

107 : Si c'est le négociant qui conteste au commis qu'il ait tout reçu de lui, alors que le commis a réellement tout rendu, celui-ci fera comparaître le négo-

ciant devant le dieu et les témoins, et le négociant contestant paiera six fois au commis tout ce qu'il en a reçu.

Ham. 117 : Si un homme a contracté une dette et qu'il ait vendu pour de l'argent sa femme, son fils ou sa fille ou qu'il les ait cédés en service, ils seront tenus de travailler pendant trois ans chez l'acheteur ou le maître. La quatrième année on leur rendra la liberté.

Exod. XXI, 2 : Quand tu achèteras un serviteur hébreu, il servira six ans ; la septième année, il sortira libre, sans rien payer.

Ham. 122 : Si un homme veut confier à un autre un dépôt d'argent, d'or ou de quelque autre chose, il devra faire connaître aux témoins toute la matière du dépôt, rédiger un contrat et alors confier le dépôt.

Ham. 124 : Si un homme a confié à un autre un dépôt d'argent, d'or ou de quelque autre chose et que le dépositaire le conteste, on fera comparaître celui-ci et il rendra le double de ce qu'il contestait.

Ham. 125 : Si un homme a livré un objet en dépôt et que cet objet ait été perdu, en même temps que ceux du dépositaire, à la suite d'une effraction ou d'une escalade, le maître de la maison, si c'est à cause de sa négligence qu'a été perdu ce qu'on lui avait confié, le rendra intégralement. Le maître de la maison cherchera son bien perdu et sur son voleur le reprendra.

Exod. XXII, 6-7 : Si un homme donne en garde à un autre de l'argent ou des objets et qu'on les vole de la maison de ce dernier, le voleur, si on le trouve, restituera le double. Si le voleur n'est pas trouvé, le maître de la maison se présentera devant Dieu (pour déclarer) s'il n'a pas mis la main sur le bien de son prochain.

De l'organisatiwn de la famille. D'après le Code d'Hammourabi, le régime normal est la monogamie

et, d'autre part, *pas de mariage légitime sans contrat.*

L'honneur de la prêtresse et de la femme mariée est défendu contre d'injustes soupçons : le calomniateur sera marqué au front.

HAM. 129 : Si une femme mariée est prise en flagrant délit, elle est jetée à l'eau, ainsi que son complice. Si son mari lui pardonne, le roi fera grâce à son amant.

LÉVIT. XX, 10 : Si un homme commet adultère avec une femme mariée, s'il commet adultère avec la femme de son prochain, ils seront (tous deux), punis de mort, l'homme et la femme adultères.

HAM. 130 : Si un homme fait violence à une femme qui n'était que fiancée et demeurait encore dans la maison de son père et qu'il la viole, l'homme sera mis à mort. La femme demeurera libre.

DEUTÉR. XXII, 23-26 : Si une jeune fille vierge est fiancée à quelqu'un, et qu'un homme la rencontre dans la ville et couche avec elle, vous les amènerez tous deux à la porte de la ville, et vous les lapiderez jusqu'à ce qu'ils meurent : la jeune fille pour n'avoir pas crié dans la ville, et l'homme pour avoir déshonoré la femme de son prochain... Mais si c'est dans les champs que cet homme rencontre la jeune fille fiancée, et qu'il lui fasse violence et couche avec elle, l'homme qui aura couché avec elle mourra seul. Tu ne feras rien à la jeune fille ; il n'y a pas en elle de crime digne de mort...

HAM. 137 : Si un homme veut répudier une concubine qui lui a enfanté des fils ou une épouse qui lui a fait avoir des fils, à cette femme on rendra sa dot, et on lui donnera l'usufruit des champs, vergers et autres biens, et elle élèvera ses fils. Quand ses fils seront élevés, on lui donnera une part d'enfant de tout ce qui sera donné à ses fils, et elle pourra épouser le mari qu'il lui plaira.

HAM. 138 : Si un homme veut répudier sa femme

qui ne lui a pas donné d'enfants, il lui rendra tout l'argent de sa dot et le trousseau qu'elle a apporté de chez son père, et il la répudiera.

HAM. 141 : Si l'épouse d'un homme qui habite dans la maison de cet homme est disposée à s'en aller ruine la maison par ses achats et néglige son mari, on la convaincra. Et si son mari dit qu'il la répudie, il la laissera aller son chemin sans rien lui donner. Si son mari déclare qu'il ne la répudie pas, son mari peut prendre une autre femme. La première demeurera comme esclave dans la maison de son mari.

HAM. 142 : Si une femme a eu de l'aversion pour son mari et lui a dit : « Tu ne me possèderas pas ! », on examinera s'il y a quelque défaut qu'on puisse lui reprocher. Si elle est ménagère et sans reproche, et que son mari sorte et la néglige beaucoup, cette femme est sans faute. Elle peut prendre sa dot et s'en aller à la maison de son père.

HAM. 143 : Si elle n'est pas ménagère, si elle est coureuse, ruine la maison et néglige son mari, on jettera cette femme à l'eau.

DEUTÉR. XXIV, 1 : Lorsqu'un homme aura pris une femme et l'aura épousée, si elle vient à ne pas trouver grâce à ses yeux, parce qu'il a découvert en elle quelque chose de repoussant, il écrira pour elle une lettre de divorce, et, après la lui avoir remise en main, il la renverra de sa maison.

En ce qui concerne le mariage, le Code d'Hammourabi est plus complet et plus précis que le Code israélite.

Résumons ou signalons encore quelques dispositions du Code babylonien. Le prix donné pour la fille appartient au beau-père en cas de rupture de fiançailles imputable au futur. — Le trousseau est le bien propre de la femme. Si elle meurt, il passe aux enfants. — Le père ne peut

rejeter un de ses enfants sans autorité de justice.

Neuf articles ont pour objet l'adoption; dix les dommages personnels, par exemple : Si un enfant frappe son père, on lui coupe les mains. — Œil pour œil. — Dent pour dent. — Pour l'œil ou le membre d'un esclave, la moitié de son prix.

Articles 195 et suivants : On est admis à prêter serment que les coups et blessures sont involontaires; et alors, il suffit de payer le médecin et, en cas de mort, de donner demi-mine pour un homme libre, un tiers pour un affranchi.

Le Code fixe, du moins pour certains cas, les honoraires et les responsabilités des médecins, des « médecins des bœufs et des ânes » et des barbiers-médecins. Puis, il s'agit de la responsabilité de l'architecte, des constructeurs et des capitaines de navire, etc.

Le Code de Hammourabi reconnaît trois classes dans la société : les patriciens ou notables, les citoyens ordinaires et les esclaves. La législation d'Israël ne connaîtra que les hommes libres et les esclaves. Elle conservera d'ailleurs un caractère plus primitif et témoignera d'une civilisation moins avancée que ne fait le Code babylonien.

Notons, en finissant, que ce dernier vise surtout les hautes classes; voilà pourquoi, par exemple, quand il s'agit d'esclaves, il ne s'occupe que de ceux du Palais.

Dans le Code israélite de l'Alliance, se retrouveront les principes que l'on rencontre dans le Code de Hammourabi; mais comme les milieux

seront différents, différentes aussi seront les applications des principes. A la différence du législateur babylonien, le Deutéronomiste laissera percer le désir de plaire à la Divinité et de pratiquer envers le prochain, non seulement la justice mais presque la charité (1).

Des contrats très nombreux témoignent que les articles du Code babylonien n'étaient pas lettre morte.

DES CONTRATS

Le Code de Hammourabi contient les normes stylisées qui devaient régir les Babyloniens. D'autres documents juridiques, les contrats, reflètent le droit vécu.

Pour qu'une transaction fût valide, juridiquement, il fallait qu'elle fût consignée dans un document écrit et authentiquée par des témoins. Très souvent, afin d'éviter toute falsification, la convention était rédigée en double expédition de la manière suivante : on écrivait le texte en caractères cursifs, sur une tablette qu'on faisait durcir au soleil — au four, à une époque plus récente ; — ensuite, on recouvrait le document d'une enveloppe en argile sur laquelle on écrivait le même texte et que l'on faisait ensuite sécher. En cas de contestation, on brisait l'enveloppe et on consultait le texte intérieur.

Les authentiques étaient conservés avec soin par le possesseur dans un « panier à tablettes ». Des copies de contrats d'affaires, dûment

(1) Voir Lagrange, dans *Revue biblique* XII (1903), 50-51.

scellées, étaient déposées aux archives des temples, afin qu'on pût les consulter en cas de nécessité.

Nous ne citerons que deux exemples.

Droit d'aînesse; contrat de Nippour :

Part d'Apil-Amourrim, le frère aîné : 11 *gin* de terrain bâti, à côté de la maison de Lougal-amarou et une écuelle, part de préciput comme frère aîné; 1/3 d'arpent 6 *gin* de terrain bâti, à côté de la maison de son préciput.

Part de Lipit-Ellil, son frère : 3 arpents 6 *gin* de terrain bâti, près de la maison d'Apil-Amourrim, son frère.

Part de Lipit-Amourrim, fils d'Apil-Shamash : 3 arpents 6 *gin* de terrain bâti près de la maison de Lipit-Ellil, son frère.

Part d'Amourroum-mâlik : 1/3 d'arpent 6 *gin* de terrain bâti près de la maison d'Ea-idinnam, l'oiseleur, fils d'Ea-toukoulti.

Tel est l'héritage d'Erishshatoum qu'ils ont partagé après un accord mutuel.

A l'avenir, aucun ne fera contre les autres de réclamation; ils en ont fait serment par le roi.

Par devant...

Suivent les noms propres de huit témoins, plus celui du scribe.

Sociétés commerciales. Le Code n'en parle pas.

A la constitution d'une société de commerce, les sociétaires investissaient une certaine somme comme capital auquel chacun prenait un capital d'exploitation avec lequel il faisait, au compte commun, toutes sortes de négoce local ou étranger.

Quand la société devait être dissoute, les sociétaires comparaissaient devant le tribunal,

au temple du dieu Soleil, produisaient le compte de leurs affaires avec serment, éventuellement, et recevaient leur quote-part de bénéfice. Cet accommodement devant le juge prenait quelquefois le caractère d'un jugement.

Contrat de Sippar.

Après avoir constitué une société commerciale, Erîb-Sin et Nour-Shamash sont entrés au temple de Shamash et ont conclu leur affaire. Ils ont divisé à parts égales l'argent, les créances, les esclaves hommes et femmes, les négoces locaux et étrangers.

L'affaire conclue, aucun des deux contractants ne fera de réclamation contre l'autre au sujet de l'argent, des esclaves hommes et femmes, des créances ou des négoces locaux ou étrangers. Il en ont fait serment par les dieux Shamash, Aya, Mardouk et par le roi Hammourabi.

Par devant...

Suivent les noms propres de dix-sept témoins.

La littérature biblique ne nous fournit aucun contrat semblable, ni à l'époque que nous étudions, ni plus tard.

Poésie épique.

Dans l'épopée, le poète comble les vides laissés par la tradition dans la mémoire du passé ; il les comble au moyen des idées que l'on se fait du monde, à son époque, dans le milieu ambiant où l'on vit ; il rattache les événements politiques, la vie intellectuelle, les faits sociaux aux toutes premières origines des choses et de l'histoire, aux actes des dieux, car on imagine

que les dieux précédèrent les hommes dans le gouvernement du monde et que les héros antérieurs au déluge formèrent comme un trait d'union entre les dieux et les hommes nouveaux qui apparurent, après la catastrophe, sur une terre nouvelle.

Cet état d'âme se révélait déjà à l'époque suméro-akkadienne. Nous n'en avons pas parlé parce que nous n'aurions pu faire allusion qu'à des fragments, imparfaitement datés d'ailleurs.

Poème de la Création.

Voici un poème d'un millier de lignes en sept sections, écrites sur sept tablettes, qui exerça une particulière influence sur l'activité intellectuelle des Babyloniens et des Assyriens. Il fut lu et relu, copié, recopié, commenté, donné comme thème d'exercices aux écoliers, utilisé dans la littérature religieuse et, à partir d'une certaine époque, récité tous les ans à la grande fête religieuse du Nouvel An.

Ce poème a pour objet un problème qui a toujours préoccupé l'humanité, sous une forme ou sous une autre : les origines de l'univers. Nous y lisons les conceptions des Babyloniens sur l'origine des dieux, comment les forces désordonnées, représentées par Apsou et Tiamat, furent soumises par les dieux Éa et Mardouk, et comment ce dernier, achevant le triomphe des dieux sur le chaos, créa le monde et l'homme.

Notre poème fut copié au VII[e] siècle avant J.-C., pour la bibliothèque d'Ashourbanipal, à Ninive ; mais ce n'est pas à cette époque qu'il

fut composé, car, tel qu'il se présente à nous, il a manifestement pour but de glorifier, non pas le dieu de Ninive, Ashour, mais Mardouk, le grand dieu de Babylone. Il est composé de quatre morceaux bien distincts qui durent exister d'abord séparément, pour eux-mêmes, et qui furent incorporés plus tard par le rédacteur final : la légende sur l'origine des dieux, le mythe d'Éa et Apsou, le mythe de Tiamat, l'hymne à Mardouk.

Le poème a pour but de justifier la prétention de Mardouk à la première place parmi les dieux et de son temple à la primauté sur les autres temples. Il est donc naturel que l'on donne plus de relief aux épisodes dont le dieu de Babylone est le héros et qu'on lui attribue la création. C'est ce que fait le « poète » : il introduit le récit de l'origine des anciens dieux et de l'opposition qu'ils firent aux puissances désordonnées pour montrer comment Mardouk fut choisi comme champion des dieux, et la légende d'Éa et Apsou pour faire ressortir la nature épouvantable de Tiamat contre laquelle Éa fut impuissant mais qui fut abattue par le futur dieu de Babylone. La puissance de ce dieu, seul parmi les autres dieux capable de vaincre le monstre, ressort, par le fait de l'introduction du *Mythe de Tiamat*, en un relief d'autant plus saisissant qu'un procédé de répétitions frappantes ramène plusieurs fois l'attention sur les préparatifs de la déesse pour la bataille contre les dieux et sur le mandat confié à ceux-ci par le vieux dieu Anshar de conférer à leur champion Mardouk la puissance nécessaire pour la lutte.

La création est la conséquence de la victoire du dieu de Babylone sur Tiamat.

L'*Hymne à Mardouk*, sorte d'éloge ou de litanie de ses cinquante attributs, a été incorporé comme une conclusion toute naturelle du Poème à laquelle on ajoute un épilogue.

I

Nous sommes à l'origine des choses. Rien n'existe encore, pas même les dieux. Dans ce néant apparaissent les éléments cosmiques, *apsou* (1) et *tiamat* (2), d'où vont sortir tous les êtres, y compris les dieux.

Lorsqu'en haut n'était pas nommé le ciel (3),
qu'en bas la terre ferme n'était pas appelée d'un nom,
*que d'*Apsou, *le premier générateur (des dieux),*
de Moummou, *de* Tiamat *leur génératrice à tous,*
les eaux se confondaient en un,
que les champs n'étaient pas liés les uns aux autres,
ni les fourrés de roseaux n'avaient apparu,
lorsque des dieux aucun n'avait paru
que d'un nom ils n'étaient pas appelés, qu'aucun destin [ne leur était fixé,
des dieux furent créés (*au sein des eaux*).

D'abord, deux monstres chaotiques, Lahmou et Lahamou ; puis, Anshar ou les éléments

(1) *Apsou* fut considéré, par les Babyloniens, comme un océan d'eau douce qui alimentait fontaines, sources et fleuves. Le mot est masculin.

(2) *Tiamat* était la mer d'eau salée. Le mot est féminin. Le correspondant hébreu, *Tehom*, est du masculin.

(3) *Nommer* un être, lui *donner un nom* signifie produire cet être. Rigoureusement parlant, on ne disait pas *créer*, mais *bâtir* ou *engendrer* ou *nommer*.

célestes et Kishar les éléments terrestres. Anshar donna le jour au dieu du ciel Anoum, qui, à son tour, engendra le dieu Noudimmoud, autrement dit Éa.

Les dieux se multiplièrent. Alors — c'est le début de l'histoire mythologique — ils commencèrent à se mutiner et à troubler la triade primitive, Apsou, Moummou et Tiamat. Ceux-ci se consultèrent au sujet de l'affaire.

Apsou dit à Tiamat :

« *Leurs procédés à mon égard me fatiguent;*
« *le jour, je n'ai pas de repos et, la nuit, je ne peux [dormir.*
« *Je vais les détruire et anéantir leurs procédés.*
« *Que le calme se fasse et que nous puissions dormir !* »

Apsou et Moummou doivent commencer l'attaque. Mais le sage Éa triomphe, grâce à ses opérations magiques : il prononce sur son aïeul Apsou ses incantations efficaces et l'endort ; puis, il met Moummou dans l'impossibilité de combattre ; alors, il abat le premier, enchaîne le second et se repose dans la demeure qu'il appela *apsou*.

Dans la chambre des destins, dans la maison des sorts,
le sage des sages, le guide des dieux, Mardouk, fut [procréé ;
*au milieu de l'*apsou *fut engendré Mardouk.*
Ce fut Éa qui le procréa (Éa) son père;
ce fut Lahamou, sa mère, qui l'enfanta;
il suça des seins divins...
Lorsque Éa le vit (Éa) son procréateur, son père,
il se réjouit, son cœur exulta, plein d'allégresse.
Il le rendit parfait ; d'une double forme divine il le dota...
Ineffablement belles sont ses proportions,

impossibles à comprendre, difficiles à considérer.
Quatre sont ses yeux, quatre ses oreilles.
Quand il remue ses lèvres, du feu étincelle.
Quatre fois grande est son intelligence,
et ses yeux étant ainsi voient tout...
Revêtu de la majesté de dix dieux, il est souverainement [puissant.

Cependant Tiamat en fureur voulait venger les vaincus. Ce sera la lutte de l'intelligence contre le désordre, c'est-à-dire des dieux contre Tiamat, puissance monstrueuse et désordonnée, le chaos.

... *Elle enfanta d'énormes serpents...*
de venin au lieu de sang elle remplit leurs corps.
Elle revêtit d'épouvante les terribles dragons;
d'éclat elle les couvrit; elle les fit semblables à des dieux.

Elle produisit des serpents, de monstrueux reptiles, des monstres-tempêtes, des chiens furieux, des hommes scorpions.

Elle fit de Qingou son époux et le chef de son armée, lui confia les tablettes du destin et les plaça sur sa poitrine ; en un mot, elle lui donna les prérogatives d'Anoum.

II

Lorsqu'Éa eut connaissance de ces plans, il alla les raconter au vieil Anshar, son père — répétant *textuellement* le récit de la première tablette. Anshar, profondément ému,

se frappa la cuisse; il se mordit la lèvre,
. . . .*; son cœur n'eut plus de repos.*

Il envoya Anoum, puis Éa ; mais à la seule vue de Tiamat, ils s'enfuirent épouvantés. Alors se leva le vengeur des dieux, Mardouk.

Anshar le vit et son cœur fut rempli de joie;
il baisa ses lèvres; sa crainte s'évanouit.

Mardouk dit à Anshar :

« *J'irai et le désir de ton cœur j'accomplirai...*
« *Qui t'a provoqué au combat?*
« *... Tiamat! une femme t'attaquerait en armes!*
« *Mon père, procréateur, réjouis-toi et jubile :*
« *la nuque de Tiamat, bientôt tu la fouleras aux pieds!*

Mardouk reçut la direction suprême ; mais il était nécessaire de lui confier le pouvoir de fixer les destins, et, pour cela, les dieux devaient s'assembler dans leur salle de réunion appelée *Oubshoukina.*

III

La première invitation à l'assemblée devait être faite aux plus anciens des dieux Lahmou et Lahamou. Anshar leur envoya son messager Gaga.

« *Va Gaga! présente-toi devant eux!*
« *Tout ce que je te dis répète-leur!*
« *Anshar votre enfant m'a envoyé;*
« *l'ordre de son cœur il m'a fait connaître,*
« *à savoir : Tiamat notre mère nous a pris en haine.*

Et le vieil Anshar répète, *textuellement*, le récit que lui a fait Éa de la coalition de Tiamat ;

il dit comment, après le refus d'Anoum et d'Éa d'attaquer la déesse, Mardouk s'est offert.

En entendant Gaga, les dieux furent consternés. Ils s'assemblèrent et se donnèrent le baiser de paix. Puis ils prirent place à un banquet :

il mangèrent du pain, ils préparèrent de la bière de
la douce boisson changea leur crainte. [choix;
A boire la boisson capiteuse ils s'enivrent; leurs corps
[sont joyeux.

Et pour Mardouk ils fixèrent le destin.

IV

Avant de décerner à Mardouk les insignes de la suprématie, les dieux le célèbrent :

« *Toi, tu es le plus honoré des grands dieux;*
« *ton destin est sans égal; ton ordre est comme celui*
[d'Anoum.
« *Mardouk, tu es le plus honoré des grands dieux;*
« *ton destin est sans égal; ton ordre est comme celui*
[d'Anoum...
« *Exalter et abaisser, telle sera ta puissance...*
« *Nul parmi les dieux ne franchira ta limite...*
« *Mardouk, c'est toi qui es notre vengeur.*
« *Nous t'avons donné la royauté sur la totalité des*
[choses...
« *Seigneur, celui qui se confie en toi, épargne sa vie;*
« *mais le dieu qui a conçu le mal, répands sa vie!*

On proposa à Mardouk un prodige qui devait témoigner de sa puissance. Et le prodige fut

opéré : par le seul effet de sa parole, le dieu détruisit puis reconstitua un vêtement.

A cette vue, les dieux lui rendirent hommage.

Ils lui accordèrent le sceptre, le trône et l'insigne paloû ;
ils lui donnèrent l'arme sans rivale qui repousse les [*ennemis.*
« Va! de Tiamat tranche la vie!
« Que les vents emportent son sang vers des lieux [*secrets!*

Alors Mardouk se prépara à la lutte... Il créa les vents mauvais pour jeter le trouble à l'intérieur de Tiamat — la mer primitive... Quand il fut en présence de l'ennemie, il la provoqua à un combat singulier. Et elle

devint comme hors d'elle-même; elle perdit la raison;
elle cria Tiamat, transportée de fureur;
jusqu'en leurs racines tremblèrent ses fondements.
Elle récite une incantation, elle prononce une formule [*magique.*

Les dieux pour le combat aiguisent leurs armes...

Et la lutte commence.

Le Seigneur étendit son filet, il l'en enveloppa.
Le vent mauvais qui se trouvait derrière elle à sa face [*il lâcha.*
Elle ouvrit la bouche Tiamat, tant qu'elle put :
Il y fit pénétrer le vent mauvais, en sorte qu'elle ne [*put fermer ses lèvres.*
Les terribles vents remplirent son ventre.
Son cœur fut saisi; elle ouvrit sa bouche toute grande.
Il lança une flèche et perça son ventre.
Ses parties internes il coupa, trancha le cœur,
la réduisit à l'impuissance et détruisit sa vie.

Puis l'armée divine de Tiamat fut mise en déroute et vaincue. Qingou fut fait prisonnier et Mardouk

lui prit les tablettes du destin qui ne lui appartenaient [pas;
avec un sceau il les scella; il les mit à sa poitrine.

Alors, il retourna vers Tiamat, la « foula aux pieds », lui « fendit le crâne », tandis que les dieux, ses pères, se réjouissaient en le voyant et « lui faisaient porter des cadeaux et des présents ».

Au cours de son repos, le vainqueur conçut des œuvres artistiques. Il trancha en deux le corps de Tiamat :

une de ses moitiés il installa; il en couvrit le ciel.
Il tira le verrou; il posta des portiers;
il leur ordonna de ne pas laisser sortir ses eaux.
Il traversa les cieux, considéra les lieux,
*se plaça vis-à-vis de l'*apsoû, *la demeure du dieu Éa.*
Il fonda un palais semblable à celui-là, l'Ésharra...
Il fit résider Anoum, Enlil, Éa dans leurs sanctuaires.

Certaines images des poètes bibliques qui représenteront Yahweh triomphant, à l'origine, du chaos primitif et des puissances ténébreuses qui voulaient faire obstacle à son œuvre, rappelleront cette *tradition épique* de la création.

C'est toi qui as broyé la mer par ta puissance,
toi qui as écrasé la tête des monstres dans les eaux!
C'est toi qui as brisé les têtes de Léviathan;
tu l'as donné en pâture aux bêtes (1).

(1) *Psaume* 74, 13-14.

Yahweh, Élohim tsebaôth!
Quel héros est comme toi, ô Yahweh?...
C'est toi qui domptes l'orgueil de la mer...
C'est toi qui écrases Rahab comme un cadavre,
qui par la force de ton bras écrases tes ennemis (1).

V

Sur cette tablette, qui est très fragmentaire, l'auteur nous présente Mardouk installant les astres dans le ciel. Cette partie du poème était la plus importante pour les astrologues babyloniens qui s'appliquaient à lire dans le ciel les événements que les dieux y avaient écrits avant de les réaliser sur la terre.

VI

L'homme va paraître. Il sera pétri dans du sang divin et chargé du service des dieux. Ainsi rien ne troublera le repos et la paix des Immortels.

Lorsque Mardouk a entendu la parole des dieux,
son cœur le pousse à faire des choses artistiques.
La parole de sa bouche il dit au dieu Éa;
ce que dans son cœur il a médité, il en communique la
[décision.
« *Du sang je recueillerai; je produirai des os;*
« *j'érigerai Lilou : que son nom soit* Homme!
« *Je bâtirai Lilou, l'Homme.*

Mais quelle sera la victime qui fournira le sang nécessaire? On assemble les dieux afin

(1) *Psaume* 89, 9-11.

qu'ils décident qui est responsable de la guerre provoquée par Tiamat. La réponse est prompte et nette.

C'est Qingou qui a créé (1) *la guerre,*
qui a soulevé Tiamat et organisé la bataille.

Le coupable comparaît; on « lui ouvre les veines », et le dieu Ea

avec son sang bâtit l'humanité
pour le culte des dieux. Il libéra les dieux.

Les Anounnaki proposent à Mardouk de lui bâtir un sanctuaire. Ce projet réjouit le dieu.

Les divins artisans travaillèrent un an. La seconde année, ils élevèrent le faîte de l'Ésagil et la haute « tour à étages ». Or, l'Esagil était le principal temple de Mardouk, à Babylone. On y fit des chapelles pour les dieux; puis tous s'y assemblèrent pour prendre part à un grand banquet. On fit des lois. Anoum définit les pouvoirs de Mardouk, le chargea de gouverner l'humanité et de veiller à tout ce qui concernait les temples et les oblations sacrées.

Enfin les dieux donnèrent au divin triomphateur ses cinquante attributs et célébrèrent sa puissance.

VII

Cette tablette fournit l'interprétation des cinquante noms ou attributs de Mardouk.

(1) Ici encore, le sens propre du mot est *bâtir*.

Le procédé littéraire du début de ce poème est semblable à celui d'une tradition sumérienne sur l'origine des choses que nous avons traduite plus haut. Nous avons donné, à la suite, un récit biblique de la création qui débute d'une manière analogue.

Voici un autre récit biblique (1) plus développé que le précédent et dont la source primitive est certainement très ancienne. On peut dire, avec d'anciens commentateurs, que la formation de l'univers y est présentée en six tableaux. On remarquera, dans cette page célèbre, qu'il n'y a, entre les phrases, aucune liaison, aucune subordination grammaticale. Une des conséquences de ce fait est que l'on peut imaginer, entre les paragraphes ou même entre les phrases, des *pages blanches*, si l'on peut dire, et qu'il appartient aux sciences de les remplir dans la mesure où elles le peuvent. D'autre part, les six tableaux dont le cadre est constitué par des formules stéréotypées (2) attestent un procédé littéraire et, par suite, montrent que l'auteur n'a pas entendu décrire là l'ordre scientifique suivant lequel le cosmos a passé de la forme chaotique à son état actuel.

Au commencement, Élohim créa les cieux et la terre.
La terre était informe et vide.
Les ténèbres couvraient le tehom.

L'esprit d'Élohim planait au-dessus des eaux.

(1) *Genèse*, chap. I.
(2) Nous les soulignerons.

Élohim dit :

« Que de la lumière soit! »
De la lumière fut.
Élohim vit *la lumière :* c'était bien.
Élohim sépara la lumière et les ténèbres.
Élohim appela la lumière Jour
et les ténèbres Nuit.
Il y eut un soir ; il y eut un matin :
premier jour.

Élohim dit :

« Qu'il y ait un firmament entre les eaux;
« qu'il sépare les eaux d'avec les eaux! »
Ainsi fut fait (1).
Élohim fit le firmament;
il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament
d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament.
Élohim appela le firmament Cieux.
Élohim vit que c'était bien.
Il y eut un soir ; il y eut un matin :
deuxième jour.

Élohim dit :

« Que les eaux qui sont au-dessous des cieux se ras-
[semblent en un seul lieu
« et que le sec paraisse! »
Ainsi fut fait.
Les eaux qui étaient sous les cieux se rassemblèrent en
et le sec parut (2). *[leur amas*
Élohim appela le sec Terre;
l'amas des eaux il appela Mers.
Élohim vit que c'était bien.

(1) Avec les LXX.
(2) L'auteur place dans ce troisième tableau deux actes créateurs. Cela lui permettra de ne pas dépasser 6 « jours », et de fixer au 7e le *repos*.

Élohim dit :

« *Que la terre fasse pousser* (1) *du gazon,*
« *de l'herbe portant* (1) *semence selon son espèce* (2),
« *des arbres à fruit portant du fruit selon leur espèce* (2),
« *ayant en soi sa semence sur la terre !* »
Ainsi fut fait.
La terre fit sortir du gazon
de l'herbe portant (3) *semence selon son espèce,*
des arbres portant du fruit selon leur espèce,
ayant en soi sa semence sur la terre.
Élohim vit que c'était bien.
Il y eut un soir ; il y eut un matin :
troisième jour.

Élohim dit :

« *Qu'il y ait des luminaires au firmament des cieux*
« *pour séparer le jour et la nuit !*
« *Qu'ils soient des signes :*
« *qu'ils marquent les époques, les jours et les années !*
« *Qu'ils soient des luminaires au firmament des cieux*
« *pour éclairer la terre !* »
Ainsi fut fait.
Élohim fit les deux grands luminaires :
le plus grand luminaire pour présider au jour,
le plus petit luminaire pour présider à la nuit,
et les étoiles
Élohim les plaça dans le firmament des cieux
pour éclairer la terre,
pour présider au jour et à la nuit

(1) Si ce n'était un affreux barbarisme, il faudrait traduire « ... *gazonne* du gazon ! et « *semençant* semence.

(2) Le mot hébreu, traduit par *espèce,* dans tout ce récit, a un sens très vague.

(3) Même remarque qu'à la note 3 de la page précédente.

et pour séparer la lumière et les ténèbres.
Élohim vit que c'était bien.
Il y eut un soir ; il y eut un matin :
quatrième jour.

Élohim dit :

« *Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres [vivants*
« *et que des volatiles volent sur la terre et sur la face [du firmament des cieux!* »
Ainsi fut fait (1).
Élohim créa les monstres marins
et tout être animé se mouvant
dont grouillent les eaux, selon leur espèce
et tous les volatiles ailés, selon leur espèce.
Élohim vit que c'était bien.
Élohim les bénit en disant :
« *Soyez féconds et devenez nombreux*
« *et remplissez les eaux des mers ;*
« *et que les volatiles deviennent nombreux sur la terre!* »
Il y eut un soir ; il y eut un matin :
cinquième jour.

Élohim dit :

« *Que la terre fasse sortir des êtres animés selon leur [espèce,*
« *des animaux domestiques, des reptiles, des bêtes de [la terre selon leur espèce!* »
Ainsi fut fait.
Élohim fit les bêtes de la terre selon leur espèce
et les animaux domestiques selon leur espèce
et tout ce qui rampe sur la terre selon son espèce.
Élohim vit que c'était bien.

(1) Avec les LXX.

Élohim dit :

« *Faisons l'homme* (1) *à notre image, selon notre*
[ressemblance !
« *Qu'il domine* (2) *sur les poissons de la mer et sur*
[les oiseaux des cieux,
« *et sur les animaux domestiques et sur toute la terre*
« *et sur les reptiles qui rampent sur la terre !* »
Élohim créa l'homme (3) *à son image.*
A l'image d'Élohim il le (3) *créa.*
Mâle et femelle il les (4) *créa.*
Élohim les bénit.

Élohim leur dit :

« *Soyez féconds et devenez nombreux*
« *et remplissez la terre et soumettez-la,*
« *et dominez sur le poisson de la mer et sur le volatile*
[des cieux.
« *et sur tout vivant se mouvant sur la terre.* »
Élohim dit :
« *Voici ! Je vous donne toute herbe portant semence à*
[la surface de la terre
« *et tout arbre à fruit d'arbre portant* (5) *semence :*
« *ce sera votre nourriture* (6).
« *Et pour tout animal de la terre et pour tout volatile*
[des cieux
« *et pour tout ce qui se meut sur la terre ayant en soi*
[souffle vital,

(1) Singulier pris collectivement.
(2) En hébreu, il y a le pluriel : accord avec *l'idée* (*les hommes*).
(3) Singulier pris collectivement.
(4) En hébreu, il y a le pluriel : accord avec *l'idée* (*les hommes*).
(5) Même remarque que ci-dessus : « ... *semençant* semence.
(6) Vie de simple cueillette !

« toute herbe verte sera sa nourriture. »
Ainsi fut fait.
Élohim vit *ce qu'il avait fait.*
Et voici! C'était *très* bien.
Il y eut un soir; il y eut un matin :
sixième jour.

L'ordre dans lequel apparaissent les êtres est différent de celui du récit biblique que nous avons cité à l'époque suméro-akkadienne. Ici, nous avons : éléments cosmiques, lumière, « firmament », terre et mers, règne végétal, astres, règne animal, espèce humaine.

Ici encore, le créateur est présenté d'une manière fort anthropomorphique : il *crée*, sans doute, les éléments du cosmos et l'homme; *à sa parole*, de la lumière apparaît, les eaux se rassemblent dans un seul lieu, la terre fait pousser du gazon; mais *il sépare* la lumière et les ténèbres, *il fait* les astres et les *place* au firmament. A la fin, on dit qu'Élohim *vit* tout ce qu'il *avait fait.* Et la suite du texte ajoute qu'il se reposa, le septième jour.

Mais, quelque explication que l'on donne du pluriel Élohim, le récit est monothéiste.

Poème d'Agoushaia.

Afin de réaliser l'unité religieuse dans les pays qu'il venait de soumettre à son autorité et auxquels il imposait un Code unique, Hammourabi voulut montrer que les dieux adorés dans ses diverses provinces n'étaient pas hostiles les uns aux autres. Tel paraît être le but de notre poème dont le grand roi fut au moins l'inspira-

teur sinon l'auteur. Nous y constatons que les trois déesses du combat, Ishtar, Tsaltou et Agoushaya se sont accordées entre elles : au séjour des dieux, aucune incompatibilité ne les oppose les unes aux autres.

Les trois premiers chants font l'éloge d'Ishtar.

I

Je veux chanter la très grande,
valeureuse entre tous les dieux,
la fille aînée de la déesse Ningal;
je veux exalter sa puissance!
Ishtar, la très grande,
valeureuse entre tous les dieux,
la fille aînée de Ningal,
je veux redire sa puissance!
Ses prouesses sont éclatantes,
ses voies sont insondables!
S'élance-t-on à l'attaque,
son regard est farouche...

III

Au cours du troisième chant se dessine le sujet du poème. Le créateur d'Ishtar lui recommande, mais assez timidement, de ne pas abuser de ses avantages redoutables, surtout dans le domaine d'Éa, qui est un dieu pacifique.

Sceptre de royauté, trône et couronne,
Anoum lui départit, à elle dispensatrice de tout,
et lui conféra la noblesse,
grandeur, puissance.

De foudre et d'éclairs
il l'enceignit de surcroît !...
Elle donc rêva d'exploits... :
« Dans la demeure du prince Éa,
« contiens ton épouvante ! »

Elle dévala, elle remonta...
elle ne se tint sous aucun frein ;
elle s'élança dans son impétuosité...
Le dieu Éa, le sage,
en fut rempli de courroux contre elle ;
contre elle Éa s'irrita.

IV

Les dieux du cycle d'Éa décident la création d'une rivale ; et c'est Éa qui est chargé de réaliser ce prodige qui s'appellera *Tsaltou* ou Combat.

Celle-là, qu'elle soit hardie,
que rusé soit son esprit !...
Que sa forme soit très vigoureuse !
Si elle parle, que ce soit en force ;
si elle se tait, que ce ne soit pas en faiblesse !
Qu'elle ne retienne pas l'imprécation en bouche
et que sa voix soit rude !

On demande à Éa de créer cette déesse.

« A toi seul cela est facile... »
Il se fit attentif à la demande qu'on lui rapportait.
Éa, le sage,
le bout de ses ongles
jusqu'à sept fois il évida (1).

(1) Il va donc opérer à la manière d'un céramiste modelant un vase ou une statuette.

Il se hâta, se mit à créer,
fit Tsaltou
Éa, le prince.

V

Éa indique à Tsaltou comment elle doit se comporter en face d'Ishtar.

Vigoureuse de forme,
proportionnée de membres,
rusée comme personne,
non pareillement hautaine!
Sa chair est tout combat,
dispute jusqu'aux cheveux!...
Elle est farouche dans son regard!
Redoutable,
impétueuse,
au sein de l'abîme elle se dresse.

Éa, s'adressant à Tsaltou : ....

« *Écoute mes propos*
« *et fais ce que je t'ordonne.*
« *Il est une unique déesse*
« *valeureuse sur toutes les déesses...*
« *Pour lui tenir tête je t'ai créée;*
« *vaillance et force avec art j'ai prodigué.*
« *C'est ma stature, mon allure que la tienne!*
« *Et maintenant, va donc*
« *jusqu'à même son flanc...*
« *Elle, elle foncera sur toi*
« *et formulera une question,*
« *te demandant : De qui es-tu la servante?*
« *Déclare ta voie!*
« *Pour toi, dût-elle se courroucer,*
« *ne lui cède pas.*

« Pour l'apaisement de son cœur
« ne lui réponds mot.
« Quand te ravirait-elle quoi que ce soit ?... »

VI

Suprême initiation de Tsaltou, avant sa rencontre avec Ishtar. Ce poème ne manque pas de mouvement, mais il y a des redites, des longueurs ; on le constatera encore plus loin.

VII

Avant de se mesurer avec Tsaltou, Ishtar envoie son messager, le divin Nin-Shoubour, se renseigner sur la nature et les secrets de sa rivale :

« Eh donc !... meus-toi !...
« dispose ta face !
« De cette manière connais
« les signes de sa puissance !
« Examine sa nature,
« dis où sont ses demeures
« surprends ses signes,
« raconte sa voie ! »

VIII et IX

On revient sur les prérogatives d'Ishtar. La déesse paraît juger peu digne d'elle de lutter en personne contre Tsaltou...

Agoushaya surgit ; c'est elle qui abordera

Tsaltou. Mais, au lieu d'engager le combat, il semble qu'elle préfère négocier un arrangement entre les deux rivales en s'adressant au dieu qui a créé Tsaltou.

X

Sur la demande d'Agoushaya, Éa consent à mettre fin aux provocations de Tsaltou, à condition que le monde sache le prodige de sa création, qu'elle ait des temples et des offrandes parmi les hommes, et que la postérité en garde la mémoire.

Le poème se termine par une doxologie en l'honneur des trois déesses guerrières que nul dissentiment ne peut désormais diviser.

Un poète sacré (1) peignant une théophanie représentera, un jour, Yahweh avec des couleurs et un lyrisme supérieurs à la description de Tsaltou, dans notre troisième chant.

La terre fut ébranlée et trembla,
les fondements des cieux s'agitèrent;
ils furent ébranlés parce que (Yahweh) était courroucé.
Une fumée montait de ses narines
et un feu dévorant sortait de sa bouche;
il en jaillissait des charbons embrasés.
Il abaissa les cieux et descendit;
une sombre nuée était sous ses pieds.

Il monta sur un keroub, *et il volait;*
il apparut sur les ailes du vent.

(1) *Samuel* XXII, 8-16. Même texte avec variantes, *Ps.* XVIII.

Il s'entoura des ténèbres comme d'une tente,
d'amas d'eaux et de sombres nuages.
De l'éclat qui précédait
jaillissaient des charbons de feu.

Yahweh tonna des cieux,
le Très-Haut fit retentir sa voix.
Il lança des flèches et les dispersa,
la foudre, et il les confondit.
Alors, le lit de la mer apparut,
les fondements de la terre furent mis à nu,
à la menace de Yahweh,
au souffle du vent de ses narines.

Genre épistolaire.

Un grand nombre de lettres contemporaines de la première dynastie babylonienne sont parvenues jusqu'à nous. La plupart sont des *lettres d'administration* écrites par le roi à un de ses fonctionnaires. Elles ont pour objet des travaux divers, des questions de litige et de justice, les finances, les impôts, les canaux, les affaires militaires, le calendrier, la religion.

Le texte des lettres était poinçonné sur des tablettes d'argile que l'on faisait sécher au soleil ou cuire au four. On enfermait ensuite la missive dans une mince enveloppe d'argile molle sur laquelle on mettait le nom du destinataire ; et on soumettait le tout à une nouvelle cuisson. A l'arrivée du courrier, le destinataire brisait la légère enveloppe et lisait sa lettre.

Voici quelques exemples.

Lettre d'Hammourabi à Shamash-hâtsir, administrateur du domaine royal de Larsa :

Sin-ishmeanni, de Koutalla, cultivateur de dattiers de Tilmoun, m'informe de ce qui suit. Voici ses termes : « Shamash-hâtsir m'a ravi le champ de ma maison paternelle, puis à un gendarme l'a livré. » Voilà ce dont il m'informe. Est-ce qu'un champ ayant un statut perpétuel sera jamais ravi ?

Élucide ce cas ; puis, si ce champ est de sa maison paternelle, à Sin-ishmeanni, restitue-le.

Lettre du même à Sin-idinnam : ordre de curer un canal.

Les hommes qui sur les bords du canal Damanoum possèdent des champs, ordonne-leur de curer le canal Damanoum. Qu'on achève de curer le canal Damanoum dans le courant de ce mois.

Lettre de Samsou-ilouna, successeur d'Hammourabi, à Sin-ilou, Bîtou-rabi et Nîq-Sin :

Le blé que pour le magasin du temple du dieu Shamash, à Sippar, vous êtes obligés de verser, il faut le verser. C'est pourquoi avec le blé qui est entre vos mains il faut vous procurer et verser le blé pour approvisionner le temple de Shamash qui n'est pas encore fourni.

Lettre privée de Gimil-Mardouk. A une femme nommée Bibya.

J'envoie prendre des nouvelles de ta santé ; informe-moi de ta santé. Me voici fixé à Babylone, et je ne t'ai pas vue ! J'en suis bien inquiet. Envoie-moi la nouvelle de ton arrivée afin que je me réjouisse. Viens au mois d'Arah-shamna !

Puisses-tu vivre à jamais pour l'amour de moi !

CHAPITRE III

L'ÉPOQUE D'EL-AMARNA

De loin en loin, de rudes montagnards du Zagros, dans la province moderne du Louristan, les Cassites ou Cosséens, venaient *razzier* les grasses campagnes de l'éden babylonien. Plusieurs s'y établirent comme manœuvres et ouvriers.

Vers la fin du XVIII[e] siècle avant Jésus-Christ, ils finirent par fonder une dynastie à Babylone. Ils étaient encore à demi barbares ; mais par leur commerce journalier avec les gens du pays, ils ne tardèrent pas à se civiliser.

D'épaisses ténèbres couvrent la Babylonie, entre le XVII[e] et le XII[e] siècles. Lorsque le jour reparaît, le babylonien est devenu langue « mondiale ». Comme par le passé, des caravanes chargées de marchandises parcourent les *routes commerciales*, et les courriers transmettent les dépêches écrites en babylonien et en caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile que les rois de l'Orient échangent entre eux. L'Égypte elle-même emploie cette langue et cette écriture pour sa correspondance officielle, non seulement avec l'Assyro-Babylonie, mais même avec ses vassaux de Canaan. Et ce fait en dit long sur ce que dut être l'activité des rois cassites.

Les Cassites firent de gros efforts pour conserver libres à leurs courriers et caravanes les routes vers la Syrie et le Nord ; ils en écrivaient aux pharaons d'Égypte ; mais l'action des uns et des autres était paralysée par la poussée des Hittites — au grand avantage de l'Assyrie dont l'activité inquiète commençait à préoccuper Babylone.

La littérature de cette époque est riche surtout en « papiers d'affaires »; mais nous avons aussi quantité de tablettes scolaires : exercices de lecture et modèles d'écriture, état des bergeries royales et sacerdotales, pièces historiques, mathématiques, médicales, lettres — et particulièrement celles d'*El-Amarna* dont l'importance est capitale.

Canaan est soumis à la suzeraineté de l'Égypte ; mais les pharaons tolèrent l'autonomie relative des roitelets du pays et leurs rivalités jalouses, car elles sont une des garanties les plus sûres pour sa domination, au moment où se dessine, au pays d'Amourrou, entre le Liban et l'Anti-Liban, un mouvement d'indépendance prêt à faire cause commune avec les mécontents de Canaan, dans l'espoir de se délivrer de l'ingérence égyptienne.

Sous cette domination des pharaons, Canaan adopte un syncrétisme religieux plus ou moins profond, fait d'éléments cananéo-babyloniens et égyptiens ; mais, en retour, le pays impose à l'Égypte de lui écrire, elle aussi, en babylonien, parce que le babylonien a été adopté par ses principicules pour leurs dépêches officielles, et même quelquefois pour leur correspondance privée. Le peuple, lui, parle cananéen, idiome

qui tient le milieu entre le babylonien et l'hébreu, mais différant sensiblement de l'hébreu biblique de n'importe quelle époque.

C'est au cours de cette période qu'Israël pénétrera et lentement s'installera dans le pays, soutenu, aux moments les plus difficiles, par l'action intermittente de ses « Juges ».

Nous avons malheureusement peu de textes à citer qui puissent réellement intéresser notre public. Et pourtant nous en formons un chapitre spécial parce que, comme la page que nous venons d'écrire le prouve, des choses fort importantes, mais dont les causes et l'évolution demeurent obscures, se sont passées au cours des quatre ou cinq siècles de l'*époque d'El-Amarna*.

Recueil de Lois assyriennes.

Ce recueil est constitué par trois tablettes qui remontent probablement au XIIIe ou au XIVe siècle avant notre ère. Il ne représente, semble-t-il, qu'*une faible partie du droit assyrien* ; par exemple, on n'y trouve pas les règles sur les contrats tels que la vente, le louage, les sociétés, le prêt à intérêt.

Dans ce recueil on a pu discerner de véritables lois et des décisions judiciaires, certaines gloses et des additions insérées à une époque moins ancienne.

Tel qu'il est, le Recueil a pour objet le *mariage*, la *propriété*, les *crimes* et les *délits*. Mais, sur les tablettes la matière est distribuée autrement :

TABLETTE I. — *Des personnes et principale-*

ment des femmes. — 1. Délits commis par des femmes : vols et injures. — 2. Coups, blessures et meurtre. — 3. Attentats contre les mœurs. — 4. Droits des femmes mariées et des veuves sur les biens matrimoniaux. — 5. Remariage. — 6. Cas relatifs au divorce. — 7. Fille livrée en gage par son père. — 8. Voile des femmes. — 9. La concubine. — 10. Cas divers. — 11. Avortement par suite de coups. — 12. Viol d'une vierge, etc.

TABLETTE II. — *De la propriété rurale* : 1. Partage entre frères. — 2. Publicité à faire avant la vente. — 3. Attentats contre les droits de propriété. — 4. Partage des eaux entre propriétaires...

TABLETTE III. — 1. Vente du fils ou de la fille d'un débiteur donnés en gage. — 2. Vente des bêtes données à garder. — 3. Exagération de prix.

I. — **Le mariage.** — Il est précédé de la cérémonie des fiançailles. Le fiancé verse de l'huile parfumée sur la tête de la jeune fille et lui offre des (gâteaux?) Il lui remet des parures et une valeur appelée *tirhatou*, et fait des cadeaux au père de la fiancée.

En principe, le mariage exige la rédaction d'un écrit qui détermine les obligations de la femme. La cohabitation tient lieu d'écrit pour la veuve qui demeure deux ans dans la maison de son nouveau mari.

Dans le droit babylonien, le contrat écrit était nécessaire. Chez les Hébreux, le contrat de mariage écrit paraît avoir été inconnu dans l'antiquité; il n'est mentionné que pour le

mariage de Tobie et de Sara (1). Le mariage de Booz et de Ruth se fait par engagement oral devant témoins (2).

Signalons cette particularité que la femme n'est pas obligée d'habiter chez son mari ; elle peut rester chez son père, où elle reçoit son mari.

Qu'une femme habite chez son père, ou que son mari l'ait fait habiter dans une maison séparée, le mari doit, s'il part en campagne, pourvoir à son entretien.

Lévirat. — La veuve doit épouser son beau-frère, même si, durant le mariage, elle habitait chez son père. Si le beau-frère est fiancé, au moment du décès de son frère, il n'en est pas moins tenu d'épouser la veuve, mais ses fiançailles ne sont pas rompues : le père du fiancé peut exiger le mariage : son fils aura deux femmes, mais la fiancée ne sera que la seconde, bien qu'elle pensât être la première.

Chez les Hébreux, il y a pour un homme *l'obligation* d'épouser la veuve de son frère mort sans enfant, et cela dans le but de procurer des héritiers au mort.

En outre, l'Assyrien peut épouser la fiancée de son frère, de son père ou même de son fils, après leur décès.

Les femmes mariées doivent toujours être *voilées*, quand elles circulent sur la voie publique : c'est un *signe de la propriété du mari*. L'hiérodule mariée, la femme de second rang accompagnant l'épouse légitime doivent être voilées.

(1) *Tob.* VII, 13.
(2) *Ruth* IV, 10 et 3.

II. — **La propriété.** — Les champs appartenant à des propriétaires différents sont séparés par des bornes ou par des fossés.

En cas de conflit au sujet de l'utilisation des eaux d'irrigation, les juges attribueront à celui des deux voisins de canal qui fait preuve de bonne volonté, le droit exclusif de se servir de l'eau.

Le patrimoine du chef de famille reste souvent indivis à son décès. Les fils peuvent le partager entre eux ; mais, s'ils ne le font pas, la loi a édicté des règles afin de prévenir les contestations.

Le transfert de la propriété des immeubles précieux, tels que champ ou maison, est soumis à des conditions de publicité : l'acheteur doit, à trois reprises pendant un mois, faire annoncer par le crieur public sa volonté d'acquérir. Sommation est faite à tous ayants droit de produire leurs titres au tribunal compétent ; passé le mois, ils sont forclos.

III. — **Le gage.** — Le créancier a pour gage la personne du débiteur. Il a le droit d'emmener chez lui son débiteur et de le faire travailler à son profit. Il n'a pas le droit de le vendre.

Le créancier qui a reçu en gage un enfant du débiteur a droit aux services de cet enfant, jusqu'à ce qu'il ait par son travail acquitté la dette paternelle. Le créancier n'a pas le droit de vendre l'enfant.

Le créancier qui a reçu en gage la fille de son débiteur a le droit de la marier : il renonce à son gage au profit du futur mari, moyennant un prix convenu.

IV. — **Crimes et délits.** — En général, les pénalités édictées sont sévères. L'homme qui surprend sa femme en flagrant délit d'*adultère* peut se faire justice ou conduire les coupables devant le roi. Dans le premier cas, il peut choisir entre trois partis : tuer la femme et le complice, couper le nez de la femme, rendre le complice eunuque et lui mutiler la face, pardonner.

Le viol d'une femme mariée est puni de mort.

L'avortement provoqué par des coups portés sur la femme d'autrui est puni de 50 coups de bâton, d'un mois de corvée royale et d'une amende de 2 talents de plomb.

Les articles de la Loi mosaïque ne forment pas un tout rigoureusement ordonné et homogène : ils sont disséminés dans le Pentateuque parmi les récits relatifs au séjour dans le désert. Ils révèlent une civilisation moins avancée que celle d'Assyrie au XIII[e] ou au XIV[e] siècle. De plus, le Code d'Israël, plus que celui des Assyriens et celui des Babyloniens, est un code religieux, non seulement parce que donné par Yahweh — comme celui de Hammourabi par le dieu Shamash — mais parce que le motif souvent assigné aux lois civiles elles-mêmes, c'est que leur transgression serait « abominable à Yahweh ».

En résumé, il ne paraît pas que le code mosaïque dépende du Recueil assyrien. Les ressemblances de détail qu'on pourrait relever s'expliquent fort bien si l'on admet que les législateurs assyrien et israélite — et, répétons-le, le babylonien — ont codifié certaines coutumes communes.

LITTÉRATURE ÉPISTOLAIRE

Lettres d'El-Amarna.

En 1887, on découvrit à El-Amarna, à 300 kilomètres au sud du Caire, 358 tablettes-lettres, entières ou fragmentaires, la plupart écrites en langue assyro-babylonienne, avec des gloses en cananéen. C'est la correspondance des rois d'Assyro-Babylonie, du Mitanni ou Mésopotamie supérieure, des Hittites et de divers roitelets ou chefs cananéens avec le Pharaon d'Égypte ou ses officiers; et d'autre part, la correspondance expédiée, à la même époque, d'Égypte en Asie. Les pharaons étaient alors Aménophis III, puis Aménophis IV. Nos lettres remontent donc à la période 1410-1360 environ avant Jésus-Christ.

Nous citons deux ou trois de ces lettres.

Lettre de Kadashman-Harbe, roi de Babylone, au pharaon Aménophis III :

Je me porte bien.

A toi, à ta maison, à tes femmes et à tout ton peuple, à tes chars, à tes chevaux, à tes princes, bonne santé!

En ce qui concerne la jeune fille, ma fille, que tu m'écrivis vouloir épouser, elle est devenue femme, en état de prendre mari. Envoie quelqu'un la prendre.

Autrefois, mon père t'envoya un messager, et tu ne le retins pas de longs jours ; en hâte tu le renvoyas ; un présent splendide tu fis à mon père. Maintenant, quand je t'envoyai un messager, tu le retins six ans et, pour six ans, tu m'envoyas trente mines d'or qui est comme de l'argent...

Lettres de Canaan.

En lisant ces lettres, on est frappé par le servilisme, la platitude des roitelets de Canaan. Ils écrivent au pharaon, par exemple : « Je suis la boue de tes pieds; la poussière au-dessous de la sandale du roi; — l'escabeau de tes pieds. » Un autre : « Même si le roi m'avait écrit : « Mets un poignard dans ton cœur et meurs ! » est-ce que je n'aurais pas accompli l'ordre du roi ? »

Quand on s'adresse au pharaon Aménophis IV, le grand restaurateur du culte du Soleil sous la forme du disque *aten*, on l'appelle constamment « mon Soleil »; — « mon seigneur est le soleil qui se lève chaque jour sur les pays, suivant la destinée du Soleil, son père splendide. »

Lettre de Labaia à Aménophis IV:

Ainsi parle Labaia, ton serviteur et poussière des sandales de tes pieds.

Aux pieds du roi, mon seigneur et mon soleil, sept fois et sept fois, je me suis proterné. J'entendis les paroles que le roi m'écrivit. Et qui suis-je, moi, pour que le roi perde sa terre à cause de moi !

Vois, je suis un serviteur fidèle du roi, et je n'ai pas transgressé, et je n'ai pas péché, et je ne refuse pas mes tributs, et je ne refuse pas le désir de mon Préfet.

Vois, on me calomnie, on me fait du mal; et le roi, mon seigneur, ne m'a pas manifesté ma transgression.

En outre, ceci est ma transgression : lorsque

j'entrai à Gézer (1) et dis : Absolument, le roi a pris tout ce qui m'appartient. Et où est ce qui appartient à Milk-ili ? Je connais l'action de Milk-ili contre moi.

En outre, le roi m'a écrit au sujet de Doumouia. Je ne sache pas que Doumouia soit allé avec les *sa-gaz* (des nomades résistant à l'influence égyptienne). Je l'ai livré aux mains d'Addaia.

En outre, même si le roi avait écrit au sujet de ma femme, est-ce que je refuserais ? Même si le roi m'avait écrit : « Mets un poignard de bronze dans ton cœur et meurs ! », est-ce que je n'aurais pas accompli l'ordre du roi ?

Correspondance privée.

Dans les ruines d'un monument, qui pouvait être un temple ou le palais du prince Ishtar-washur, à tell Taannak, au sud-est de Megiddo, on a découvert une véritable petite bibliothèque de tablettes de notre période, parmi lesquelles il y avait des lettres privées. En voici une.

A Ishtar-washour Ahi-Yami.

Que le Seigneur des dieux te conserve la vie, car tu es un frère et l'amour est en tes entrailles et en ton cœur.

Comme j'étais à Gourra, en embuscade, un homme m'a donné deux couteaux, une lance et deux massues (?). Et quand la lance était détériorée, cet homme me la réparait et me la renvoyait par l'intermédiaire de Bouritpi.

Maintenant : Pleure-t-on encore au sujet de tes villes ? ou t'en es-tu de nouveau rendu maître ?...

(1) On lit, au *Livre des Rois* I, IX, 16, que le pharaon donna cette ville en dot à sa fille, femme de Salomon.

Les courriers de Babylone n'apportaient pas seulement des dépêches diplomatiques ou des lettres d'affaires; on confiait aussi à leur « valise » des textes religieux. On a trouvé, en effet, parmi les tablettes d'El-Amarna, un texte fragmentaire du mythe babylonien d'Adapa et un autre texte fragmentaire babylonien du mythe de Nergal et Eresh-kigal.

Koudourrou.

Les *koudourrou* sont des duplicata de titres de propriété. Il en est de deux sortes : les uns sont des pierres dures roulées ou galets ovoïdes, et les autres des stèles taillées.

Les vrais titres de propriété étaient constitués par des actes scellés. Il en est de trois sortes : le plus souvent, il s'agit de donation faite par le roi à son enfant, au prêtre, au temple ou à des personnages de marque; quelquefois, le document royal a pour objet de confirmer ou de restaurer un droit de propriété préexistant, mais insuffisamment établi, ou contesté ou tombé en désuétude; d'autres fois, l'acte authentique a pour objet non pas un droit de propriété, à proprement parler, mais une concession de privilèges : exemption de taxes, de prestations, de corvées diverses.

Quelques *koudourrous* représentent des actes passés entre simples particuliers.

Le titre de propriété ou tablette scellée devait rester entre les mains de l'intéressé. Quant à la stèle, elle était placée probablement dans un temple afin d'assurer la publicité de l'acte sans

doute, mais aussi afin de lui donner un caractère religieux qui confirmait son inviolabilité.

Tous les *koudourrous* connus jusqu'à ce jour sont de provenance babylonienne.

Voici, en quelques mots, les conclusions (1) qui se dégagent de l'étude de ces textes. Sous la première dynastie babylonienne, le régime de la propriété foncière était celui de la propriété individuelle avec des survivances de la propriété familiale. A l'époque des rois cassites, on constate l'existence de la propriété collective de la tribu dans certaines régions frontières habitées par des populations d'une civilisation moins avancée que celle des Babyloniens. C'est que, après la conquête, les terres dont les occupants avaient été expulsés, particulièrement aux frontières, avaient été réparties entre le roi et les tribus descendues de leurs montagnes à la suite de l'armée victorieuse. Les premières étaient la propriété du roi. De temps à autre, il en cédait des parcelles plus ou moins étendues, soit à un temple, soit à un particulier : c'étaient des propriétés privées coexistant avec les propriétés collectives de tribus.

Trois siècles plus tard, la portion royale étant épuisée sans doute, le roi demandait à un chef de tribu de lui céder les terres dont il avait besoin, et la propriété collective était transformée en propriété privée. Ce sont ces actes dont les *koudourrous* nous fournissent les duplicata.

(1) D'après E. Cuq, *Etud. sur le Droit babylonien*, 128-129.

Poésie épique.

Nergal et Eresh-kigal (1).

Le texte fragmentaire de ce mythe fut trouvé en Égypte, parmi les lettres dites d'El-Amarna.

Les dieux vont faire un festin dans le ciel. Les voilà assemblés !

Seule la déesse Eresh-kigal est absente, « elle ne peut pas quitter son poste », les Enfers. Les dieux lui envoient un messager, afin qu'elle fasse prendre sa part. Elle leur députe son ange Namtarou, qui se présente devant les divins convives... (*grande lacune*). Mais, à son arrivée, le dieu Nergal ne prend pas même la peine de se lever pour le saluer.

Furieux de l'injure qui lui est faite, Namtarou va s'en plaindre à Eresh-kigal. Celle-ci, considérant comme un outrage personnel le manque d'égards dont son représentant a été l'objet, renvoie Namtarou au ciel avec cet ordre :

Le dieu qui ne s'est pas levé devant mon messager
amène-le-moi, que je le tue !

Les dieux, dissimulant, l'invitent à rechercher le coupable et à l'amener à sa souveraine... (*Lacune*)...

... Il semble que les recherches de Namtarou au ciel aient été vaines. Il semble aussi que les dieux soient d'avis de ne pas s'exposer à indisposer souvent Eresh-kigal et qu'ils engagent Nergal à se présenter spontanément à la souveraine irritée.

(1) *Milieu bibl.*, II, 212-214.

... Des mois se sont écoulés. Nergal reçoit comme gardes du corps quatorze démons... Et le voici aux portes des Enfers.

Il demande à entrer. Le portier va trouver Namtarou afin de savoir s'il faut laisser passer. Namtarou reconnaît tout de suite le dieu qui ne s'était pas levé pour le saluer. Et il en réfère à Eresh-kigal.

Celle-ci ordonne de le laisser entrer. Et Namtarou, dissimulant :

Entrez, Seigneur, chez votre sœur !
que votre cœur se réjouisse !...

... Nergal poste aux quatorze portes des Enfers ses quatorze gardes et s'empare de Namtarou, puis pénètre dans le palais d'Eresh-kigal, empoigne la déesse par les cheveux et la précipite à bas de son trône, afin de lui couper la tête.

La déesse, tout en larmes, demande grâce :

Ne me frappe pas, mon frère, j'ai un mot à te dire !

Nergal la lâche. Pleurant et beuglant, elle lui dit :

Sois mon mari ; je serai ta femme !
Je te donnerai la souveraineté de « la grande terre » !
Je mettrai en ta main la tablette de la science !
Sois mon seigneur, je serai ta dame.

Nergal se met à rire. Il la prend, l'embrasse, essuie ses larmes et lui promet d'accomplir ce qu'elle a désiré depuis des mois...

Et Nergal fut roi de « la grande terre », c'est-à-dire des Enfers.

Mythe d'Adapa.

Adapa fut créé par Éa. Il grandit, sa taille s'éleva. Son créateur lui donna une grande sagesse :

une intelligence vaste il lui parfit
(telle qu'il pût) *révéler les formes de la terre.*

Les Akkadiens exprimaient par le mot *outsourât*, « formes », les idées que les dieux se faisaient des choses et qui en fixaient l'essence, les formes extérieures et les destins. La forme d'un être était exprimée par son nom.

Dans la Genèse (1), Adam donne leur nom « à tous les animaux de la terre et à tous les volatiles des cieux ».

A Adapa le dieu Éa

la sagesse lui donna,
une vie éternelle ne lui donna pas.

Cet homme fut

le sage dont nul n'enfreint l'ordre,
le plus intelligent, le plus prudent des Anounnaki (2),
saint, aux mains pures, consacré, observateur des rites.

Avec le boulanger, de la boulangerie il fait,
avec le boulanger d'Eridou, de la boulangerie il fait ;
la nourriture et la boisson pour Eridou chaque jour il
[prépare.

(1) *Gen.* II, 19-20.

(2) Le concept babylonien des Anounnaki varia avec le temps. On peut les considérer ici comme des génies bienfaisants.

Il s'agit des pains et du repas sacré du dieu.

De sa main pure la table cultuelle il prépare
et sans lui la table cultuelle n'est pas débarrassée.
Il mène le bateau;
la pêche et la chasse pour Eridou il fait.

Un jour qu'il menait son bateau à la rame, le vent du sud se mit à souffler avec violence et le fit tomber à la mer. Furieux, Adapa

du vent du sud brisa les ailes.
Sept jours, le vent du sud sur le pays ne souffla plus.

Anou, du haut du ciel, envoie son messager s'informer de ce qui s'est passé. Et le messager lui rend cette réponse :

Adapa, le fils d'Éa.
Les ailes du vent du sud a brisé.

A cette nouvelle, Anou s'écrie : « Amenez-le-moi ! » Alors le dieu Éa couvre son fils d'un vêtement de deuil et lui donne ses instructions :

Adapa, devant Anou, le roi, tu iras...
Lorsque tu monteras,
lorsque de la porte d'Anou tu t'approcheras,
à la porte d'Anou
Tammouz et Gizzida se tiennent debout.
Ils te demanderont :
ô homme, pour qui as-tu cet aspect ?
Adapa, pour qui portes-tu un vêtement de deuil ?

Tu répondras :

« *Dans notre pays, deux dieux ont disparu ;*
c'est pourquoi je suis ainsi. »

— « Qui sont les deux dieux
qui dans le pays ont disparu ? »
— « Ce sont Tammouz et Gizzida. »
Ceux-ci se regarderont l'un l'autre
et pousseront des cris.

A cause de ton état,

ils intercéderont auprès d'Anou ;
le visage rayonnant d'Anou ils te montreront.
Lorsque tu seras en présence d'Anou
de la nourriture de mort on t'offrira :
n'en mange pas !
des eaux de mort on t'offrira,
n'en bois pas !
Un vêtement on t'offrira :
revêts-t'en !
de l'huile on t'offrira :
oins-t'en !
L'ordre que je t'ai donné
ne le néglige pas !
la parole que je t'ai dite
observe-la !

Adapa monte au ciel, assuré de la protection des deux dieux qui en gardent l'entrée. Mais Anou ne leur laisse pas le temps d'intervenir. Brusquement il pose la question :

« Allons, Adapa ! pourquoi les ailes du vent du sud
as-tu brisé ? »
— « Mon Seigneur, pour la maison de mon maître (1),
au milieu de la mer, je pêchais des poissons.
La mer ressemblait à un miroir (?)
Le vent du sud souffla et me fit plonger ;
dans la demeure des poissons (?) je coulai.

(1) Pour le temple du dieu Ea.

A ce moment, Tammouz et Gizzida interviennent. Ils intercèdent pour Adapa... La réponse d'Anou, apaisé, permet de deviner ce que les deux dieux viennent de lui dire :

« *Pourquoi Éa à l'humanité impure (?)*
les choses des cieux et de la terre a-t-il révélé;
d'un cœur dissimulé l'a-t-il doué,
un nom lui a-t-il fait (1).

Maintenant, que faire?... Adapa a pénétré jusqu'au ciel. Eh bien! Anou va lui offrir une nourriture et un breuvage qui le rendront immortel :

Une nourriture de vie offrez-lui,
et qu'il mange!

Alors Tammouz et Gizzida

une nourriture de vie lui offrirent
et il ne mangea pas.
Des eaux de vie ils lui offrirent
et il ne but pas.

Il accepta seulement de se revêtir du vêtement et de s'oindre avec l'huile qu'on lui offrait.

Anou fut étonné du refus d'Adapa et lui en demanda la raison.

— *Éa, mon maître, a dit :*
« *Tu ne mangeras pas! tu ne boiras pas!* »

Alors, Anou ordonne :

« *Prenez-le et ramenez-le sur son sol!* »

(1) L'a-t-il *rendu célèbre*. Cf. *Gen.* VI, 4, à propos des *nephilîm :* ce sont les héros qui depuis « les temps anciens » (*sont*) *hommes de nom* (= renommés, célèbres.)

Éa — sans doute pour mieux convaincre Adapa de refuser l'aliment et la boisson d'immortalité qu'on lui offrirait — parle d'aliment *de mort*, d'eaux *de mort*, alors qu'en réalité il s'agissait, comme dit Anou, « d'aliment de vie, d'eau de vie ».

Éa avait créé l'homme (1) mortel. A la suite de sa faute — les ailes du vent du sud brisées — l'homme apprend du dieu lui-même le moyen de pénétrer au ciel et d'éluder la colère du dieu suprême ; mais défense lui est faite d'accepter l'aliment et la boisson qui, sans qu'il s'en doute, lui auraient donné l'immortalité. Et il est renvoyé sur terre.

La fin de la Légende est inconnue.

Le thème traité paraît être un essai de réponse à cette question : Pourquoi l'homme n'est-il pas immortel ?

(1) Adapa, c'est-à-dire l'humanité. Cf. « *Pourquoi Ea à l'humanité... a-t-il révélé...*, etc.

CHAPITRE IV

LE SIÈCLE D'ISRAËL

La tradition biblique a toujours considéré Israël comme descendant d'Abraham, né à Our-Kashdim, où ses aïeux et Tharé lui-même, père du patriarche, « servaient d'autres dieux (1) ».

A l'horizon de l'histoire israélite, la Bible nous montre les premiers patriarches menant la vie nomade, puis descendant dans la vallée du Nil et obtenant la faveur des pharaons, à une époque qui doit coïncider avec celle où les Pasteurs ou Hyksos, probablement de race sémitique comme Israël, avaient réussi à fonder une dynastie locale. Après que ces Asiatiques eurent été battus, détrônés et chassés par les Égyptiens, et tandis que les Cassites régnaient à Babylone, Israël abandonna la région du Delta où on l'avait confiné, et réussit à s'établir au pays de Canaan, soutenu dans sa lutte contre les indigènes par des chefs militaires appelés *Juges*. Un peu plus tard, il se constitua en monarchie.

Le nouveau royaume conserva une unité

(1) Ces paroles sont mises sur les lèvres de Yahweh par l'auteur du *Livre de Josué*, XXIV 2.

relative sous ses trois premiers rois, Saül, David et Salomon ; mais il se divisa ensuite, principalement à cause de la jalousie des tribus du nord, d'Ephraïm surtout, à l'égard de Juda. C'est que d'Ephraïm était issu Josué; en Ephraïm se trouvait Shiloh, l'antique sanctuaire national. D'autre part, le Gouvernement de Saül, de David, de Salomon provoqua des sentiments d'amère désillusion et de rancœur. Les grosses dépenses et les scandales du dernier règne choquèrent particulièrement le peuple. Déjà, sous David, le benjaminite Seba et, sous Salomon, l'éphraïmite Jéroboam, officier civil du roi, avaient tenté de rompre l'unité nationale. Mal conseillé, Roboam, fils et successeur de Salomon, exaspéra le mécontentement, et Jéroboam fut élu roi : l'unité était rompue ; ce fut le « schisme ».

Au point de vue politique, la division affaiblit le peuple hébreu ; l'antagonisme réciproque des deux royaumes amena, tantôt Samarie, tantôt Jérusalem à demander l'intervention des étrangers. Il y eut bien quelques tentatives de rapprochement, mais elles n'aboutirent pas.

Au point de vue religieux, la capitale du sud qui possédait le temple, avec l'exercice légal du culte, assurait naturellement à Juda une réelle prépondérance. Pour tenir ses sujets à l'écart de Jésuralem, Jéroboam fit faire deux veaux d'or, symboles de Yahweh, et les plaça, l'un à Dan qui, à cause de sa situation devait naturellement attirer les tribus septentrionales, et l'autre à Béthel, l'antique lieu de culte qui, situé aux confins méridionaux, devait retenir ceux des Israélites qui auraient été tentés d'aller

adorer à Jérusalem. Enfin, les prêtres s'étant retirés en masse en Juda, le roi séparatiste créa un sacerdoce nouveau.

Jéroboam II monta sur le trône en 787. Il rétablit la domination de Samarie sur tous les petits voisins qui, tant de fois, avaient causé des embarras. Ces victoires imprimèrent un nouvel essor à la prospérité du royaume, dont le luxe fut une des premières conséquences; le paupérisme des basses classes en fut une autre.

Au sud, l'énergie d'Osias et de Joathan avait rendu Juda puissant et prospère.

Dans les deux royaumes hébreux, celui de Samarie et celui de Jérusalem, le gouvernement, monarchique comme celui de tout le monde civilisé de ce temps, demeure strictement théocratique en principe; par suite, il n'est pas de question civile ou politique qui ne soit en même temps religieuse ou morale par quelque côté. Mais souvent les rois et leurs conseillers, oubliant ou dédaignant le caractère spécial de leur pouvoir et les conséquences qui en dérivent, se préoccupent trop de politique nationale ou internationale — dans la mesure où l'on peut employer de tels termes, à cette époque —; ou bien les rois, et le peuple à leur suite, méconnaissent la loi proprement religieuse et morale de leur Dieu, Yahweh. Alors, obéissant à une voix mystérieuse mais puissante qui, à leurs yeux, est incontestablement une voix divine, des hommes se présentent au peuple ou même à la Cour et, par des exhortations, des encouragements, des promesses ou des menaces formulées au nom de Yahweh, ils rappellent la

nécessité de ne pas se préoccuper de la politique des peuples voisins, mais de se confier à leur Dieu pour tout ce qui touche à la direction éminente de la nation. Le plus souvent, ils pressent le peuple et le roi de revenir au strict monothéisme et à la pure morale traditionnelle.

Ces hommes ne sont pas des prêtres par définition : Amos est un campagnard de Thécoa, « cultivant des sycomores et élevant du bétail » ; Sophonie (1) est prince du sang ; Isaïe, un citadin de la capitale, de noble race, semble-t-il, d'une culture et d'une élévation naturelle d'esprit au-dessus du commun ; d'autres appartiennent vraisemblablement à ce que nous appellerions la classe moyenne. Nahoum était né dans un petit village du nord, à Elqôsh, en Galilée ; Michée, dans un village du sud appelé Morasthi. Quelle que soit leur origine, leur éducation ou leur envergure, tous parlent avec la même indépendance d'esprit. Ils ne se sentent liés qu'à la volonté de leur Dieu. Ces hommes sont des *nabi*. En français, on dit des *prophètes ;* plus exactement, il faudrait dire des *hérauts* ou des *ambassadeurs de Dieu* auprès des hommes. A certains moments, afin d'entraîner l'assentiment de leurs auditeurs et de les ramener à une meilleure conduite, ces hérauts soulèvent le voile qui cache l'avenir : on dirait alors qu'ils sont directement en présence des événements, qui pourtant ne doivent se produire que plus tard, ou même beaucoup plus tard ; ils les décrivent et les présentent comme des motifs

(1) *Soph.*, Chap. I, 1 : il descendait du roi Ezéchias à la 4e génération.

de confiance, confiance dans la parole de celui qui parle au nom de Yahweh, confiance surtout en Yahweh.

La littérature hébraïque est à son apogée. Elle dispose d'une langue qui a atteint son plein développement, souple, colorée, nuancée, riche, pure.

La rhétorique des Hébreux est sensiblement différente de la nôtre. On y rencontre fréquemment des prosopopées, des hyperboles et des métaphores qui, à nos yeux d'Occidentaux et de modernes, paraissent parfois bien étranges ou peu naturels ; mais ce n'est pas à notre rhétorique qu'il faut comparer cette rhétorique : il faut la rapprocher de celle de populations de même époque et de même milieu. On constate alors que les unes et les autres se ressemblent.

Quelques exemples.

Osée met ces paroles sur les lèvres de Yahweh :

Comme des raisins dans le désert
j'ai trouvé Israël ;
comme une primeur sur un jeune figuier
j'ai vu vos pères (1).

Et un peu plus loin :

La gloire d'Ephraïm s'envolera comme un oiseau (2).

Isaïe fait dire à Ashour dépouillant les peuples :

Ma main a saisi, comme un nid,
les richesses des peuples,
et, comme on ramasse des œufs abandonnés,

(1) *Osée* IX, 10.
(2) *Ibid.*, 11.

j'ai ramassé toute la terre
sans que nul ait remué l'aile,
ouvert le bec ou poussé un cri (1).

Isaïe encore met sur les lèvres de Yahweh ces paroles pour exprimer l'idée qu'Israël se vengera de ses ennemis :

Voici que je fais de toi un traîneau aigu,
neuf, à deux tranchants.
Tu fouleras les montagnes et tu les broieras,
et tu rendras les collines semblables à de la balle (2).

Dans l'*Ecclésiastique,* la sagesse personnifiée dit:

Je me suis élevée comme le cèdre du Liban,
et comme le cyprès *sur la montagne d'Hermon.*
Je me suis élevée comme le palmier *sur les rivages,*
et comme les rosiers *à Jéricho;*
comme un bel olivier *dans la plaine,*
et je me suis élevée comme un platane.
J'ai donné du parfum comme la canelle et comme le [*baume odorant,*
et comme une myrrhe choisie, j'ai répandu une odeur [*suave,*
comme le galbanum, l'onyx et le stacté,
et comme la vapeur de l'encens dans le tabernacle
J'ai étendu mes branches comme le térébinthe,
et mes rameaux sont des rameaux de gloire *et de grâce.*
Comme la vigne, j'ai produit des pousses charmantes
et mes fleurs (ont donné) *des* fruits de gloire *et de* [*richesse* (3).

Plus loin :

Le soleil se lève dans les hauteurs du Seigneur :
ainsi la beauté de la femme (brille) *dans sa maison* [*bien ornée.*

(1) *Isaïe*, X, 14.
(2) *Ibid.*, XLI, 15.
(3) *Ecclésiastique*, XXIV, 13-17.

Comme le flambeau qui luit sur le chandelier sacré,
ainsi est la beauté du visage sur une noble stature (1).

Dans Zacharie, Yahweh s'exprime ainsi pour signifier qu'il donnera la victoire à son peuple :

Je bande pour moi Juda,
et sur l'arc je place Ephraïm.
J'exciterai tes fils, ô Sion,
contre tes fils, ô Javan,
et je ferai de toi comme une épée de vaillant.
Yahweh apparaîtra au-dessus d'eux,
sa flèche partira comme l'éclair.
Le Seigneur Yahweh sonnera de la trompette
et s'avancera dans les ouragans du midi (2).

Nous ne citerons pas les figures étranges décrites par Ézéchiel et qui ne peuvent se concevoir que si l'on connaît l'imagerie babylonienne.

Et précisément c'est de la rhétorique babylonienne qu'il faut rapprocher la rhétorique d'Israël avant de conclure que telle ou telle figure n'est pas simple ou naturelle. On en trouve d'aussi étranges dans la littérature akkadienne.

Quelques exemples. Le premier est emprunté au poème akkadien de la Création. Rappelons d'abord que *Tiamat* est la mer chaotique primitive divinisée dans laquelle se trouvaient tous les principes cosmiques et d'où sortirent les dieux eux-mêmes. Le dieu Mardouk doit combattre cette déesse qui défend des dieux mutinés contre la triade divine la plus archaïque. Il la provoque dans un combat singulier et :

(1) *Id.*, XXVI, 16-17.
(2) *Zacharie*, IX, 13-14.

Le Seigneur étendit son filet, il l'en enveloppa.
Le vent mauvais qui se trouvait derrière lui, à sa face
[il le lâcha;
elle ouvrit sa bouche Tiamat, tant qu'elle put :
il y fit pénétrer le vent mauvais, en sorte qu'elle ne put
[fermer ses lèvres;
les terribles vents emplirent son ventre;
son cœur fut saisi, elle tint sa bouche grande ouverte.
Il lança une flèche, il perça son ventre;
ses parties internes il les trancha, il fendit le cœur.
Il la réduisit à l'impuissance et détruisit sa vie.

Dans le poème de Gilgamèsh :

Enkidou, mon ami, mon petit frère, panthère du
[désert...

Ou bien encore :

Les dieux s'accroupissent comme le chien; sur la
[muraille ils sont couchés...
Les dieux, comme des mouches, se rassemblent au-dessus
[du sacrificateur...

Le dieu Éa reproche au dieu Enlil d'avoir fait le déluge :

Comment, comment n'as-tu pas réfléchi, et as-tu fait le
[déluge ?

Au point de vue *art*, qu'il s'agisse d'histoire ou de poésie, de poésie lyrique, épique ou gnomique, les Hébreux n'ont rien inventé ; nous voulons dire que les *genres littéraires* auxquels se rattachent les livres bibliques sont ceux que l'on suivait depuis longtemps aux pays babylonien et assyrien. Il n'y a qu'une exception, mais elle est d'importance, celle du *genre prophétique.* Toutefois, pour l'entendre exactement,

il importe de ne point perdre de vue que les *prophéties* des *nabi* hébreux ne sont pas exclusivement ni principalement des prédictions de l'avenir. Amos, Osée, Isaïe et ceux qui les ont suivis étaient des hommes de leur temps qui parlaient à leurs contemporains : c'étaient leurs contemporains qu'ils voulaient ramener à la pratique fidèle du pur monothéisme et de la morale de Yahweh, et c'était pour les y décider qu'ils faisaient souvent des promesses et des menaces dont la réalisation était projetée dans l'avenir — parfois, dans un avenir très lointain : — dans ce dernier cas seulement il y avait *prophétie* au sens spécial de *prédiction de l'avenir.*

C'est cet ensemble d'exhortations, de promesses, de menaces qui constitue les livres des prophètes ; aussi pourrait-on contester qu'il s'agisse d'un *genre littéraire proprement dit* et estimer qu'un livre de prophéties est plutôt un *recueil de discours religieux de circonstance,* « discours » résumés quelquefois, d'autres fois développés peut-être ou précisés par le *nabi* lui-même ou, en son nom et à sa place, par un secrétaire (1) choisi parmi ses fidèles.

Le plus souvent, dans ces livres, la phrase est cadencée suivant l'ordonnance du parallélisme qui remonte jusqu'à l'époque sumérienne, dans le proche Orient. Pour ce motif et aussi à cause de l'abondance des images, de l'éclat des dessins et de la richesse de leurs cadres, on

(1) Un cas est attesté par la Bible : Baruch, secrétaire de Jérémie, avait écrit les prophéties de son maître. Le roi Sédécias les ayant déchirées, Baruch les écrivit une seconde fois. Voir *Jérém.*, XXVI, 4, 10 32 — et remarquer ce v. 32.

pourrait dire que les prophètes furent des poètes, de grands poètes, tantôt lyriques, tantôt tragiques ou même épiques. Mais, en réalité, ce n'est ni leur vocabulaire ou leur langue, ni leur style, ni leur genre littéraire qui constitue la véritable et indiscutable originalité de ces écrivains.

Ce qui incontestablement et incomparablement caractérise les prophètes, ce sont les idées qu'ils expriment et qui se ramènent à ces trois chefs : monothéisme, messianisme et morale.

On ne saurait affirmer qu'ils ignoraient totalement les tendances hénothéistes qui s'étaient manifestées sur les bords de l'Euphrate, les principes de morale naturelle qu'on y énonçait parfois d'une manière remarquable, les idées que l'on s'y faisait depuis longtemps du chef ou pasteur de peuples, vicaire du dieu, organe de la justice et défenseur des faibles. Les caravanes commerciales ou « diplomatiques », plus fréquentes qu'on n'aurait cru avant les révélations des découvertes modernes, les longues palabres aux caravansérails, le retour fréquent des armées et le mélange de sang auquel, alors comme toujours, donnait lieu la présence fréquente ou prolongée d'étrangers, même d'ennemis sinon d'ennemis surtout, les pratiques cultuelles qui avaient lieu quelquefois, sans doute, dans le camp ou auprès du camp, tout cela avait permis depuis longtemps aux *benê Israël* d'acquérir une certaine connaissance des idées, des mœurs, des coutumes ou des lois babyloniennes et assyriennes. Mais, même en faisant très large le bien fondé de cette hypothèse, même en admettant que, effectivement,

les prophètes ont connu directement ou indirectement ce qu'il y avait de meilleur dans le polythéisme babylonien, leur monothéisme, leur messianisme et leur morale sont incomparablement supérieurs et ne peuvent pas s'expliquer uniquement par le « babylonisme ».

LA POÉSIE

Origines de la poésie hébraïque.

On ne saurait douter que, dès les époques les plus archaïques, les Hébreux aient eu des chants populaires. La tradition biblique nous reporte jusqu'aux jours de la préhistoire, quand elle nous montre, en pays mésopotamien, ces tribus nomades qui errent ensuite entre l'Euphrate, la Méditerranée, les déserts arabique et sinaïtique et l'Égypte. Or il y a, dans le Pentateuque, des fragments poétiques, retouchés peut-être plus tard, mais qui ont conservé pourtant un air d'archaïsme et une couleur locale caractéristiques. Tel ce chant de Lamech inspiré par la *vengeance du sang :*

Adah et Sillah, écoutez ma voix!
Femmes de Lamech, prêtez l'oreille à ma parole!
J'ai tué un homme pour ma blessure
et un jeune homme pour ma meurtrissure.
Caïn sera vengé sept fois
et Lamech soixante-dix-sept fois (1).

La célèbre malédiction de Noé semble un écho poétique des luttes antiques entre Sem et Canaan :

(1) *Gen.*, IV, 23-24.

Maudit soit Canaan !
Il sera pour ses frères le serviteur des serviteurs.

Béni soit Yahweh, Dieu de Sem,
et que Canaan soit son serviteur !
Que Dieu donne de l'espace à Japheth,
qu'il habite dans les tentes de Sem
et que Canaan soit son serviteur (1) *!*

Ce sont aussi des paroles lyriques que prononce Yahweh, lorsque Rebecca, enfin exaucée, sentit dans son sein se heurter deux jumeaux, Ésaü et Jacob :

Deux nations sont dans ton sein ;
deux peuples, au sortir de tes entrailles se sépareront :
un peuple l'emportera sur l'autre
et le plus grand servira le plus petit (2).

Lyrique aussi, avec des images fleurant les champs, cette bénédiction d'Isaac où sont dépeintes les vicissitudes d'Esaü ou Edom et de Jacob ou Israël. A Jacob :

Voici ! L'odeur de mon fils
est comme l'odeur d'un champ
que Yahweh a béni.
Que Dieu te donne
rosée du ciel
et graisse de la terre
et abondance de froment et de vin !
Des peuples te serviront
et des nations t'adoreront.
Sois le maître de tes frères
et les fils de ta mère t'adoreront.

(1) IX, 25-27.
(2) *Gen.*, XXV, 23.

Et à Esaü :

Privée de la graisse de la terre sera ta demeure,
privée de la rosée qui descend du ciel.
Tu vivras de ton épée
et tu seras asservi à ton frère ;
mais il arrivera que, en secouant son joug,
tu le briseras de dessus ton cou (1).

L'âge héroïque d'Israël est rempli par ses luttes contre les tribus du désert : Amalécites, Madianites, Moabites, qu'il fallait traverser pour arriver en Canaan. Mais de cette époque nous n'avons que quelques bribes poétiques. Nous pouvons citer cet appel à Yahweh :

Quand l'arche partait, Moïse disait :

Lève-toi, Yahweh,
et que tes ennemis soient dispersés !
Que ceux qui te haïssent fuient devant ta face (2) !

Quand l'arche s'arrêtait :

Reviens Yahweh,
vers les myriades des milliers d'Israël (2) !

Après une défaite des Amalécites :

La main à l'étendard de Yahweh !
La guerre est (déclarée) *entre Yahweh et Amalec,*
d'âge en âge (3).

Autre exemple de poésie archaïque, cette prosopopée en l'honneur d'un puits découvert

(1) XXVII, 27 0. et 39-40.
(2) *Num*, X, 35 et 36b.
(3) *Exod.*, XVII, 16.

par Israël dans ses périlleuses pérégrinations au désert :

Monte, puits! Chantez-le!
le puits qu'ont creusé des princes,
qu'ont ouvert les nobles du peuple
avec le sceptre et leurs bâtons (1).

Un peu plus étendu le fragment sur la défaite des Moabites, adorateurs de Kamosh et sur la ruine de la ville de Hesebon :

Venez à Hésebon!
Que la ville de Séhon soit rebâtie et fortifiée!
car il est sorti un feu de Hésebon,
une flamme de la ville de Séhon :
elle a dévoré Ar-Moab,
les maîtres des hauteurs de l'Arnon.

Malheur à toi, Moab!
Tu es perdu, peuple de Kamosh!
Il a livré ses fils fugitifs
et ses filles captives
à Séhon, roi des Amorrhéens.

Et nous avons lancé sur eux nos traits :
Hésebon est détruite jusqu'à Dibon;
nous avons dévasté jusqu'à Nophé,
avec le feu jusqu'à Médaba (2).

L'élément religieux apparaît dans la magnifique « prophétie de Balaam » :

Qu'elles sont belles tes tentes, ô Jacob,
tes demeures, ô Israël!
Elles s'étendent comme des vallées,

(1) *Num.*, XXI, 17.
(2) *Num.*, XXI, 27s.

comme des jardins au bord d'un fleuve,
comme des aloès que Yahweh a plantés,
comme des cèdres sur le bord des eaux.

... Dieu le fait sortir d'Égypte :
il lui donne la vigueur du buffle.
Il dévore les nations qui lui font la guerre ;
il brise leurs os et les foudroie de ses flèches (1).

Et, à la page précédente :

Il n'aperçoit pas d'iniquité en Jacob,
il ne voit pas d'injustice en Israël.
Yahweh, son Dieu, est avec lui,
chez lui retentit l'acclamation d'un roi.

Dieu les fait sortir d'Égypte :
sa vigueur est comme celle du buffle.
Parce qu'il n'y a pas de magie en Jacob
ni de divination en Israël,
en son temps, il sera dit à Jacob et à Israël
ce que Dieu veut accomplir (2).

Puis, le fameux fragment du Yashar, au Livre de Josué : « Josué parla à Yahweh, le jour où Yahweh livra les Amorrhéens aux *benê Israël.* Il dit à la vue d'Israël ;

Soleil, arrête-toi sur Gabaon,
et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon !
Et le soleil s'arrêta,
et la lune se tint immobile,

jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis » (3).

(1) XXIV, 5-6, 8.
(2) XXIII, 21-23.
(3) *Jos.*, X, 12.

Au cours de deux ou trois siècles environ que dura l'époque des Juges, la poésie religieuse obtint peu de faveur. Il ne paraît pas que le génie ait brillé au front des chefs du peuple. Aucun ne sut grouper l'ensemble des tribus pour les conduire à la conquête entière et définitive du pays ; aussi deux ou trois mots suffisent-ils à caractériser cette période : faiblesse, défaut d'union et d'organisation. Il y eut pourtant des actions d'éclat, et les analogies historiques permettent d'admettre que des aèdes se trouvèrent pour chanter, dans ces expéditions guerrières, des hymnes religieuses ou des chants de circonstance ; mais nos textes n'ont conservé que le « cantique de Débora et Barac » :

Les chefs se sont mis à la tête d'Israël ;
le peuple s'est volontairement offert pour le combat ;
bénissez-en Yahweh !
Écoutez, ô rois ; princes prêtez l'oreille.
C'est moi, c'est moi qui chanterai Yahweh !
Je dirai un cantique à Yahweh, Dieu d'Israël.

Yahweh, quand tu sortis de Séïr
quand tu t'avanças des campagnes d'Edom,
la terre trembla, les cieux même se fondirent,
et les nuées se fondirent en eau.
Devant Yahweh s'ébranlèrent les montagnes,
ce Sinaï, devant Yahweh, le Dieu d'Israël.

Aux jours de Samgar, fils d'Anath,
aux jours de Jahel, les routes étaient désertes
et les voyageurs prenaient des sentiers détournés.
Les campagnes étaient dans l'abandon en Israël,
jusqu'à ce que je me sois levée, moi Débora,
que je me sois levée, une mère en Israël.

On choisissait des dieux nouveaux;
alors la guerre était aux portes,
et l'on ne voyait ni bouclier, ni lance
chez quarante milliers en Israël.
Mon cœur s'élance vers les conducteurs d'Israël,
vers ceux du peuple qui se sont offerts : Bénissez Yahweh,

Vous qui montez de blanches ânesses,
qui vous asseyez sur des tapis
et vous qui parcourez les chemins, chantez!
Que de leurs voix les archers, près des abreuvoirs,
célèbrent les justices de Yahweh,
les justices envers ses campagnes en Israël (1)...

Les rois sont venus, ils ont livré bataille;
alors ils ont livré bataille, les rois de Canaan,
à Thanak, au bord des eaux de Mageddo :
ils n'ont pas remporté un seul lingot d'argent.
Du ciel on a combattu (pour nous);
de leurs sentiers les étoiles ont combattu contre Sisara...

Par la fenêtre, à travers le treillis,
elle regarde, la mère de Sisara, et pousse des cris :
« Pourquoi son char tarde-t-il à venir?
Pourquoi est-elle si lente la marche de ses chariots? »
Les plus avisées de ses dames lui répondent,
et elle se répète à elle-même leurs paroles.

« N'ont-ils pas trouvé, ne se partagent-ils pas le butin?
une jeune fille, deux jeunes filles pour chaque guerrier;
des vêtements de couleur pour butin à Sisara,
des vêtements de couleur variée pour butin;
un vêtement de couleur, deux vêtements de couleurs variées.
pour les épaules de l'épouse (3)*!* »

(1) *Jug.*, V, 2-11.
(2) V, 19-20.
(3) *Ibid.*, 28-30.

Cependant le peuple prit conscience des nécessités politiques et militaires. Se donner un capitaine à intervalles intermittents lui parut cause de faiblesse. Il voulut avoir un roi qui fût à la fois chef de milice et juge effectif. Saül eut à remplir ce double rôle. Il le fit avec noblesse d'âme et grande valeur : ses victoires sur les Philistins et sur les Amalécites le prouvent; mais il n'eut pas le génie politico-religieux qu'exigeait son temps. D'un côté ses expéditions pour l'indépendance n'obtinrent jamais de résultat décisif et, d'autre part, la jalousie mesquine et de vulgaires soupçons l'entraînèrent au reniement pratique de cette foi en Yahweh qui était le principe de la vie et même de la politique d'Israël. Il suffit de rappeler le massacre de la famille sacerdotale de Nob qui avait donné l'hospitalité à David, ou bien la confiance accordée à la pythonisse d'Endor. C'était trop ! Saül fut écarté et David élu.

David fut l'homme providentiel. Grâce à ses qualités personnelles et à ses victoires, il put conquérir l'indépendance et affermir définitivement le trône. Ce double résultat fut concrétisé, en quelque sorte, dans le choix du très aride mont Sion pour capitale politique et religieuse, au détriment des antiques et très vénérables sanctuaires de Beth-El et de Shilo.

La tradition biblique est trop ferme pour qu'on puisse, sans témérité, dénier à David le don poétique et la composition de psaumes, retouchés peut-être ou développés dans la suite des temps. Nous en donnons ailleurs un certain nombre; citons ici deux passages seulement.

Ils sont empruntés à deux thrènes ; le premier « sur Saül et Jonathas », est cité dans *Samuel* (1) d'après le *Livre du Yashar :*

... Montagnes de Gelboé,
qu'il n'y ait sur vous ni rosée, ni pluie,
ni champs de prémices !
car là fut jeté à bas le bouclier des héros.

Le bouclier de Saül n'était pas oint d'huile,
mais du sang des blessés, de la graisse des vaillants ;
l'arc de Jonathas ne recula jamais en arrière,
et l'épée de Saül ne revenait pas inactive.

Filles d'Israël, pleurez sur Saül,
qui vous revêtait de pourpre au sein des délices,
qui mettait des ornements d'or sur vos vêtements !
Comment les héros sont-ils tombés dans la bataille ?

Le second passage que nous citons est l'unique fragment qui ait survécu d'un thrène sur la mort d'Abner, qui avait d'abord été partisan de Saül et avait combattu la milice de David. Abner fut enterré à Hébron. David se lamenta à haute voix sur sa mort et tout le peuple pleura. Le roi chanta un thrène et dit :

Abner devait-il mourir comme meurt un insensé ?
Tes mains ne furent pas liées
et tes pieds ne furent pas jetés dans les chaînes !
Tu es tombé comme on tombe devant des scélérats (2).

La poésie d'Israël, telle que nous la connaissons est presque exclusivement religieuse. On eut pourtant des poésies profanes : chants de

(1) II *Sam.*, I, 21-25.
(2) II *Sam.*, III, 32-33.

circonstance, satires, chansons bachiques ; tel le chant de Lamech (1), que nous avons déjà cité ; telle encore la satire de la courtisane :

Prends une harpe,
fais le tour de la ville,
courtisane oubliée !
Joue avec art,
multiplie les chants
pour qu'on se souvienne de toi (1) *!*

Ou bien encore les chansons à boire auxquelles fait allusion Isaïe (1) :

On ne boit plus de vin (au bruit) *des chansons.*

Caractères de la poésie hébraïque.

Aucune traduction ne peut rendre exactement cette poésie, car les mots hébreux employés sont très souvent différents de ceux de la prose. Les expressions, les tours de phrase sont recherchés, rares, harmonieux. On évite les figures et les termes familiers, vulgaires. Les métaphores, les allégories, les prosopopées sont fréquentes et paraîtraient facilement audacieuses aux Occidentaux du XX[e] siècle. On désigne volontiers un être par quelques-uns de ses caractères distinctifs : au lieu de *soleil*, on dira *le chaud ;* au lieu de *lune*, *la blanche ;* au lieu de *taureau* ou de *cheval*, *le robuste*. On emprunte les images poétiques à la Nature et aux choses de la vie journalière, à la religion et à l'histoire d'Israël.

Le *rythme*, sorte de mouvement mesuré qui se

(1) *Prov.*, X, 20.

reproduit avec une symétrie régulière, est *syllabique* quand il résulte de syllabes brèves et longues, accentuées ou non, ou bien du nombre de syllabes et de la rime ; *rythme des idées* ou *parallélisme* quand il résulte essentiellement d'une certaine symétrie des idées qui entraîne aussi la symétrie des mots ; par exemple :

« La langue du juste est un argent de choix ; le cœur du méchant est de peu de valeur. »

Nous avons signalé les diverses sortes de parallélisme en parlant de la poésie sumérienne. Le parallélisme de la poésie hébraïque n'est pas différent. Voici quelques exemples.

Parallélisme synonymique :

Quand Israël sortit d'Égypte
la maison de Jacob de chez un peuple barbare,
Juda devint sa chose sacrée
Israël son domaine (1).

Quelquefois, le second membre ajoute une idée au premier ou le complète :

Dieu des vengeances, Yahweh,
Dieu des vengeances, parais !
Lève-toi, juge de la terre,
rends aux superbes selon leurs œuvres (2) !

Parfois, c'est le troisième membre qui correspond au premier et le quatrième au deuxième :

Yahweh est ma lumière et mon sauveur :
que craindrai-je ?

(1) *Ps.*, CXIV, 1-4.
(2) XCXIV, 1-4.

Yahweh est le rempart de ma vie :
devant qui tremblerai-je (1) ?

En d'autres cas, c'est le second distique dans son ensemble qui complète le premier :

Fais honneur à Dieu de tes biens,
des prémices de tout ton revenu :
alors tes greniers seront abondamment remplis
et tes cuves déborderont de vin nouveau (2).

On pourrait citer d'autres combinaisons.

Parallélisme antithétique :

A ceux-ci leurs chars, à ceux-là leurs chevaux !
Nous, nous invoquons le nom de Yahweh, notre Dieu.
Eux, ils plient et ils tombent.
Nous, nous nous relevons et tenons ferme (3).

Dans le parallélisme *synthétique*, les membres ne sont ni des synonymes ni des antithèses ; mais ils se ressemblent soit par la manière dont ils sont construits, soit par leur longueur.

Appesantis le cœur de ce peuple
et rends dures ses oreilles
et bouche-lui les yeux,
en sorte qu'il ne voie point de ses yeux
et n'entende point de ses oreilles
et qu'il ne se convertisse point et ne soit point guéri (4).

La *strophe* est une sorte de rythme soutenu tout au long d'une série de stiques et superposé

(1) XXVII, 1.
(2) *Prov.*, III, 9.
(3) *Ps.*, XX, 8-9.
(4) *Isaïe*, VI, 10.

au rythme de chaque stique particulier. Et voici quel est son caractère propre : la strophe contient une idée principale, ou même une seule idée, qui va se développant à travers les stiques qui la composent.

L'existence de la strophe dans la poésie hébraïque ne fut découverte (1) qu'en 1831, par l'Allemand F. B. KOESTERS. Exemple de strophes :

Heureux celui dont la transgression a été remise,
dont le péché est pardonné !
Heureux l'homme à qui Yahweh n'impute pas l'iniquité
et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude !

Tant que je me suis tu, mes os se consumaient
dans mon gémissement, chaque jour,
car, jour et nuit, ta main s'appesantissait sur moi,
la sève de ma vie se desséchait aux ardeurs de l'été (2).

Rythme syllabique. — Il est assez rare et consiste, soit dans l'*assonance*, c'est-à-dire la répétition d'une même syllabe, dans un passage plus ou moins long, soit dans l'*allitération* ou répétition d'une même lettre, soit dans la rime.

Il faut ajouter le *jeu de mots*.

Naturellement, on ne peut se rendre compte du rythme syllabique qu'en lisant la langue originale.

Métrique. — Tout le monde, actuellement, admet l'existence du vers ou stique hébraïque ;

(1) Elle avait été soupçonnée par Don CALMET, quand il notait l'existence d'un refrain dans le *Ps.* CVII.

(2) *Ps.* XXXII, 1-4.

mais quel en est l'élément constitutif ? Le nombre de mots, répondent les uns ; le nombre de syllabes, disent les autres ; la valeur prosodique des syllabes, admet-on plus communément aujourd'hui : les syllabes « se groupent autour de quelques toniques, dont la valeur est mise en relief par l'accent (1). »

Tous les genres poétiques se rencontrent dans la poésie hébraïque : le genre *lyrique*, dans les Psaumes et dans certains chants de circonstance plutôt profanes, tel le *chant de Lamech*, déjà cité ; le genre *didactique* ou *gnomique*, dans les Proverbes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique ; le *drame*, avec le Livre de Job ; l'*élégie*, dans les Lamentations et dans Ezéchiel. Mais ces genres se compénètrent souvent, du moins chez les Prophètes.

Nous citons ici un psaume lévitique (2), bien que la date de sa composition ne soit pas connue.

Epithalame.

Ce chant ressemble à certaines odes du *Cantique des Cantiques*. Le poète célèbre un roi victorieux. Il le représente dans son palais, parmi les beautés de son gynécée. Voici l'épouse bien-aimée par qui doit se perpétuer la dynastie royale !

De mon cœur jaillit un beau chant.
Je dis : « Mon poème est pour un roi ! »
Ma langue est comme le calame rapide du scribe.

(1) E. Dhorme, *Poésie bibl.*, 87.
(2) *Ps.* XLV.

Tu es le plus beau des enfants des hommes :
la grâce est sur tes lèvres,
aussi Dieu t'a béni à jamais.

Ceins-toi les reins de ton glaive, ô héros :
il est ta gloire et ton honneur.
Dans ta splendeur, marche, guerroie
en faveur de la vérité, de la piété, de la justice;
et ta droite te fera accomplir des prouesses.

Tes flèches sont aiguës :
les peuples tombent devant toi
(car elles frappent) *au cœur les ennemis du roi.*

Ton trône, Élohim (1), *durera éternellement;*
sceptre d'équité est le sceptre de ta royauté.

Tu aimes la justice, tu hais l'impiété :
c'est pourquoi Élohim, ton Dieu, t'a consacré
avec une huile d'allégresse, parmi tes compagnons.

Myrrhe, aloès, casse sont tous tes vêtements (2)*!*
Des palais d'ivoire les lyres te réjouissent.
Des filles de rois sont parmi tes bien-aimées :
à ta droite est la reine, en or d'Ophir.

« *Écoute, jeune fille* (lui a-t-on dit) *et vois, et prête*
[l'oreille ;
« *oublie ton peuple et la maison de ton père!*
« *Le roi s'est épris de ta beauté.*
« *Puisqu'il est ton seigneur, prosterne-toi devant lui.*
« *Les Tyriens avec des présents* (te recherchent)
« *les plus riches du peuple (eux aussi) recherchent ta*
[personne. »

(1) Les critiques se demandent si c'est bien le mot primitif.

(2) Le parfum de tes vêtements est si vif, si pénétrant, que tes vêtements paraissent faits de ces aromates.

Toute resplendissante est la fille du roi, à l'intérieur
son vêtement est un tissu d'or. [(du palais) :

En habits aux couleurs variées, elle est présentée au roi ;
derrière elle, des vierges, ses compagnes,
(toutes) *sont conduites vers toi !*

Elles sont présentées au milieu de la joie et de l'allé-
elles sont introduites au palais du roi. [*gresse ;*

A la place de tes pères seront tes fils :
tu les établiras princes sur toute la terre.

Je rappellerai ton nom dans tous les âges :
c'est pourquoi les peuples te loueront éternellement.

Histoire.

Nous dirons, plus loin, les caractères du genre historique chez les écrivains orientaux, et nous noterons qu'on les rencontre aussi, naturellement, dans les auteurs israélites — dont nous citerons des extraits. Mais il convient de signaler ici quelques-uns de leurs ouvrages principaux.

C'est de la prose de genre historique — de genre historique oriental — avec quelques fragments poétiques que renferment les premiers écrits hébreux appelés *Pentateuque* ou *Hexateuque,* suivant qu'on y comprend les cinq ou les six livres qui se trouvent au commencement de toutes les Bibles. On y lit les traditions sacrées d'Israël sur les origines du cosmos, de l'humanité et des peuples, et, plus particulièrement, sur la formation du groupe ethnique d'Israël lui-même et sur les débuts de son histoire. Dans

ce premier recueil de livres, le code mosaïque occupe une très grande place.

Jusqu'au XVIIe siècle, on n'avait jamais douté que chaque livre du Pentateuque ne constituât un tout d'une réelle unité. Une étude plus approfondie parut révéler l'existence de quatre récits parallèles, qu'on appela Yahwiste, Elohiste, Sacerdotal et Deutéronomiste, d'après un de leurs caractères littéraires les plus visibles. A l'origine, chacun de ces récits aurait raconté, d'une manière suivie et à un point de vue spécial, les origines du cosmos et du peuple d'Israël. Le rédacteur du Pentateuque, en ayant eu connaissance, aurait emprunté à chacun ce qui lui paraissait utile pour le but qu'il se proposait lui-même en écrivant. Il aurait copié quelquefois, à la suite l'une de l'autre, deux sources racontant les mêmes faits ; d'autres fois, au contraire, il les aurait combinées ensemble ; et comme, en Orient, les écrivains de la haute antiquité, quand ils utilisaient des sources, ne songeaient même pas à le dire, l'auteur du Pentateuque aurait tout simplement suivi l'usage courant. Il ne cita pas de documents.

Il y a incontestablement beaucoup d'arbitraire dans le détail de cette théorie ; mais on ne saurait nier que le fond de l'*hypothèse* ait des bases solides.

La question la plus difficile à résoudre est celle de la date précise à laquelle il faut reporter la rédaction de chacune des sources et celle de la rédaction finale de l'Hexateuque.

Nous avons déjà cité plusieurs passages du Pentateuque. On en trouvera d'autres plus loin.

Les deux *Livres de Samuel* sont constitués, semble-t-il, de documents divers transcrits purement et simplement par le rédacteur final, avec des transitions appropriées. Ces documents dériveraient de deux sources seulement, l'une Elohiste et l'autre Yahwiste. Aucun témoignage ne permet de connaître l'auteur ni la date de cet ouvrage qui, autrefois, ne formait qu'un seul livre.

Une grande partie de l'histoire que nous lisons là s'explique par la présence des Philistins aux frontières d'Israël. On conservait le souvenir de ce qu'avaient fait contre ces ennemis Samuel, Saül, David.

Sous Saül fut créée, et difficilement conservée sous David, une cohésion superficielle entre les éléments disparates qui constituaient le peuple de Yahweh. Mais, vers la fin du règne de David, la royauté n'était plus une simple institution militaire : le roi était vraiment roi, et, désormais, Israël avait une politique à suivre, des intérêts à défendre. C'est Yahweh lui-même qui, par ses prophètes, aura toujours la direction suprême des destinées du peuple qu'il orientera vers le règne messianique.

Les deux *Livres des Rois* comprennent l'histoire d'Israël depuis le choix de Salomon comme successeur de David jusqu'à la délivrance de Joiachin prisonnier d'Evil-Merodach.

L'histoire de chaque roi est considérée *principalement* au point de vue de sa conduite par rapport à la Loi et à la Religion. Le rédacteur avait la même mentalité que Jérémie et écrivit sous les mêmes influences : la loi deutéronomique est

le criterium d'après lequel il juge les hommes et leurs actes ; mais on ne peut pas affirmer que cet auteur soit Jérémie lui-même, car les passages qu'on pourrait citer en faveur de cette opinion ne sont, en somme, que le résumé, pour ainsi dire, de l'enseignement prophétique.

Les matériaux dont se compose l'ouvrage dérivent de sources anciennes, telle la liste des officiers de Salomon (1). Ils furent combinés ensemble et quelquefois arrangés par l'auteur définitif, de manière à constituer une armature faite de données chronologiques, de citations d'autorités, de jugements relatifs à divers rois. Par exemple : le reste des actes de Salomon, tout ce qu'il a fait et sa sagesse, cela n'est-il pas écrit dans le *Livre des Actes de Salomon* ? (2).

Les livres des Prophètes.

Nous avons précisé, plus haut, l'idée qu'on doit se faire des prophètes et, particulièrement, des prophètes écrivains d'Israël. Nous avons aussi caractérisé le « genre » prophétique. De ce que nous avons dit il résulte que l'on doit s'attendre à rencontrer dans les livres des Prophètes et de la prose et de la poésie — beaucoup de poésie chez quelques-uns.

Amos et Osée.

Amos de Thécoa, bourgade de la tribu de Juda, au sud de Bethlehem, déclara dès le

(1) I *Rois* IV, 1-19.
(2) *Ibid.* XI, 41.

début de sa vie publique, que sa mission était profondément différente de celle du *nabisme* antique. Un jour, s'étant rendu dans le royaume du nord, au sanctuaire de Beth-El, où Yahweh était honoré sous la forme d'un veau d'or, il prédit au peuple la ruine du sanctuaire et de la maison régnante, de Jéroboam II. Le grand-prêtre Amasias, pensant qu'Amos était membre de quelque collège prophétique, lui dit de retourner en Juda et de gagner là sa vie en exerçant sa profession de *nabi*. Amos répondit : « Je ne suis ni *nabi*, ni fils de *nabi*, mais je suis pâtre et cultive les sycomores (1). » Il voulait dire qu'à la différence des autres il ne faisait pas du « nabisme » une profession. Il était devenu prophète par un appel divin contre lequel ne pouvaient prévaloir ni les prêtres de Beth-El, ni les rois d'Israël.

On ne saurait dire si Amos était pâtre au service d'un maître ou s'il possédait en propre son troupeau. Son livre témoigne d'une véritable aptitude littéraire et de beaucoup de connaissances. Le prophète écrit comme il parle, très simplement malgré la forme poétique.

On peut admettre qu'après avoir prononcé des oracles et les avoir commentés au peuple, Amos en fit des résumés qui sont devenus notre *Livre d'Amos*, un des chefs-d'œuvre de la littérature hébraïque.

Quels termes véhéments pour condamner le luxe et la débauche des femmes de Samarie !

Écoutez ces paroles, vaches de Basan,
qui êtes sur la montagne de Samarie,

(1) *Amos*, VII, 14.

vous qui opprimez les faibles
et qui foulez les indigents,
vous qui dites à vos maris :
« Apportez et buvons ! »

Le Seigneur Yahweh a juré par sa sainteté :
« Voici que des jours viendront sur vous
où l'on vous enlèvera avec des crocs
et votre postérité avec des harpons.
Vous sortirez par les brèches,
chacune devant soi... (1). »

Quelle ironie dans cette invitation pressante que le prophète adresse aux Israélites !

Venez à Béthel et péchez,
à Galgala et multipliez vos péchés !
Amenez chaque matin vos sacrifices
et, tous les trois jours, vos dîmes !
Faites fumer l'oblation de louange sans levain !
Annoncez des dons volontaires ! publiez-les !
Car c'est cela que vous aimez, benê Israël (2) !

Or, non seulement tout sacrifice offert en dehors du temple de Jérusalem est contraire à la Loi, mais, de plus, voici ce que le prophète met sur les lèvres de Yahweh !

Je hais, je dédaigne vos fêtes.
Je n'ai aucun goût à vos assemblées.
Si vous m'offrez vos holocaustes et vos oblations
je n'y prends pas plaisir,
et vos sacrifices de veaux engraissés,
je ne les regarde pas.
Éloigne de moi le bruit de tes cantiques !

(1) IV, 1-3.
(2) IV, 4-5c.

Que je n'entende pas le son de tes harpes!
Mais que le jugement coule comme l'eau
et la justice comme un torrent qui ne tarit pas (1)*!*

Amos est profondément impressionné par les égarements d'Israël. Il condamne les coupables avec une véhémence qui semble inaccessible à la pitié.

Je vis le Seigneur debout près de l'autel.
Et il dit : « Frappe le chapiteau
et que les seuils soient ébranlés,
et brise-les sur leurs têtes à tous!
Et ce qui restera, je l'égorgerai par l'épée.
Pas un ne se sauvera!
Pas un n'échappera!
S'ils pénètrent jusqu'au sheol,
ma main les en retirera.
S'ils montent aux cieux,
je les en ferai descendre.
S'ils se cachent au sommet du Carmel,
je les y chercherai et les prendrai;
et s'ils se dérobent à mes yeux au fond de la mer,
là, je commanderai au serpent de les mordre.
Et s'ils s'en vont en captivité devant leurs ennemis,
là, je commanderai à l'épée de les égorger.
Et je fixerai mon œil sur eux,
pour le malheur et non pour le bien... (2). »

Mais il ne faut pas prendre cela à la lettre, car voici ce que dit, un jour, le prophète : Des jours viendront où

les montagnes dégoutteront de vin nouveau
et toutes les collines ruisselleront.

(1) V, 21-24.
(2) *Amos* IX, 1-4, 13^{d}-15^{b}.

Je ramènerai les captifs de mon peuple d'Israël.
Ils bâtiront les villes dévastées et (les) *habiteront.*
Ils planteront les vignes et en boiront le vin.
Ils feront des jardins et en mangeront les fruits.
Et je les planterai sur leur sol
et ils ne seront plus jamais arrachés de leur terre (1).

Amos n'épargne pas les peuples étrangers. Voici un oracle contre les Ammonites.

Ainsi parle Yahweh :
A cause de trois crimes des benê Ammon
et à cause de quatre, — je ne le révoquerai point.
Parce qu'ils ont fendu le ventre *des femmes enceintes*
afin d'élargir leur frontière [*de Galaad,*
j'allumerai un feu sur le mur de Rabbah,
et il dévorera ses palais,
au milieu des cris de guerre d'un jour de bataille,
au milieu du tourbillon d'un jour de tempête.
Et leur roi s'en ira en captivité,
lui et ses princes avec lui,
dit Yahweh (1).

Osée était du royaume du nord, qu'il appelle « le royaume », et le roi de Samarie est « notre roi ». Il était originaire d'Ephraïm, semble-t-il, car cette tribu absorbe son attention : il la nomme au moins quarante fois, tandis qu'il ne mentionne jamais Jérusalem. Il est parfaitement renseigné sur la situation du royaume du nord. C'est dans ce royaume et en vue de ce royaume qu'il exerça son activité prophétique.

Sa parenté littéraire avec Amos, judéen, s'explique par les tendances de son esprit et les circonstances dans lesquelles il exerça son minis-

(1) *Amos* I, 13-15.

tère : la dynastie de Jéhu était encore debout, et la prospérité matérielle accompagnée d'une grande corruption morale qu'il décrit attestent que ses premiers oracles sont antérieurs aux bouleversements qui suivirent la mort de Jéroboam II, en 746.

Diverses données de son livre permettent d'affirmer que l'activité prophétique d'Osée s'exerça entre 750 et 735 environ ; donc peu d'années après Amos.

Il faisait des réprimandes presque aussi sévères que celles de son devancier ; mais il prédisait, lui aussi, à son peuple, un bel avenir, à condition qu'il devînt fidèle à Yahweh qui s'était toujours montré si bon.

Avec quelle tendresse il fait parler ce Dieu !

Quand Israël était enfant, je l'aimai,
et, dès l'Égypte, j'ai adressé des appels à mon fils.

Et pourtant le peuple a offert de l'encens et des sacrifices aux idoles.

Et moi, j'apprenais à marcher à Éphraïm.
Je les prenais par le bras,
mais ils n'ont pas compris que je les soignais :
je les menais avec des cordeaux d'humanité,
avec des liens d'amour.
J'ai été pour eux comme celui qui aurait soulevé le joug
de dessus leurs mâchoires,
et je me penchai vers lui et je le fis manger.

Le peuple n'a pas compris ; aussi sera-t-il puni :

Il ne retournera pas au pays d'Égypte,
mais Assur, lui, sera son roi...

Toutefois, Yahweh aura pitié de lui :

Comment te délaisserais-je, Ephraïm ?
te livrerais-je, Israël ?
Comment te laisserais-je devenir *comme Adama ?*
te rendrais-je comme Séboïm.
Mon cœur se retourne au dedans de moi,
et toutes *ensemble mes compassions s'émeuvent :*
je ne donnerai pas cours à ma colère...
car je suis Dieu, moi, et non pas homme (1).

Isaïe.

Nous savons peu de chose de sa vie privée. Il atteignit l'âge viril sous le règne brillant d'Ozias. Il était jeune encore, quoique marié (2), lorsqu'il reçut sa mission prophétique, l'année où mourut le roi.

Le fait qu'il était facilement admis en présence du roi, la connaissance qu'il avait des moyens à mettre en œuvre et qu'il mit effectivement en œuvre soit à la Cour, soit chez les grands, et une certaine élévation aristocratique de sa pensée permettent d'affirmer avec une réelle probabilité qu'il appartenait à une bonne famille et qu'il eut tous les avantages de l'éducation et des relations sociales dont pouvait jouir, à cette époque, un membre de la noblesse hiérosolymitaine.

Des influences religieuses qui modelèrent son caractère nous ne savons presque rien. Il est possible que le grand tremblement de terre qui eut lieu sous Ozias (3) ait produit en lui une impres-

(1) *Osée* XI, 1, 3-4, 8-9c.
(2) *Is.* VIII, 18.
(3) *Amos* I, 1 ; *Zach.* XIV, 5.

sion ineffaçable et lui ait fourni des images pour la description grandiose du grand jour de Yahweh (1).

Mais il n'avait pas seulement ses réflexions personnelles pour interpréter les signes du temps. Outre son inspiration individuelle, il trouvait une « sûre parole prophétique » dans l'enseignement de ses deux prédécesseurs : l'influence qu'Amos et Osée exercèrent sur lui s'aperçoit dans ses premiers discours.

La condition sociale du nouveau prophète, l'effet produit par Amos à Beth-El, l'intérêt qu'avait la capitale traditionnelle, Jérusalem, à observer les phénomènes révélateurs de l'abaissement de sa rivale nous autorisent à admettre qu'antérieurement à l'appel divin l'esprit d'Isaïe était déjà pénétré des grands principes des deux prophètes du Nord, principes auxquels il donnera une expression si forte qu'elle fera presque oublier à bien des gens qu'ils avaient été déjà formulés.

Le deuxième *Livre des Rois* (2) raconte l'invasion de la Palestine par l'armée assyrienne. Des députés furent envoyés au roi Ezéchias pour lui demander de se soumettre, sous peine de voir Jérusalem tomber aux mains de Sennachérib : « *Que ton dieu en qui tu te confies ne t'abuse point en disant* : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi d'Assyrie ! *Voici que tu as appris ce qu'ont fait les rois d'Assyrie à tous les pays... Est-ce que leurs dieux les ont délivrées, ces nations que mes pères ont détruites : Gosan, Haran, Reseph ?...*

(1) *Is.* II.
(2) II *Rois*, XIX, 10-12, 14 et suiv. ; 20-23 ; 24 et suiv. ; 28, 32-34.

Ezéchias se rendit au Temple et demanda à Yahweh de le sauver des Assyriens « *et que tous les royaumes de la terre sachent que toi seul, Yahweh, es Dieu.* »

Or Isaïe envoya dire à Ezéchias, de la part de Yahweh, ces paroles énergiques et même insultantes — et paradoxales en apparence :

Elle te méprise, elle se moque de toi,
la vierge, fille de Sion (1)*;*
elle branle la tête derrière toi,
la fille de Jérusalem (1).

Qui as-tu insulté et outragé ?
Contre qui as-tu élevé la voix
et porté les yeux en haut ?
Contre le Saint d'Israël !...

Par tes messagers tu as insulté le Seigneur,
et tu as dit : « Avec la multitude de mes chars,
« j'ai gravi le sommet des montagnes,
« les extrémités du Liban ;

« je couperai les plus élevés de ses cèdres,
« les plus beaux de ses cyprès ;
« et j'atteindrai sa dernière cime,
« sa forêt semblable à un verger...

Mais, répond Yahweh :

... *Parce que tu es furieux contre moi*
et que ton arrogance est montée à mes oreilles,
je mettrai mon anneau dans ta narine
et mon mors à tes lèvres,
et je te ferai retourner par le chemin
par lequel tu es venu.

(1) Expressions bibliques pour désigner Jérusalem.

Et, un peu plus loin, d'une manière plus précise :

Il n'entrera point dans cette ville,
il n'y lancera point de flèches,
il n'y présentera point de boucliers,
il n'élèvera point de retranchements contre elle.
Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu,
et il n'entrera point dans cette ville. — Oracle de
Je protègerai cette ville pour la sauver, [*Yahweh.*
à cause de moi et à cause de David, mon servi-
[*teur* (1)

Isaïe ne doutait pas que les malheurs de sa patrie n'eussent pour cause les infidélités du peuple. Ce fut, probablement, à l'occasion des ravages causés par l'armée de Sennachérib jusque sous les murs de Lachis, que le prophète fit entendre ces plaintes touchantes de son Dieu :

J'ai nourri des enfants et je les ai élevés,
mais eux se sont révoltés contre moi.
Le bœuf connaît son possesseur
et l'âne la crèche de son maître,
mais Israël n'a point de connaissance,
mon peuple n'a point d'intelligence.
Ah! nation pécheresse, peuple chargé d'iniquité,
race de méchants, fils criminels!
Ils ont abandonné Yahweh,
ils ont outragé le Saint d'Israël,
ils se sont retirés en arrière.

Et tous sont coupables, les petits et les grands ; et tous sont châtiés.

(1) *Is.* XXXVII, 22-35.

Où vous frapper encore, si vous continuez vos révoltes!
Toute la tête est malade
et tout le cœur est languissant.
De la plante des pieds au sommet de la tête,
il n'y a en lui rien de sain :
ce n'est que blessures, meurtrissures, plaies vives,
qui n'ont pas été pansées, ni bandées,
ni adoucies avec de l'huile.
Votre pays est un désert;
vos villes sont consumées par le feu;
votre sol, des étrangers le dévorent sous vos yeux;
la dévastation est comme le ravage (fait par) *des* [étrangers.
La fille de Sion est restée
comme une cabane dans une vigne,
comme une hutte dans un champ de [*concombres*
comme une « tour de garde » (1).

Quel est le mal dont on se rend coupable ? Le prophète signale particulièrement l'injustice contre les faibles.

Yahweh entre en jugement avec les Anciens
et les princes du peuple :
« *Vous avez brouté la vigne.*
« *La dépouille du pauvre est dans vos maisons.*
« *De quel droit foulez-vous mon peuple*
« *et écrasez-vous la face des malheureux* (2) ? »

Isaïe signale aussi et condamne la confiance trop absolue dans les pratiques extérieures du culte, de la part d'un peuple qui, alors même qu'il offre des sacrifices, a « les mains pleines de sang (3). »

(1) *Isaïe* I, 2c-8 (« Tour de garde », sens douteux.)
(2) *Isaïe* III, 14-15.
(3) *Isaïe* I, 15c.

Que m'importe la multitude de vos sacrifices — dit
Je suis rassasié des holocaustes de béliers [Yahweh —
et de la graisse des veaux.
Je ne prends point plaisir au sang des taureaux,
des brebis et des boucs.
Quand vous venez vous présenter devant ma face,
qui vous a demandé de fouler mes parvis ?
Ne continuez pas de m'apporter de vaines oblations;
l'encens m'est en abomination.
Quant aux nouvelles lunes, aux sabbats et aux [convocations,
je ne puis voir ensemble le crime et l'assemblée [solennelle.
Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes;
elles me sont à charge; je suis las de les supporter.
Quand vous étendez vos mains, je voile mes yeux devant [vous;
quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas (1).

Ailleurs, le prophète condamne les riches insatiables et jouisseurs :

Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison
qui joignent champ à champ,
jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'espace
et qu'ils habitent seuls
au milieu du pays!

Malheur à ceux qui courent, dès le matin,
après les boissons enivrantes,
et qui, le soir, prolongent leur orgie,
échauffés par le vin!
La harpe et le luth, le tambourin,
la flûte et le vin, voilà leurs festins (2)!

Les désordres des prêtres et des faux Voyants :

(1) I, 11-15.
(2) V, 8-12b.

Eux aussi sont troublés par le vin, égarés par les
[boissons fortes :
prêtres et prophètes sont égarés par les boissons fortes ;
ils sont noyés dans le vin, égarés par les boissons fortes ;
ils sont troublés en prophétisant, ils vacillent en jugeant.
Toutes les tables sont couvertes d'immondes vomisse-
il n'y a plus de place (1). *[ments,*

Ici, c'est la coquetterie et la vanité féminines qui sont mises en haut relief. Et le passage nous fait connaître quelle était la mode dans la haute société, à Jérusalem, au VIIIe siècle. C'est Yahweh qui parle.

Parce que les filles de Sion sont devenues orgueilleuses
qu'elles s'avancent, la tête haute,
lançant des regards,
qu'elles vont à petits pas
et font sonner les anneaux de leurs pieds,
le Seigneur rendra chauve le crâne des filles de Sion,
et Yahweh découvrira leur nudité.

En ce jour-là, le Seigneur enlèvera le luxe des anneaux,
les soleils et les croissants,
les pendants d'oreille, les bracelets et les voiles,
les diadèmes, les chaînettes des pieds et les ceintures,
les boîtes à parfum et les amulettes,
les bagues et les anneaux du nez,
les robes de fête et les larges tuniques,
les manteaux et les bourses,
les miroirs et les mousselines,
les turbans et les mantilles.

Puis, avec une cinglante ironie, il continue :

Et, au lieu du parfum, il y aura la pourriture,
au lieu de ceinture, une corde,

(1) *Isaïe*, XXVIII, 7-8.

au lieu de cheveux bouclés, une tête chauve,
au lieu d'une ample robe, un sac,
au lieu de beauté, la marque imprimée par le feu (1)

Isaïe relève aussi et condamne la nonchalance et l'insouciance de ces mêmes femmes :

Femmes nonchalantes, levez-vous,
écoutez ma voix !
Filles sans souci,
prêtez l'oreille à ma parole !
Dans un an et quelques jours,
vous tremblerez, insouciantes,
car il n'y aura pas de vendange ;
la récolte de fruits ne se fera pas.
Soyez dans l'effroi, nonchalantes !
Tremblez, insouciantes !
Otez vos (riches) *vêtements, dépouillez-vous,*
ceignez vos reins (de sacs) (2).

Longtemps avant Isaïe, il était évident pour tout observateur attentif que l'indépendance des petits peuples de l'Asie occidentale dépendait de l'abaissement de deux grands empires : l'Égypte et l'Assyrie. L'habileté consistait à s'attacher à celui des deux dont la suprématie paraissait plus solide, plus durable : cette politique seule paraissait pouvoir assurer le développement de la vie nationale. Mais c'était là un jeu plein de périls. Isaïe se prononça contre toute alliance avec l'Égypte.

La protection du pharaon est pour vous une honte et le refuge à l'ombre de l'Égypte, une confusion (3).

(1) *Isaïe*, III, 16-24.
(2) *Is.*, XXXII, 9-11.
(3) XXX, 3.

Et ailleurs :

Malheur à ceux qui descendent en Égypte (chercher) *du [secours,*
qui s'appuient sur les chevaux,
mettent leur confiance dans les chars parce qu'ils sont [nombreux
et dans les cavaliers parce qu'ils sont forts... (1).
L'Égyptien est un homme et non un dieu,
ses chevaux sont chair et non esprit.
Yahweh étendra sa main :
celui qui secourt trébuchera, et le secouru tombera,
et ils périront tous ensemble.

Car ainsi m'a parlé Yahweh :
Comme le lion rugit
ainsi que le jeune lion, sur sa proie,
alors que se rassemble contre lui
la multitude des bergers,
sans se laisser effrayer par leurs cris,
ni troubler par leur nombre :
ainsi Yahweh tsebaôth *descendra pour combattre*
sur la montagne de Sion, sa colline (2).

Isaïe insiste sur cette idée que les Assyriens, quand ils ravagent le pays, ne sont que des instruments de Yahweh qui punit par ce moyen les infidélités de son peuple :

...Assur, verge de ma colère!
Le bâton qui est dans sa main est l'instrument de ma [fureur,
je l'envoie vers une nation impie,
je lui donne des ordres contre le peuple de mon courroux,
pour le mettre au pillage et faire du butin
et le fouler aux pieds comme la boue des rues... (3).

(1) XXXI, 1.
(2) XXXI, 3-4.
(3) X, 5-6.

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi s'alarmer? Une seule chose suffit : avoir confiance en Yahweh, car il sait bien défendre son peuple. Un jour, le prophète mit cette dernière idée en relief par cette apostrophe ironique (1) :

Poussez des cris de guerre, peuples! Et vous serez défaits.
Prêtez l'oreille, vous toutes, extrémités de la terre!
Équipez-vous! Et vous serez défaits.
Équipez-vous! Et vous serez défaits.
Formez des projets! Et ils seront anéantis.
Donnez des ordres! Et ils seront sans effet,
car Dieu (est) *avec nous* (2).

Tout le monde n'avait pas foi en ces annonces, mais le prophète ne se lassait pas...

Pour déterminer le peuple à être plus fidèle à la loi, il affirma que Jérusalem serait un jour le centre religieux des nations.

Vers elle toutes les nations afflueront;
des nations nombreuses viendront et diront :
« *Venez et montons à la montagne de Yahweh,*
« *à la maison du Dieu de Jacob :*
« *il nous instruira dans ses voies*
« *et nous marcherons dans ses sentiers.* »

Car de Sion sortira la loi
et de Jérusalem la parole de Yahweh.
Il sera l'arbitre des peuples
et le juge de nations nombreuses.

Ils forgeront leurs épées en socs de charrue
et leurs lances en faucilles.

(1) *Isaïe*, II, 1-5.
(2) « Car *Emmanuel* (= Dieu avec nous; hébr. : *Immanou-el.*). Voir au v. 8d (et VII, 14 : l'*Almah* enfante un fils et lui donne ce nom *Immanou-el.*).

Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre
et l'on n'apprendra plus la guerre.

Et il tirait la conclusion, sous forme d'exhortation :

Maison de Jacob, venez,
et marchons à la lumière de Yahweh (1) !

Un jour, pour montrer que la misère, l'angoisse, la détresse (2) auraient un terme, il entonna un véritable cantique :

Le peuple qui marchait dans les ténèbres
a vu une grande lumière
et sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort,
la lumière a resplendi.

Tu as multiplié ton *peuple,*
tu as rendu grande la joie.
Il se réjouit devant toi comme on se réjouit à la moisson,
comme on pousse des cris au partage du butin.
Car le joug qui pesait sur lui,
la verge qui frappait *son épaule,*
le bâton de son exacteur,
tu les as brisés comme aux jours de Madian...

Car un enfant nous est né,
un fils nous a été donné ;
l'empire a été posé sur ses épaules
et on lui donne pour nom :
Conseiller admirable, Dieu fort,
Père éternel, Prince de la paix :

pour étendre l'empire
et pour donner *une paix sans fin,*

(1) *Isaïe*, II, 1-5.
(2) *Isaïe*, VIII, 21-22.

au trône de David et à sa royauté,
pour l'établir et l'affermir
dans le droit et dans la justice,
dès maintenant et à toujours.
Le zèle de Yahweh tsebaôth fera cela (1).

Voici comment le prophète décrit ailleurs ce roi messianique — désigné ici par la métaphore d'un rameau du tronc de Jessé, père du roi David — qui doit fonder le règne de la paix dans la justice.

Un rameau sortira du tronc de Jessé
et de ses racines croîtra un rejeton
Sur lui reposera l'esprit de Yahweh,
esprit de sagesse et d'intelligence,
esprit de conseil et de force,
esprit de connaissance et de crainte de Yahweh.
Il mettra ses délices dans la crainte de Yahweh.
Il ne jugera point sur ce qui paraîtra à ses yeux,
et il ne prononcera point sur ce qui frappera ses oreilles.
Il jugera les petits avec justice
et prononcera selon le droit pour les humbles de la [terre... (2).

Elles étaient bien belles, ces perspectives d'avenir et propres, semble-t-il, à attacher à la loi de Yahweh ! Mais le peuple en fut peu touché, puisque le prophète eut à multiplier et ses blâmes et ses exhortations.

Quel mouvement dans ce tableau où nous voyons la marche foudroyante de l'armée assyrienne !

(1) *Isaïe*, IX, 1-3, 5-6.
(2) *Isaïe*, XI, 1-4b.

Il est venu à Ayath, il a passé Magron ;
il laisse son bagage à Makmas.
Ils ont passé le défilé ;
ils ont campé la nuit à Gaba ;

Rama est dans l'épouvante ;
Gabaa-de-Saül prend la fuite.
Pousse des cris de détresse, fille de Gallim !
Prête l'oreille, Laïs ! Pauvre Anathoth !

Medmena se disperse,
les habitants de Gabim sont en fuite.
Encore un jour, et il sera à Nobé !
Il lèvera sa main contre la montagne de la fille de Sion,
contre la colline de Jérusalem ! (1).

Isaïe dramatise la chute de Babylone. Il représente, en premier lieu, Yahweh rassemblant et passant en revue ses troupes ; puis, « au jour de Yahweh », la consternation générale ; et, enfin, la grande, la fameuse Babylone tombant sous les coups des Mèdes.

Bien que ce passage soit assez étendu, nous le citons presque en entier :

I

Sur une montagne nue, levez un étendard !
Appelez-les à haute voix,
faites des signes de la main
et qu'ils franchissent les portes des princes.
Moi, j'ai donné ordre à mes consacrés,
j'ai appelé mes héros pour servir *ma colère,*
ceux qui acclament avec joie ma majesté.

(1) X, 28-32.

II

On entend sur les montagnes une rumeur :
on dirait le bruit d'un peuple nombreux.
On entend un bruit de royaumes,
de nations assemblées :
c'est Yahweh tsebaôth *qui passe en revue*
ses troupes de guerre.
Ils viennent d'un pays lointain,
de l'extrémité du ciel,
Yahweh et les instruments de son courroux
pour ravager la terre.

III

Poussez des hurlements, car le jour de Yahweh est proche:
il vient comme une dévastation du Tout-Puissant.
C'est pourquoi toute main sera défaillante
et tout cœur d'homme se fondra.
Ils trembleront ; les transes et les douleurs les *saisiront.*
Ils se tordront comme une femme qui enfante ;
ils se regarderont les uns les autres avec stupeur ;
leurs visages seront comme la flamme.

Quand cela arrivera-t-il ? Au « jour de Yahweh ». Et le prophète décrit ce jour d'une manière dramatique.

IV

Voici que le jour de Yahweh est venu,
jour cruel, de fureur et d'ardente colère,
pour réduire la terre en désert
et en exterminer les pécheurs.
Car les étoiles du ciel et leurs constellations
ne font point briller leur lumière ;

le soleil s'est obscurci à son lever
et la lune ne répand plus sa clarté...

V

Et Babylone, l'ornement des royaumes,
la parure des fiers Chaldéens
sera comme Sodome et Gomorrhe que Dieu a détruites.
Elle ne sera jamais plus peuplée,
elle ne sera plus habitée dans le cours des âges.
L'Arabe n'y dressera pas sa tente
et le berger n'y parquera pas ses troupeaux.
Les animaux du désert y feront leur gîte ;
les hiboux rempliront ses maisons.
Là habiteront les autruches
et le satyre y bondira.
Les chacals hurleront dans ses palais déserts
et les chiens sauvages dans ses maisons de
[*plaisir* (1).

Ces derniers stiques sont des tropes de la rhétorique isaïenne. Nous les retrouvons dans la condamnation, aussi solennelle de ton, du petit peuple d'Edom :

Les épines pousseront dans ses palais,
les ronces et les chardons dans ses forteresses.

Ce sera un repaire de chacals
et un parc pour les autruches.
Les chats et les chiens sauvages s'y rencontreront
et les satyres s'y appelleront les uns les autres.

Là aussi le spectre des nuits fera sa demeure,
et trouvera son lieu de repos... (2).

(1) *Isaïe*, XIII, 2 et 8.
(2) *Isaïe*, XXI, 1-9.

La chute de la grande cité mésopotamienne est racontée ailleurs sur un ton lyrique.

L'ennemi envahit la Babylonie :

Comme les ouragans passent dans le midi,
cela vient du désert
et d'une terre redoutable.
Une vision terrible m'a été montrée :
le pillard pille,
le ravageur ravage !
Monte Élam ! Assiège, Mède !
Je fais cesser tous les gémissements.

C'est au milieu des fêtes que l'ennemi fond sur la ville :

...Je me tords à entendre, je m'épouvante à voir.
Mon cœur s'égare,
l'effroi me saisit.
De la nuit que je désirais
on a fait pour moi (un temps de) *terreurs.*
On dresse la table ; la sentinelle fait le guet,
On mange, on boit...
« *Debout, capitaines !*
« *oignez le bouclier !* »

Yahweh ordonne au prophète de poster une sentinelle qui annoncera ce quelle verra : la chute de Babylone :

« *Va, établis une sentinelle ;*
qu'elle annonce ce qu'elle verra !

Et elle verra des cavaliers, deux à deux, sur des chevaux
des cavaliers sur des ânes
et des cavaliers sur des chameaux.
Et elle regardera avec attention, avec grande attention. »

Elle a crié comme un lion :
« Sur la tour du guet, Seigneur, je me tiens,
sans cesse, tout le jour,
et à mon poste je suis debout
toutes les nuits.
Voici qu'arrive du train,
des cavaliers, deux à deux. »

Et elle a repris et dit :
« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone,
et toutes les statues de ses dieux !
Il les a brisées contre terre ! »

Un autre jour, il représente Yahweh s'adressant à Babylone. Avec une ironie sarcastique, il lui dit :

Assieds-toi par terre, sans trône,
fille des Chaldéens,
car on ne t'appellera plus
la délicate, la voluptueuse.

Et la moquerie sarcastique reprend :

Prends la meule et mouds de la farine ;
ôte ton voile.
Relève les pans de ta robe, mets à nu tes jambes
pour passer les fleuves.

Que ta nudité soit découverte, qu'on voie ta honte !
Je veux me venger, je n'épargnerai personne...
On ne t'appellera plus
la souveraine des royaumes...

Reste donc avec tes enchantements
et avec la multitude de tes sortilèges
auxquels tu t'es adonnée dès ta jeunesse !
Peut-être en pourras-tu tirer profit !...

Qu'ils se présentent donc et qu'ils te sauvent,
ceux qui mesurent le ciel,
qui observent les astres,
qui font connaître, à chaque nouvelle lune,
ce qui doit arriver... (1).

Quel *romantisme* et quel réalisme dans cette description des envahisseurs que Yahweh appelle d'un coup de sifflet et groupe autour de son drapeau pour les envoyer ensuite châtier son peuple infidèle !

Isaïe vient de dire que Yahweh est irrité contre Juda :

il a étendu la main contre lui, et il l'a frappé.
Les montagnes sont ébranlées;
leurs cadavres gisent au milieu des chemins, comme de [l'ordure
Avec tout cela, sa colère ne s'est pas détournée
et sa main reste étendue.

Le prophète poursuit :

Il dresse un étendard pour les nations éloignées;
il les siffle des extrémités de la terre.
Et voici qu'ils arrivent, prompts et légers.
Il n'y en a pas un qui soit las et qui chancelle,
pas un qui sommeille ou qui dorme;
à aucun la ceinture de ses reins ne se détache,
ni la courroie de ses sandales ne se rompt.
Leurs flèches sont aiguisées,
leurs arcs sont tous tendus.
Les sabots de leurs chevaux sont durs *comme le caillou,*
les roues de leur char pareilles à l'ouragan.
Leur rugissement est celui du lion :
il gronde et saisit sa *proie;*
*il l'*emporte *et personne ne la* lui *arrache.*

(1) *Isaïe*, XLVII.

Et voici le résultat :

En ce temps-là, il y aura sur le peuple un grondement,
semblable au grondement de la mer.
On regardera le pays, et voilà les ténèbres !
Angoisse et lumière !
Puis la nuit s'étend sur le ciel du pays (1).

Citons cet autre exemple de *réalisme,* dans le style d'Isaïe. C'est Yahweh qui parle, au début.

« Mon épée s'est enivrée dans les cieux
et voici qu'elle descend sur Edom
sur le peuple que j'ai voué à l'anathème pour (le) *juger.* »

L'épée de Yahweh est pleine de sang,
ruisselante de graisse,
du sang des agneaux et des boucs,
de la graisse des reins des béliers.
Car Yahweh fait un sacrifice à Bosra
et un grand carnage au pays d'Edom.
Avec eux tombent les buffles
et les bœufs avec les taureaux.

Pour frapper les esprits et inculquer l'idée que les invasions d'armées égyptiennes ou assyriennes sont voulues par Yahweh dans le but de punir les infidélités du peuple, le prophète emploie quelquefois des métaphores que l'on pourrait appeler hardies. Nous venons d'en citer un exemple. En voici un autre, dans lequel nous trouvons encore le coup de sifflet — image qui sera reprise par le prophète Zacharie (2).

En ce jour-là, Yahweh sifflera
la mouche qui est à l'extrémité des fleuves d'Égypte

(1) *Isaïe,* V, 25b-30.
(2) *Zach.,* X, 8.

et l'abeille qui est au pays d'Assyrie.
Elles viendront et se poseront toutes
dans les vallées escarpées
et dans les fentes des rochers,
sur tous les buissons et sur tous les pâturages.
En ce jour-là, le Seigneur rasera
avec un rasoir qu'il aura loué au delà du Fleuve
— avec le rasoir d Assyrie —
la tête et le poil des pieds,
et il enlèvera aussi la barbe (1).

Isaïe fait un très fréquent usage de métaphores. Voici comment il célèbre la délivrance d'Israël captif et son retour à Jérusalem ! Il faudrait souligner presque tout.

Le désert et la terre aride se réjouiront ;
la steppe sera dans l'allégresse
et fleurira comme le narcisse ;
il se couvrira de fleurs et tressaillera,
il poussera des cris de joie.
La gloire du Liban lui sera donnée,
avec la magnificence du Carmel et de Saron.

Alors s'ouvriront les yeux des aveugles
(alors) *s'ouvriront les oreilles des sourds.*
Le boiteux bondira comme un cerf
et la langue du muet éclatera de joie.

Car des eaux jailliront dans le désert
et des ruisseaux dans la steppe.
Le sol brûlé se changera en un lac
et la terre altérée en sources d'eaux.
Le repaire où gîtaient les chacals deviendra
un parc de roseaux et de joncs.

(1) *Isaïe*, VII, 18-20.

Il y aura là une route, une voie
qu'on appellera la voie sainte;
nul impur n'y passera :
elle n'est que pour eux seuls.
Ceux qui la suivront, les simples mêmes, ne s'égareront [pas.
Là, il n'y aura point de lion;
aucune bête féroce n'y mettra le pied:
on ne l'y trouvera pas,

Les délivrés y marcheront
et les rachetés de Yahweh reviendront.
Ils viendront en Sion avec des cris de joie;
une allégresse éternelle (couronnera) *leur tête;*
la joie et l'allégresse les envahiront,
la douleur et le gémissement s'enfuiront (1).

Le prophète emploie même la satire (c'est le sens qu'il faut donner ici au mot *mashal*). Il invite Israël à l'entonner, à la mort du roi de Babylone.

Comment a fini le tyran
cessé l'oppression?
Yahweh a brisé le bâton des méchants,
le sceptre des dominateurs!
Il frappait de fureur les peuples,
de coups sans relâche;
dans sa *colère, il tenait les nations sous le joug*
par une persécution sans répit.

Maintenant que le monarque est abattu,

toute la terre est en repos, elle est tranquille,
elle éclate en cris d'allégresse.
Les cyprès même se réjouissent de ta chute,
avec les cèdres du Liban :

(1) *Isaïe*, XXXV.

« *Depuis que tu es couché* là, *personne ne monte plus*
« *pour nous abattre!* »

Et voici que dans les Enfers, les ombres des rois et des monarques l'accueillent ironiquement :

Le sheol dans ses profondeurs s'émeut à ton sujet,
pour venir à ta rencontre;
il réveille pour toi les ombres,
tous les monarques de la terre;
il fait lever de leurs trônes
tous les rois des nations.
Tous, ils prennent la parole pour te dire :
« *Toi aussi, tu es déchu comme nous,*
« *et te voilà semblable à nous!* »

« *Ton faste est descendu au sheol*
« *avec le son de tes harpes;*
« *sous toi sont répandus les vers*
« *et la vermine est ta couverture!*

« *Comment es-tu tombé du ciel,*
« *astre brillant, fils de l'aurore?*
« *Comment es-tu renversé par terre,*
« *toi, le destructeur des nations?*
« *Toi qui disais en ton cœur :*
« Je monterai dans les cieux;
au-dessus des étoiles de Dieu
j'élèverai mon trône;
je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,
dans les profondeurs du septentrion;
je monterai sur les sommets des nues,
je serai semblable au Très-Haut!... »
Et te voilà descendu au sheol
dans les profondeurs de l'abîme!...

(1) *Isaïe*, XIV, 4c-15.

CHAPITRE V

LA BIBLIOTHÈQUE D'ASHOURBANIPAL

Après un demi-siècle de luttes incessantes, Sargon et ses successeurs furent maîtres des trois États seuls assez solidement organisés et assez vigoureux pour résister à l'Assyrie avec chance de succès : l'Égypte, l'Ourartou et l'Empire d'Elam. Ils y installèrent alors leur système d'occupation à main armée et de vasselage. Et Ashourbanipal devint le monarque le plus puissant du monde oriental. Il dépassa ses prédécesseurs en énergie et en cruauté. Et pourtant il avait le goût des lettres ; il s'appliqua à développer la culture intellectuelle et le goût artistique de ses sujets. Mais, qu'on le remarque bien, on ne peut signaler alors, *en littérature, aucune création nouvelle, aucun talent d'invention ;* car on ne saurait parler de création ou d'invention en songeant aux traits, bien caractéristiques d'ailleurs, du genre historique dont nous parlerons plus loin. On se borne à imiter et surtout à copier des textes anciens.

Dans ce que l'on a coutume d'appeler la *Bibliothèque d'Ashourbanipal* — mais qui avait été commencée par Sargon et continuée par Sennachérib et Asarhaddon — le monarque

avait réuni toute une littérature historique, des *épigraphes* ou petites inscriptions sur tablettes d'argile destinées aux sculpteurs ou autres artistes qui devaient les graver sur les bas-reliefs, les statues, les chars, etc., des textes relatifs à la chronographie et à la chronologie, par exemple la *Chronique des premiers rois de Babylone*, une *Histoire synchronique*, le *Canon des Eponymes;* puis des lettres, des dépêches, des rapports, un recueil de Lois, des contrats. Mais la majeure partie des documents de cette vaste collection se rapportent à l'astrologie, à la médecine, à la religion — qui étaient si étroitement unies — et surtout aux présages; des prières et des psaumes ou hymnes, des textes de Rites et de Cérémonies; des épopées; des listes de signes, de mots, d'idéogrammes.

L'étude de ces tablettes montre que beaucoup furent copiées sur les originaux conservés dans les anciennes villes d'Akkad, d'Ashour, de Babylone, de Koutha, de Nippour. Tous ces documents — presque sans exception — sont conservés aujourd'hui au British Museum. D'autres textes assyriens nombreux sont à Berlin; d'autres encore, à Paris et à Stamboul.

Le présent chapitre sera plus long que les autres à cause de l'abondance et de l'importance des textes dont nous disposons.

Poésie épique.

Légende du ver du mal de dents.

Cette composition curieuse débute sur le ton des grandes épopées. Comme en d'autres cas, on remonte tout de suite à la causalité divine.

Le nerf ressemble plus ou moins à un petit ver. La douleur aiguë que l'on éprouve au moment où la dent est extraite fit supposer que les dents du ver se cramponnaient à la racine.

Lorsque le dieu Anou
eut créé le ciel,
que le ciel
eut créé la terre,
que la terre
eut créé les rivières,
que les rivières
eurent créé les canaux,
que les canaux
eurent créé le limon
et que le limon
eut créé le ver,
le ver se présenta
tout en larmes devant le dieu Shamash,
devant le dieu Éa
il versait des pleurs :
« *Que me donnes-tu (dit-il)*
pour ma nourriture
« *que me donnes-tu*
pour ma boisson ? »

On lui offre des figues mûres et la sève de l'arbre appelé *hash-hu-ru.* Mais le ver est mécontent. Il demande de loger dans la pulpe des dents, afin de pouvoir sucer le sang et ronger la mâchoire.

Ainsi, non seulement on imagina que le mal de dents était causé par un ver, mais, de plus, on conçut une généalogie qui fit remonter jusqu'à la création du monde et permit d'attribuer à la cause première ou divine la raison pour laquelle

le ver rongeait la mâchoire, suçait le sang de la dent et ainsi faisait souffrir (1).

La descente de la déesse Ishtar aux Enfers.

On remarquera quelques données que ce texte nous fournit sur les conceptions babyloniennes de l'au-delà.

La déesse a décidé de descendre aux Enfers,

vers la terre sans retour...
vers la maison de ténèbres *demeure de Nergal,*
vers la maison d'où l'entrant ne sort pas,
vers le chemin dont l'aller n'a pas de retour
vers la demeure où qui y pénètre est privé de lumière
où la poussière est leur nourriture *et* leur aliment de la [boue !
Ils ne voient pas la lumière, dans l'obscurité ils demeu- [*rent,*
ils sont vêtus, *comme l'oiseau,* d'un vêtement d'ailes.
Sur la porte *et* le verrou *est répandue de* la poussière.

On lit, dans *Job* :

Qu'il se retire et que je respire un instant,
avant que je m'en aille, pour ne plus revenir,
dans la région des ténèbres *et* de l'ombre de la mort,
morne et sombre région,
(où règnent) l'ombre de la mort et le chaos,
où la clarté est pareille aux ténèbres (2).

Arrivée à la porte, Ishtar fait une scène au portier :

(1) Voir A. David, dans RA, XV (1928), 95-97.
(2) *Job*, X, 20b-22.

Ah ça! portier, ouvre ta porte!
Ouvre ta porte pour que j'entre, moi!
Si tu n'ouvres pas ta porte et que je ne puisse entrer,
j'enfoncerai la porte, je briserai le verrou,
je démolirai le seuil, je romprai les battants...

Le royaume de l'Hadès est gouverné par le couple divin, Nergal et Eresh-kigal. C'est celle-ci, « souveraine de la grande terre », qui impose les lois au monde des ombres, dont la première est que quiconque pénètre dans les Enfers doit être complètement nu. C'est pourquoi, à chacune des sept portes qui précèdent l'Hadès, Ishtar elle-même doit, « selon les lois antiques », se dépouiller d'un vêtement ou d'un ornement.

Lorsqu'elle fut descendue dans « le pays sans retour », sa sœur Eresh-kigal, troublée, la fit emprisonner et lâcha contre elle soixante maladies :

la maladie des yeux sur ses yeux,
la maladie du côté sur son côté,
la maladie des pieds sur ses pieds,
la maladie du cœur sur son cœur,
la maladie de la tête sur sa tête...

Mais Ishtar était la déesse de la volupté et de l'amour; le résultat de son emprisonnement fut que les êtres ne se multipliaient plus.

Le messager divin Papsoukal se plaignit auprès des dieux de cet état de choses. Le dieu soleil, Shamash, intervint, et le dieu Êa prêta l'oreille. Celui-ci créa un efféminé, Atsoushounamir, qu'il envoya vers Eresh-kigal, sans doute pour la séduire et lui arracher une outre mystérieuse :

Va, Atsou-shounamir, à la porte du pays sans retour
[place ta face,
que les 7 portes du pays sans retour s'ouvrent devant toi !
Qu'Eresh-kigal te voie, et qu'en ta présence elle se
[réjouisse !
Lorsque son cœur se sera calmé et que son âme se sera
[éclaircie,
conjure-la de te donner l'outre mystérieuse pour y boire
[de son eau.

Cette demande met Eresh-kigal en courroux, et « elle enchante par un grand enchantement » l'efféminé.

Les aliments des ruisseaux de la ville, qu'ils soient ta
[nourriture !
Les conduits de la ville, qu'ils te servent de boisson !
L'ombre des murs, qu'elle soit ta demeure !
Les seuils des portes, qu'ils soient ton habitation !

Mais la reine des Enfers doit subir les volontés du dieu Êa et délivrer Ishtar. Namtarou, messager d'Eresh-kigal, doit exécuter les ordres d'Êa.

Va, Namtarou, frappe au palais de justice,
fais du tapage au seuil qui est en pierres brillantes,
fais sortir les Anounnaki, sur le trône d'or fais-les
[asseoir !
Quant à Ishtar, asperge-la des eaux de la vie et
[emmène-la de devant moi !

La déesse quitte l'Hadès. A chaque porte, on lui rend le vêtement ou l'ornement qu'elle avait dû y laisser ; et elle reparaît sur la terre.

A la fin du poème, l'amant d'Ishtar, Tammouz, joue de la flûte avec les pleureurs et les

pleureuses. Et les morts quittent les Enfers et viennent respirer le parfum de l'encens.

L'épopée de Gilgamesh.

Cette épopée consiste, semble-t-il, en plusieurs légendes relatives au héros Gilgamesh, cinquième roi post-diluvien d'Erek, d'après un texte antique. Ces légendes diverses auraient surgi de l'imagination populaire à des époques différentes.

Les tablettes, plus ou moins fragmentaires, qui nous ont fait connaître cette épopée, ne sont pas toutes de la même époque. Les plus anciennes remontent jusqu'à la première dynastie de Babylone ; les plus nombreuses sont des *copies* faites, au VIIe siècle avant notre ère, pour la Bibliothèque d'Ashourbanipal.

I

Gilgamesh (1) fatigue par ses vexations les habitants d'Erek dont les lamentations montent jusqu'aux oreilles des dieux. La déesse Arourou, co-créatrice de l'humanité, est chargée de façonner, avec un peu de boue, un rival du tyran. Ce rival s'appelle Enkidou :

Arourou lava ses mains. De l'argile elle pinça, elle [moula, dans la steppe.

Enkidou vit parmi les animaux de la steppe et les protège contre les ruses des chasseurs.

(1) Pour l'analyse, nous suivons de très près P. DHORME dans TR.

Pour se débarrasser de lui, Gilgamesh conçoit l'idée de l'arracher à la vie sauvage et choisit une courtisane comme instrument de ce dessein. Enkidou se laisse séduire : pendant six jours et sept nuits, il satisfait sa passion ; mais alors les gazelles le fuient et le bétail s'éloigne de lui.

La courtisane, devant l'initier aux usages de la vie civilisée, l'emmène loin de sa steppe. Ils traversent des pâturages et y rencontrent les bergers qui gardent leurs troupeaux. Au milieu d'eux, Enkidou apprend à manger, à boire, à oindre son corps d'huile, à se vêtir, bref, à « ressembler à un homme ». Il devient pour les bergers un allié précieux, car il protège leurs troupeaux contre les bêtes féroces et leur permet ainsi de se reposer la nuit.

Mais il faut quitter ces lieux. En approchant de la ville, on a dû rencontrer des gens occupés à la culture ; et la courtisane aura montré à son compagnon comme une nouveauté, un de ces travailleurs. Enkidou, intrigué par l'activité et l'occupation étrange de cet homme, veut l'interroger. Il demande à la courtisane de le faire venir.

La courtisane appela l'homme.
Celui-ci vint vers lui et il le vit.
« *Homme, pourquoi es-tu venu ici ?*
« *Que signifie le labeur que tu accomplis ?* »
L'homme ouvrit la bouche
et dit à Enkidou :
« *Dans* la Demeure de Réunion *sont détenus*
« *les sorts des gens, en vérité !*
« *L'homme*
« *pour la ville est surchargé de corvées.*
« *Les champs de la ville sont des lieux de gémissements !*
« *Pour le roi d'Erek aux enclos*

« on traîne les gens aux cultures,
« pour Gilgamesh, le roi d'Ereck aux enclos,
« on traîne les gens aux cultures
« Une femme imposée par le sort
« l'homme féconde tout d'abord,
« après quoi, la mort!
« Sur l'ordre du dieu, il a été décrété
« que, dès le sein de sa mère,
« tel sera son destin. »
Au discours de l'homme
son visage pâlit (1).

Les deux voyageurs pénètrent dans Erek où la vue d'Enkidou fait sensation.

Gilgamesh, lui, a deux songes que sa mère lui explique : ce qu'il a vu, c'est l'image d'Enkidou, le héros à la force prodigieuse qui va devenir son compagnon.

II-IV

II. — Enkidou maudit la courtisane. Le dieu Shamash s'en étonne. La courtisane ne lui a-t-elle pas fait du bien, ne l'a-t-elle pas initié aux bienfaits de la vie civilisée ? Et, de plus :

à présent, Gilgamesh, ton ami, ton frère,
te fait coucher dans un lit magnifique...
Les rois de la terre baisent tes pieds...

En songe, Enkidou est descendu aux Enfers qu'il décrit dans le style de la *Descente d'Ishtar* :

(1) Nous venons de reproduire la traduction de G. Dossin, *La pâleur d'Enkidu*, pp. 29-30.

à la maison d'où l'entrant ne sort pas
à la route dont l'aller n'a pas de retour,
à la maison dont l'habitant est privé de lumière
où la poussière est leur nourriture, et leur aliment la [boue.
Ils sont vêtus, comme l'oiseau, d'un vêtement d'ailes.
Ils ne voient pas la lumière, et dans l'obscurité ils [demeurent.

Enkidou va emmener au loin Gilgamesh : les habitants d'Erek seront donc délivrés de leur tyran, et les chasseurs de la steppe seront exaucés, puisque Enkidou ne sera plus là.

Les deux amis s'entretiennent de leur prochaine expédition contre Houmbaba.

III. — Ils consultent la mère de Gilgamesh, prêtresse de la déesse Nin-soun. Elle se pare des ornements sacrés, répand l'eau lustrale et monte sur la terrasse du temple pour offrir à Shamash le sacrifice de l'encens et recommande son fils à Aya, l'amante du dieu :

. . . . *il s'en va*
par des chemins lointains chez Houmbaba.
Un combat qu'il ne connaît pas il affronte,
une campagne qu'il ne connaît pas il entreprend...

IV. — Les obstacles s'accumulent contre l'entreprise de Gilgamesh... Enfin, voici nos deux héros en présence de la fameuse montagne de Houmbaba.

V

Les deux amis considèrent la montagne gardée par cette sorte de démon monstrueux

« destiné par le dieu Enlil à effrayer les gens et à garder intacts les cèdres et dont la voix est une tempête (1).

Du cèdre ils regardent la hauteur,
de la forêt ils regardent l'entrée.
A l'endroit où Houmbaba va et vient la marche est
[arrêtée.
Les routes sont bien tracées et le chemin est bien fait.
Ils voient la montagne de cèdre, demeure des dieux,
[sanctuaire d'Irnini
Devant la montagne, le cèdre élève sa riche poussée...

Ils appellent le gardien, mais Houmbaba ne veut pas entendre. Pendant la nuit, Enkidou a une vision. Gilgamesh qui est fils d'une voyante interprète le songe : « Mon ami, ton rêve est beau... Nous prendrons Houmbaba. »

Auparavant, ils rendent leurs devoirs aux morts : sacrifice funéraire et lamentation. Enkidou a un autre songe que lui ont obtenu les prières de Gilgamesh.

« *Mon ami, ne m'as-tu pas appelé ? Pourquoi suis-je*
[éveillé ?
« *Ne m'as-tu pas touché ? Pourquoi suis-je troublé ?*
« *Un dieu n'a-t-il pas passé ? Pourquoi ma chair est-elle*
[abattue ?

Songe effroyable !

« *Ils crièrent, les cieux ; la terre mugit.*
Le jour cessa ; l'obscurité sortit.
Un éclair brilla ; un feu s'alluma.

Et puis, tout s'éteignit.

(1) IV, Col. V, 1-3.

VI

La tablette précédente est très mutilée. Quand celle-ci commence, les deux héros ont triomphé de Houmbaba. Gilgamesh se purifie des souillures de la lutte :

Il lava ses souillures, il fourbit ses armes...
il dépouilla ses vêtements sales ; il revêtit ses vêtements [propres,

« se coiffa » de sa couronne et revêtit son justaucorps. Ishtar l'aperçut dans toute sa beauté guerrière et s'éprit de lui :

Allons, Gilgamesh, sois mon amant !

Elle lui promet honneurs et richesses s'il répond à son désir. Mais le héros, au lieu de céder aux avances de la déesse, lui reproche ses brutales et inconstantes amours, sa cruauté.

Devant ce refus et ces insultes, Ishtar se présente devant son père divin Anou et exige une vengeance. Et Anou envoie contre Gilgamesh le taureau céleste ; mais Enkidou met en pièces l'animal et en jette un quartier à la face d'Ishtar.

La déesse, environnée du chœur des courtisanes sacrées, gémit sur la victime, tandis que Gilgamesh offre pour le culte de son dieu, Lougalbanda, les deux cornes du taureau : elles contiendront désormais l'huile des onctions rituelles.

Les deux amis reviennent au Palais où l'on fait une fête. De nouveaux songes troublent le sommeil d'Enkidou.

La légende de cette tablette pourrait bien être l'attestation d'un courant de réaction contre le culte éhonté de l'Ishtar d'Erek.

VII-IX

VII. — Très mutilée. Enkidou est gravement malade.

VIII. — Enkidou est mort. Et Gilgamesh :

« *Enkidou, mon ami, qui chassa l'âne sauvage et la* [*panthère de la steppe,...*
« *qui prit et frappa le taureau céleste,*
« *extermina Houmbaba qui habitait la forêt de cèdres,*
« *maintenant, quel est le sommeil qui t'a saisi ?*
« *Tu es assombri, tu ne m'entends pas !* »
Mais lui, il ne lève pas les yeux.
Il toucha son cœur, mais il ne battait plus.

Durant six jours et six nuits, Gilgamesh fait entendre des lamentations ; puis, pris d'une véritable panique, il erre à travers la steppe.

IX. — Gilgamesh a peur de mourir, lui aussi.

Est-ce que je ne mourrai pas, moi aussi, comme Enki- [*dou ?*
La douleur a pénétré dans mes entrailles.
J'ai craint la mort, et je fuis dans la steppe.

Il décide d'aller demander à un de ses ancêtres, Oum-napishtim, *le Secret de la vie.*

La première étape est au mont Mashou, en Arabie, où il rencontre des hommes scorpions. Puis, il doit suivre la route du soleil, c'est-à-dire le chemin que le soleil parcourt la nuit pour

revenir à l'orient. L'obscurité règne en effet sur le parcours...

Mais voici une oasis ! La lumière brille de nouveau. « *L'arbre des dieux* », aux rameaux de lapis lazuli, porte des fruits magnifiques... Il y a aussi beaucoup de pierres précieuses.

X

Nous sommes chez la nymphe Sidouri. Effrayée par l'aspect de Gilgamesh, elle s'enferme chez elle. Le héros approche et menace d'enfoncer la porte. Sidouri lui fait les questions d'usage, et le héros répond par le récit stéréotypé de la mort de son ami. Il la supplie de lui indiquer comment il pourra se rendre chez Oum-napishtim, comment franchir la mer qui lui ferme le passage, Sidouri lui répond que seul le dieu soleil, Shamash, peut la franchir. Et puis, il y a les eaux de la mort !

O Gilgamesh, il n'y a aucun passage,
et nul, depuis les temps les plus reculés, ne passe la mer !
Il a passé la mer, Shamash, le héros ; mais hormis
[Shamash, qui passera ?
Il est difficile le passage ; elle est pénible la route
et profondes sont les eaux de la mort qui sont devant elle.
Où donc, Gilgamesh, passeras-tu la mer ?
Quand tu arriveras aux eaux de la mort, que feras-tu ?

Qu'il aille dans la forêt chercher le pilote d'Oum-napishtim ; il aura là un guide sûr.

Nouveau dialogue stéréotypé, qui se répète encore quand enfin Gilgamesh arrive en vue de son ancêtre... Oum-napishtim fait des considé-

rations peu rassurantes : tout est réglé par le destin et nul ne connaît le jour de la mort.

Est-ce pour toujours que nous faisons une maison ?
Est-ce pour toujours que nous scellons (un contrat) *?*
Est-ce pour toujours que les frères partagent ?...
Les Anounnaki, les dieux grands, se rassemblent ;
Mammîtou, qui crée les destins, avec eux fixe les destins ;
ils déterminent la mort et la vie ;
les jours de la mort ils ne font pas connaître.

XI

Gilgamesh demande avec instance à Oum-napishtim comment il a pu pénétrer dans l'assemblée des dieux et trouver la vie. Et l'aïeul raconte l'histoire du déluge. — Nous y reviendrons un peu plus loin.

A la suite de ce cataclysme, un dieu l'a conduit à l'embouchure des fleuves et lui a fait trouver la vie. Mais Gilgamesh, lui, n'a pas de protecteur divin. Que faire ?

Oum-napishtim prouve à Gilgamesh, par l'expérience de sa faiblesse, qu'il ne mérite pas d'échapper au destin commun. Mais la femme de l'aïeul est émue de pitié ; elle intervient deux fois. Le héros du déluge se laisse attendrir et communique à Gilgamesh un secret merveilleux : qu'il aille pêcher au fond de l'eau la plante épineuse qui rend la jeunesse.

Gilgamesh réussit, malgré les difficultés, à cueillir la plante. Il peut donc retourner chez lui. Mais, arrivé près d'une fontaine, il veut se baigner. Un serpent survient qui dérobe la plante. Et le héros se lamente :

Pour qui, Our-shanabi (1), *se sont fatigués mes bras ?*
Pour qui a disparu le sang de mon cœur ?
Je n'ai pas fait une belle œuvre pour moi-même.

Cependant le bateau arrive en face d'Erek. Gilgamesh fait part à son pilote de son dessein de travailler à de nouvelles constructions.

XII

Gilgamesh se propose d'évoquer l'ombre d'Enkidou pour savoir quel sort attend l'homme après la vie. Grâce à l'intervention des divinités Nin-Soun, Enlil, Sin et Êa, Nergal roi des Enfers consent à en ouvrir la trappe, et Enkidou en sort. Son ami Gilgamesh l'accable de questions :

Dis, mon ami ; dis, mon ami !
La loi de la terre que tu as vue dis !
— « *Je ne te dirai pas, mon ami ; je ne te dirai pas.*
Si la loi de la terre que j'ai vue, je te dis
. . . . *assieds-toi ; pleure !*

Tout ce qu'on a aimé tombe en poussière. Toutefois, les sorts ne sont pas absolument égaux :

Celui que la mort de... as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Sur un lit il est couché ; de l'eau pure il boit
Celui qui dans le combat est tombé, l'as-tu vu ? — Je [l'ai vu :
son père et sa mère soutiennent sa tête
et sa femme sur lui [est courbée].
Celui dont le cadavre dans la campagne est jeté, l'as-tu [vu ? — Je l'ai vu :

(1) Nom du pilote de Gilgamesh.

son ombre ne repose pas dans la terre
Celui dont l'ombre n'a personne pour s'occuper d'elle (1),
[l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
les rogatons du pot, les restes de la nourriture jetés
[dans la rue il mange.

Sur ces paroles s'achève l'épopée.

Il n'y a, dans la Bible, aucune composition littéraire semblable ; mais le Nemrod de la Genèse (2) fut, lui aussi, roi d'Erek, après le déluge, et « chasseur robuste devant Yahweh. »

Parce qu'on voit, au début du poème, que les animaux, au milieu desquels Enkidou menait la vie de simple cueillette, fuient celui qui a eu commerce avec une courtisane pendant six jours et sept nuits, certains ont pensé que le fait était parallèle au récit de la chute, dans la Genèse. Mais ce rapprochement repose sur une idée erronée. Rien, dans la Genèse, n'insinue que le précepte donné à Adam et Ève était de n'avoir pas de relations conjugales ; au contraire, I 28 insinue qu'ils doivent en avoir. D'ailleurs, si les animaux fuient Enkidou, c'est à cause de l'état auquel il a été réduit par la luxure.

LE DÉLUGE

Tablette XI de l'Épopée de Gilgamesh.

Gilgamesh a offensé Ishtar, et son ami Enkidou est mort craignant le même sort, le héros va

(1) C'est-à-dire qui lui rende les derniers devoirs dûs aux morts, et sans lesquels ils ne peuvent être heureux.
(2) *Gen.*, X, 9-10.

trouver son aïeul, Oum-napishtim, afin de connaître le secret de la vie. Interrogé sur la manière dont il a pénétré dans l'assemblée des dieux, l'aïeul est amené à conter la catastrophe du Déluge.

A Shourippak, sur les bords de l'Euphrate, les dieux ont décrété le déluge. Le dieu Êa révèle leur dessein à son protégé, Out-napishtim, et lui suggère de construire un vaisseau pour fuir sur l'Océan.

Homme de Shourippak, fils d'Oubar-Toutou,
change de maison pour construire un vaisseau;
abandonne les richesses pour chercher la vie,
déteste la propriété pour conserver la vie.
Fais monter la semence de toute vie dans le vaisseau.
Le vaisseau que tu construiras, toi,
que se correspondent sa largeur et sa longueur!

On nous dit les dimensions et les matériaux du vaisseau :

Quant à son enceinte, ses murs étaient hauts de 120 *coudées;*
120 *coudées mesurait également la longueur de son toit.*
Je traçai sa forme; lui-même, je le façonnai.
Je le recouvris jusqu'à 6 *fois.*
Je divisai son ... en sept;
son intérieur je divisai en neuf.
Des chevilles contre les eaux en son milieu j'enfonçai.
J'avisai la rame et le nécessaire je plaçai,
6 shar *de poix je versai à la paroi,*
3 shar *d'asphalte je versai à l'intérieur.*

Un sacrifice fut offert et une fête célébrée, puis :

Tout ce que j'avais, je le chargeai,
tout ce que j'avais d'argent, je le chargeai,
tout ce que j'avais d'or, je le chargeai.
Tout ce que j'avais je le chargeai,
Tout ce que j'avais, je le chargeai,
toute semence de vie je fis monter à l'intérieur du vais-
toute ma famille et ma parenté. [seau,
Le bétail de la campagne, les animaux de la campagne
les artisans, eux tous, je les fis monter.

A l'heure fixée par le dieu soleil, Shamash, la pluie commence à tomber.

Du jour je regardai l'aspect;
à considérer le temps j'eus peur.
J'entrai dans le vaisseau et je fermai la porte.
Pour la direction du vaisseau, à Pouzour-Enlil, le bate-
je confiai le bâtiment avec son contenu. [lier,

Les dieux de la tempête et de la destruction font rage :

Du fondement des cieux monta une nuée noire :
Adad (1) en elle rugissait.
Nabou (2) et le Roi (3) marchent en avant;
ils vont les hérauts, par la montagne et le pays.
Nergal (4) arrache le mât.
Il va, In-ourta (5), il presse l'attaque;
les Anounnaki ont porté les torches :
par leur éclat ils embrasent le pays.
Le tumulte d'Adad atteint les cieux.

L'obscurité est telle qu'on ne peut plus se reconnaître. Les dieux eux-mêmes sont effrayés :

(1) Dieu de l'orage.
(2) Le héraut.
(3) Ce Roi dieu est Mardouk, le dieu de Babylone.
(4) Le dieu de l'Hadès.
(5) Dieu de la guerre et de la chasse.

Les dieux eurent peur du déluge;
ils s'enfuirent, ils montèrent aux cieux d'Anou.
Les dieux s'accroupissent comme le chien;
sur la muraille ils sont couchés.

Survient la déesse Ishtar. C'est elle qui a occasionné le déluge; mais elle ne l'avait pas voulu si épouvantable. Pendant six jours et six nuits, le cataclysme est déchaîné. A l'aube du septième, la tempête s'apaise. Oum-napishtim peut constater que « l'universalité des hommes est changée en boue »; et il pleure. Une île apparaît au loin, c'est le sommet du mont Nitsir, où le vaisseau vient aborder. Alors Oum-napishtim lâche des oiseaux :

A l'arrivée du septième jour,
je fis sortir une colombe, je la laissai (aller).
Elle s'en alla, la colombe, mais elle revint :
il n'y avait pas à se poser, aussi retourna-t-elle.
Je fis sortir une hirondelle, je la laissai (aller).
Elle s'en alla, l'hirondelle, mais elle revint :
il n'y avait pas où se poser, aussi retourna-t-elle,
Je fis sortir un corbeau, je le laissai (aller).
Il s'en alla le corbeau. Voyant que les eaux avaient [disparu,
il mangea, se vautra, croassa, ne revint pas.
J'en fis sortir aux quatre vents. Je répandis une libation.
Je plaçai une offrande sur le sommet de la montagne.
Je plaçai des adagourou (1) *sept par sept.*
En bas de ceux-ci, je répandis du roseau, du cèdre et du [myrte.
Les dieux flairèrent l'odeur;
les dieux flairèrent la bonne odeur.

Les dieux, tels des mouches, se rassemblèrent au-dessus de l'offrant. ... La déesse Ishtar jure

(1) Sortes d'encensoirs ou brûle-parfums en argile.

par son collier qu'elle n'oubliera jamais les jours qui viennent de s'écouler. Pour témoigner son ressentiment à Enlil, principal auteur du cataclysme, elle l'exclut du sacrifice auquel elle convie les autres dieux :

Que les dieux viennent vers l'offrande !
Mais qu'Enlil ne vienne pas vers l'offrande !
car il n'a pas réfléchi, et il a fait le déluge.

Le dieu Enlil arrive pourtant, et il est vivement irrité de voir que quelqu'un a échappé au déluge.

Le dieu In-ourta insinue que le sauveur d'Oum-napishtim ne peut être que le dieu Êa. Celui-ci demande ironiquement à Enlil :

O toi, le sage parmi les dieux, le héros,
comment, comment n'as-tu pas réfléchi et as-tu fait le
[déluge ?

On comprendrait que le dieu eût déchaîné entre les hommes des animaux féroces, qu'il eût causé une famine ; mais faire un tel déluge ! Quoi qu'il en soit, lui, Êa n'a révélé aucun secret. Il s'est borné à envoyer des songes au héros ; et celui-ci les a compris.

Maintenant, il reste à prendre une décision au sujet d'Oum-napishtim. Enlil calmé bénit le héros et sa femme et leur confère l'immortalité.

Il toucha notre front, il se tint entre nous, il nous bénit.
« Auparavant, Oum-napishtim était un humain,
maintenant Oum-napishtim et sa femme seront sem-
[blables à nous, les dieux.
Qu'il habite, Oum-napishtim, au loin, à l'embouchure
[des fleuves ! »

Malgré son apparente unité, ce beau récit consiste en une combinaison de traditions assez divergentes.

Tout le monde connaît, plus ou moins, le récit biblique du Déluge. Malgré son unité apparente il est composé de deux documents artificiellement entrelacés. On y remarque d'abord, facilement, quantité de doublets, c'est-à-dire de détails rapportés deux fois ; tels la perversion universelle, l'annonce du Déluge, l'ordre d'entrer dans l'arche, le nombre d'animaux à prendre, l'entrée dans l'arche, etc. De plus, en comparant ces doublets dans le texte hébreu, on s'aperçoit que, dans les uns, Dieu est toujours appelé Yahweh, et, dans les autres, toujours Elohim. Or, si l'on écrit à la suite tous les passages où on lit Yahweh et, séparément, tous ceux où on lit Elohim, on obtient deux récits suivis du Déluge. Et, en outre, il y a, entre les deux, des différences de détail, de style et de vocabulaire ; ce qui paraît bien confirmer l'hypothèse que, primitivement, ces deux récits étaient deux documents distincts (1).

Nous donnons ici le récit yahwiste.

Récit Yahwiste du Déluge.

Yahweh, voyant que s'était accrue la malice de l'homme sur la terre et que toutes les conceptions de

(1) Pour cette question, voir la solide étude de M. l'abbé G. Hilion, *Le déluge dans la Bible et les inscriptions akkadiennes et sumériennes.* — Nous reproduisons sa traduction du récit Yahwiste.

son cœur ne tendaient, tout le temps, que vers le mal, *regretta d'avoir fait l'homme* sur la terre et s'*affligea en lui-même.*

Yahweh dit : « J'effacerai l'homme, que j'ai créé, de la surface de la terre ; en plus de l'homme, les animaux, les reptiles et les oiseaux des cieux, *parce que je regrette de les avoir créés.* »

Mais Noé trouva grâce aux yeux de Yahweh.

C'est pourquoi Yahweh dit à Noé : « Entre dans l'arche toi et toute ta maison, car j'ai vu que tu es juste devant moi, en ce temps. De tous les animaux purs, tu prendras avec toi sept de chaque espèce [....] et de tous les animaux qui ne sont pas purs, tu prendras deux [de chaque espèce], mâle et sa femelle. De même des oiseaux des cieux (*tu prendras avec toi*) sept de chaque espèce [...], afin d'(*en*) conserver vivante la semence sur toute la terre. Car, encore sept jours, et je ferai pleuvoir sur la terre durant quarante jours et quarante nuits, de manière à effacer de la surface de la terre tout ce que j'ai fait. »

Noé fit tout comme le lui avait ordonné Yahweh.

Noé entra donc dans l'arche avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils, pour échapper aux eaux du déluge. Des animaux purs et des animaux qui ne sont pas purs et (*de*) tout ce qui rampe sur la terre, deux de chaque espèce, mâle et femelle, vinrent à Noé, à l'arche, comme (*Yahweh*) l'avait ordonné. Et *Yahweh ferma* (*la porte*) *après lui* (1).

Au bout de sept jours, il y eut sur la terre les eaux du déluge. La pluie tomba sur la terre durant quarante jours et quarante nuits. Tout ce qui avait souffle de vie dans les narines, parmi tout ce qui était sur la terre sèche, mourut : ainsi effaça-t-il tout ce qui était sur la surface de la terre, depuis l'homme jusqu'aux animaux, aux reptiles et aux oiseaux des cieux : ils furent effacés

(1) Dans *Gen.* VII, cette phrase est au v. 16[b].

de la terre, et il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche.

Alors, des cieux, la pluie s'arrêta et les eaux se retirèrent de dessus la terre d'une façon continue.

Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la « fenêtre » qu'il avait faite à l'arche [pour voir si les eaux avaient diminué (1)], et lâcha le corbeau qui sortit, mais pour revenir, jusqu'à ce que les eaux fussent desséchées sur la terre. Puis, il lâcha la colombe, pour voir si les eaux avaient diminué sur la surface de la terre. Mais, ne trouvant pas où poser la plante de son pied, la colombe revint vers lui, dans l'arche, car il y avait de l'eau sur la surface de toute la terre. Il étendit la main, la prit et la fit rentrer près de lui, dans l'arche.

Il attendit encore sept autres jours ; puis, de nouveau, il lâcha la colombe de l'arche. La colombe revint près de lui, vers le soir. Mais voici (*qu'elle avait*) en son bec une feuille d'olivier (*toute*) fraîche : ainsi Noé connut que les eaux avaient diminué sur la terre.

Il attendit encore sept autres jours ; puis, il lâcha la colombe, mais elle ne revint plus près de lui.

Alors Noé enleva le toit de l'arche et vit que la surface de la terre était desséchée.

Puis Noé construisit un autel à Yahweh : ayant pris de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs, il offrit des holocaustes sur l'autel. Yahweh, sentant l'odeur suave, dit en lui-même : « Je ne maudirai plus désormais la terre à cause de l'homme, parce que le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse ; et je ne frapperai plus chaque être vivant comme j'ai fait. Désormais, tous les jours de la terre, semailles et moissons, froid et chaleur, été et hiver, jour et nuit ne cesseront plus (2). »

(1) Restitué d'après les LXX.
(2) *Gen.* VI 5-8 ; VII 1-5, 7-10, 22, 23 ; VIII 2b, 3a, 6-12, 13b, 20-22.

Ajoutons ici *quelques passages* du second récit de la Genèse. Elohim dit à Noé :

« Fais-toi une arche en bois résineux. Tu feras à cette arche des compartiments, et tu l'enduiras de poix, à l'intérieur et à l'extérieur.

« Voici comment tu la feras. La longueur de l'arche sera de 300 coudées ; sa longueur de 50 coudées et sa hauteur de 30 coudées... »

...Et les eaux furent grosses sur la terre pendant cent cinquante jours.

Alors, Elohim se souvint de Noé et de toutes les bêtes et de tous les animaux qui étaient avec lui, dans l'arche. Et Elohim fit passer du vent sur la terre, de sorte que les eaux s'abaissèrent...

Et l'arche se posa, le septième mois, le dix-septième jour du mois, sur les montagnes d'Ararat... (1).

Elohim bénit Noé et ses fils en disant : « Soyez féconds ; multipliez-vous et remplissez la terre. Soyez craints et redoutés de toutes les bêtes de la terre... Tout ce qui se meut, qui est vivant, vous servira de nourriture : aussi bien que l'herbe verte, je vous donne tout (*cela*)... »

Elohim dit encore à Noé, en même temps qu'à ses fils : « Pour moi, voici que je vais établir mon alliance avec vous et votre postérité après vous, et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous... tous ceux qui sont sortis de l' « arche ».

Quand j'aurai établi mon alliance avec vous, nul être ne sera plus détruit par les eaux du déluge : il n'y aura plus de déluge pour détruire la terre... (2).

Il y a, entre les deux récits bibliques et le récit cunéiforme que nous avons cité, quelques ressemblances — description du vaisseau, épi-

(1) *Gen.* VI 14, 15 ; VII 24 ; VIII 1, 4.
(2) *Gen.* IX, 1, 8, 11.

sode des oiseaux lâchés, sacrifice, parfum d'agréable odeur flairé par ceux à qui il est offert, bénédiction divine — qu'on ne pourrait guère tenir pour de purs effets du hasard; mais les divergences — les mesures de l'arche, les espèces d'oiseaux lâchés, la qualité des bénédictions divines, le sort du héros du déluge — sont trop nombreuses pour qu'on puisse admettre une dépendance directe, surtout une dépendance directe de textes écrits. Tout s'explique convenablement si l'on suppose que les récits de la Genèse et le texte cunéiforme cité se rattachent à une commune tradition orale archaïque, dépouillée dans la Bible de tout élément polythéiste.

Mythe d'Etana (1).

Voici le thème principal de cette légende : la royauté est une institution divine. Sans elle, l'humanité ne serait pas sortie de la barbarie. Les rois gouvernent par délégation divine, et cette délégation se transmet héréditairement de père en fils. Ce serait donc un grand malheur pour une ville et un pays qu'un roi n'eût pas d'héritier. Or, tel fut le sort d'Etana, 13e roi post-diluvien de Kish (2). L'infortuné alla à la recherche d'une plante d'enfantement. Il y

(1) Voir, en dernier lieu, S. LANGDON, *The Legend of Etana and the Eagle*, dans *Babyloniaca*, XII (1931), 1-56.

(2) D'après une liste chronologique conservée à Oxford. On y lit : *Etana, le pasteur qui au ciel monta et rendit fidèles les pays étrangers*, etc. OCT II. Pl. I. Col. II, 16 et s.

perdit la vie, mais nous savons qu'il eut un fils nommé Balih.

Sur la terre, il n'y avait pas encore de roi.

Aucune tiare n'était portée, ni aucune couronne;
aucun sceptre n'était orné de lapis lazuli.
Sceptre, couronne et tiare se trouvaient devant Anou,
[au ciel.

Il n'y avait pas de sanctuaires.

Les Igigi, dieux du ciel et de la terre, détestaient les humains; les Anounnaki, au contraire, méditaient pour eux de bonnes choses.

... Ishtar cherche un pasteur...
Et le pouvoir royal descendit du ciel.

Ce fut le dieu suprême Anou qui l'envoya aux hommes; et, alors, ceux-ci se civilisèrent.

On va nous apprendre comment le roi de Kish, Etana, obtint un héritier.

Un aigle et un serpent vivaient de compagnie, élevant chacun sa progéniture :

Ils se levaient et montaient sur la montagne...
Taureaux sauvages et mulets l'aigle prenait :
le serpent mangeait; il descendait et ses petits man-
[geaient.
Chèvres de montagne et chevreaux le serpent prenait :
l'aigle mangeait; il descendait et ses petits mangeaient.

Mais voici qu'une mauvaise pensée vint au cœur de l'aigle :

Les petits du serpent, je les mangerai, moi!

Le plus jeune de ses aiglons cherche à le détourner de ce crime :

Ne les mange pas, mon père : le filet de Shamash te
[saisirait;
le filet, le charme de Shamash passeraient sur toi et te
[saisiraient...

L'aigle n'écoute pas ; il dévore la famille du serpent :

Quand les fils de l'aigle eurent grandi, ce fut la brouille ;
Quand les fils de l'aigle eurent médité le mal,
l'aigle (aussi) *dans son cœur le mal*
(médita et résolut de manger les enfants) *de son ami.*

Le serpent, dans une touchante prière, cria vengeance au juge suprême, Shamash :

Je viens vers toi, ô guerrier Shamash;
moi, j'avais donné un gage d'amitié à l'aigle,
j'ai craint et respecté la parole jurée
et je n'ai pas apprêté le mal contre mon ami.
Celui-là, sa famille est sauve, mais ma famille est
[évanouïe;
ma famille s'en est allée en affliction!
Ses petits sont saufs, mais mes propres enfants ne sont
Il est descendu et a dévoré ma progéniture. [plus!
A quel crime il est allé, tu le sais, ô Shamash!
Mais ton filet, c'est la vaste terre,
ton rets, c'est le ciel lointain.
A ton filet que l'aigle n'échappe pas,
lui qui a fait le mal avec perfidie,
lui qui a apprêté le mal contre son ami!

Shamash enseigne au serpent un stratagème pour punir son ennemi : qu'il aille à la montagne et se loge dans le cœur du buffle que le dieu lui

aura préparé. Quand l'aigle viendra pour en manger la chair :

Saisis-le par son aile!
Tranche ses ailes, ses ailerons, ses griffes!
Déchire-le; précipite-le dans une fosse!
Qu'il y meure de faim et de soif!

Et l'aigle est en effet à moitié broyé. Il intercède auprès de Shamash :

O Shamash, prends-moi par la main!
sauve-moi la vie, à moi l'aigle!

Mais le dieu lui reproche d'avoir causé trop de mal, une chose défendue par les dieux.

Cependant Etana adressait des supplications au même dieu, Shamash. Le roi ne lui a-t-il pas offert ses sacrifices? la terre n'a-t-elle pas bu le sang de ses agneaux?

J'ai honoré les dieux et rendu mes devoirs aux ombres...
Seigneur, par ton ordre, que j'aie un rejeton!
donne-moi l'herbe d'enfantement!
montre-moi l'herbe d'enfantement!
délivre mon enfant (1), *fais-moi un nom!*

Shamash envoie Etana vers l'aigle mis à mal. Le roi prépare pour le blessé quelques bonnes bouchées d'oisillons, et l'oiseau royal sent ses forces revenir...

L'homme et l'aigle sont maintenant de bons amis. L'aigle dit à son sauveur :

Dis-moi ce que tu désires de moi, je te le donnerai.

(1) Mon produit, mon fruit.

Et Etana lui demande l'herbe d'enfantement...

L'aigle raconte ce qu'il a vu au ciel d'Anou où il est allé chercher *l'herbe d'enfantement*, et il propose à Etana de lui faire contempler ce spectacle :

Sur ma poitrine place ton dos,
sur les plumes de mes ailes place tes mains,
sur mes flancs place tes flancs!

Sur sa poitrine il plaça son dos
sur les plumes de ses ailes il plaça ses mains,
sur ses flancs il plaça ses flancs.

Après deux heures d'ascension, l'aigle dit à Etana :

Regarde, mon ami, la terre! Comment est-elle?
Considère la mer, les rivages de l'Océan!

Toutes les deux heures, même demande. Et Etana de répondre que tout devient de plus en plus petit :

La mer s'est changée en une petite rigole de jardinier.

Les voici devant Anou! Mais ils doivent monter encore plus haut, jusqu'au trône d'Ishtar. Et le dialogue reprend :

Mon ami, vois la terre! Comment est-elle?
— La terre s'est changée en jardin...
et la vaste mer est comme une corbeille.

Mais la terre disparaît. Elle s'efface dans le lointain. Etana a le vertige ; il tombe, entraînant l'aigle dans sa chute.

Le héros est mort... Il apparaît à sa femme...

Le Juste souffrant.

Ce petit poème — que l'on peut très naturellement diviser en strophes — nous met en présence d'un Job babylonien abandonné de tous, même des dieux et en proie aux plus atroces souffrances.

Et pourtant il a conscience de son innocence ! Il ne peut comprendre les desseins des dieux.

I

(Mon mal est rebelle à tous les remèdes.)

A peine arrivé à la vie
j'avais dépassé le temps fixé.
J'avais beau me retourner,
c'était le mal, encore le mal !...
J'invoquai mon dieu,
il ne me montra point sa face ;
je priai ma déesse,
sa tête ne se leva même pas !...
Je consultai le nécromant,
il ne me fit rien connaître ;
le magicien avec ses rites
ne m'ôta pas mon sort...
J'ai regardé en arrière,
le malheur était à ma poursuite !

II

(Je paraissais frappé comme un impie.)

Comme si à mon dieu
le sacrifice n'était pas offert,

comme si par un repas (sacré)
ma déesse n'était pas commémorée...
comme celui sur les lèvres duquel
les prières, les supplications ont cessé...
qui s'est montré négligent,
a méprisé leurs oracles,
qui n'a pas appris à ses gens
la crainte et le respect,
qui n'a pas invoqué son dieu
a mangé sa nourriture (sacrée),
qui a délaissé sa déesse,
n'a pas apporté la libation...
celui qui a prononcé à la légère
la prière de son dieu,
tel je paraissais.

III

(Pourtant je fus toujours fidèle aux dieux et au roi.)

Pour moi, je m'occupais
de supplications, de prières ;
la prière était mon souci
le sacrifice ma loi !
le jour du culte des dieux
faisait la joie de mon cœur ;
le jour du sacrifice à la déesse
était mon gain, ma richesse !
la prière du roi
c'était ma joie,
et sa musique
un plaisir pour moi.
J'ai appris à mon pays
à garder le nom du dieu,
à connaître les attributs de la déesse
j'ai instruit mes gens.
La majesté du roi
j'ai exalté bien haut

et la crainte du palais
j'ai appris au peuple.
Je sais que pour mon dieu
ces choses sont agréables.

IV

(Les desseins des dieux sont obscurs.)

Ce qui est bon en soi
pour le dieu c'est un mal;
ce qui est mauvais en soi
pour son dieu c'est bon!
Qui connaît
le dessein des dieux qui sont au ciel?
Le conseil du dieu plein de...
qui le comprendra?
Comment les humains apprendraient-ils
la voie d'un dieu?

(L'homme est si changeant!)

L'homme vivant le soir
est mort le lendemain;
vite il est abattu,
soudain il est brisé.
Il chantait, à l'instant,
il exultait!
Un moment après,
il geint comme un pleureur.
Comme ouvrir et fermer
(ainsi) varie sa volonté.

(L'homme passe d'un extrême à l'autre.)

Est-on dans la disette?
on est pareil au cadavre.

Est-on rassasié ?
on est semblable à son dieu.
Est-on dans le bien-être ?
on dit : « Je veux monter aux cieux. »
Est-on dans la douleur ?
on dit : « je veux descendre aux Enfers »...

V

(Une paralysie enchaîne mes membres.)

En une prison pour moi
ma maison est changée ;
dans les liens de ma chair
mes bras sont enchaînés ;
dans mes propres entraves
mes pieds sont tombés...
Tout le jour,
le persécuteur me poursuit ;
pendant la nuit,
il ne me laisse pas respirer un instant ;
A force d'agitation,
mes articulations sont disjointes,
mes membres sont disloqués ;
je vois un mauvais présage.
Sur mon fumier,
affolé comme un bœuf ;
je suis, comme un mouton,
inondé de mes ordures.

VI

(Abandonné de tous.)

Mes muscles malades
ont défié les magiciens,

et aux présages qui m'arrivent
le devin s'est troublé,
l'incantateur n'a pas éclairci
l'état de ma maladie
et le divin n'a pas mis fin
à mon infirmité.
Le dieu n'a pas secouru,
il n'a pas tendu la main...
La tombe est ouverte,
on s'est emparé de mes bijoux.
Avant ma mort (même)
la lamentation est finie.
Tout mon pays a dit :
Il est perdu !
Mon ennemi l'a entendu
et son visage a rayonné :
à mon ennemie on l'a annoncé :
son cœur s'est illuminé.
Je sais le jour
où cesseront mes larmes,
jour de la grâce des dieux protecteurs
où bienveillante sera leur divinité.

D'après le commentaire assyrien ce juste souffrant s'appelait *Tabi-outoul-Bîl*, habitant Nippour. Comme ce même nom figure dans une liste d'anciens souverains de Babylone, on a conclu que le *Tabi-outoul-Bêl* de notre poème est le même que celui de la liste de rois.

Notre juste souffrant aurait donc été *roi*. Nous aurions, par conséquent, un *Messie souffrant babylonien*. Mais les stiques 5 et 9 de la strophe III nous paraissent exclure catégoriquement cette hypothèse. Ce juste n'était pas roi. Ajoutons qu'il ne souffrit pas avec résignation, ni en vue d'expier les crimes d'autrui.

On ne peut lire ces six strophes ou paragraphes sans songer au poème biblique postérieur, connu sous le nom de *Livre de Job*. Les sentiments exprimés dans chacun des deux poèmes sont de même nature : ils expriment les cris spontanés de l'homme intègre qui est dans la douleur, surtout quand il considère la félicité de tels et tels de ses contemporains dont la vie religieuse et morale est notoirement inférieure à la sienne.

Au point de vue littéraire, il y a plus d'art dans le procédé adopté par le poète biblique. Au lieu du monologue continu placé sur les lèvres de son héros, il introduit des personnages qui, venus visiter le patient, émettent et développent sur la souffrance les idées courantes dans les milieux israélites : la souffrance est le châtiment du péché. Quiconque est juste aux yeux de Dieu vit dans la prospérité. Il est bien évident qu'avec ces idées, on ne pouvait résoudre le problème qui se posait — problème auquel des Prophètes font allusion quelquefois, et dont on trouve des échos dans plusieurs Psaumes.

On peut admettre qu'au point de vue strictement littéraire, il y a, dans le *Livre de Job*, des longueurs, des redites ; néanmoins, ces pages sont incontestablement supérieures au poème cunéiforme.

Voici le poème biblique.

Nous ferons remarquer d'abord que le nom propre *Job*, en hébreu *'yôb*, a été retrouvé dans les *Lettres d'El-Amarna* sous la forme *Aiab* qui correspond à l'hébreu. D'après le texte cunéiforme, ce *Aiab* était roitelet de Bihishi, en Palestine.

Job maudit le jour de sa naissance et la nuit de sa conception. Et cela rappelle un passage de Jérémie que nous citerons plus loin.

Périsse le jour où je suis né
et la nuit qui a dit : « Un homme est conçu ! »

Que ne suis-je mort dès le sein de ma mère,
au sortir de son ventre que n'ai-je expiré !
Pourquoi ai-je trouvé deux genoux pour me recevoir
et pourquoi deux mamelles à sucer ?
Maintenant je serais couché et en paix,
je dormirais et me reposerais
avec les rois et les grands de la terre,
qui se sont bâti des mausolées
et remplissaient d'argent leurs demeures.
Ou bien, comme l'avorton ignoré, je n'existerais pas,
Comme ces enfants qui n'ont pas vu la lumière (1)...

Eliphaz dit à Job :

Si nous risquons un mot, peut-être en seras-tu affligé ;
mais qui pourrait retenir ses paroles ?
Voilà que tu (en) *as instruit plusieurs,*
que tu as fortifié les mains débiles,
que tes paroles ont relevé ceux qui chancelaient,
que tu as raffermi les genoux vacillants !...
Et maintenant que (le malheur) *vient à toi, tu faiblis ;*
maintenant qu'il t'atteint, tu perds courage !...

Ta crainte (de Dieu) *n'était-elle pas ton espoir ?*
Ta confiance n'était-elle pas dans la pureté de ta vie ?
Cherche dans ton souvenir : quel est l'innocent qui [a péri ?
En quel lieu (du monde) les justes ont-ils été exter- [minés ?

(1) Job III, 3, 11-16.

Pour moi — je l'ai vu — ceux qui labourent l'iniquité
et qui sèment l'injustice en moissonnent (les fruits)
Au souffle de Dieu, ils périssent,
ils sont consumés par le vent de sa colère (1).

Vision pendant la nuit : personne n'est juste devant Dieu.

Une parole est arrivée furtivement jusqu'à moi
et mon oreille en a saisi le léger murmure.
Dans le vague des visions de la nuit
à l'heure où un sommeil profond pèse sur les mortels,
une frayeur et un tremblement me saisirent,
et agitèrent tous mes os.

Un esprit passait devant moi...
Les poils de ma chair se hérissèrent
Il se dressa, — je ne reconnus pas son visage, —
comme un spectre sous mes yeux.
Un grand silence! Puis, j'entendis sa voix :

« *L'homme sera-t-il juste, vis-à-vis de Dieu?*
Un mortel sera-t-il pur en face de son Créateur?
Voici qu'il ne se fie pas à ses serviteurs
et qu'il découvre des fautes dans ses anges :
combien plus (en) *ceux qui habitent des maisons de [boue,*
qui ont leurs fondements dans la poussière
qui seront réduits en poudre comme par la teigne (2)!

Au lieu de se plaindre, il faut reconnaître sa faute et recourir à Dieu.

Appelle donc! Y aura-t-il quelqu'un qui te réponde?
Vers lequel des saints te tourneras-tu?

(1) IV, 2-9.
(2) IV, 12-19.

La colère tue l'insensé
et l'emportement fait mourir le fou...

A ta place, je me tournerais vers Dieu
C'est vers lui que je dirigerais ma prière.
Il fait des choses grandes qu'on ne peut sonder
des prodiges qu'on ne saurait compter.

Il verse la pluie sur la terre,
il envoie les eaux sur les campagnes,
il exalte ceux qui sont abaissés
et les affligés retrouvent le bonheur.
Il déjoue *les projets des perfides*
et leurs mains ne peuvent réaliser leurs complots.

Voilà ce que nous avons observé : c'est la vérité!
Écoute-le et fais-en ton profit (1).

Et voici la réponse de Job :

Oh! s'il était possible de peser mon affliction
et de mettre toutes ensemble mes calamités dans la [balance!
Elles seraient plus pesantes que le sable de la mer :
voilà pourquoi mes paroles vont jusqu'à la folie...

Il souhaite que la mort le délivre, car :

Ma force est-elle la force des pierres
et ma chair est-elle d'airain?
Ne suis-je pas dénué de tout secours
et tout espoir de salut ne m'est-il pas enlevé?

Combien il est déçu, en présence de ses amis!

Le malheureux a droit à la pitié de son ami
eût-il même abandonné la crainte du Tout-Puissant.

(1) V, 8-13, 17, 24-27.

Mes frères ont été perfides comme le torrent,
comme l'eau des torrents qui s'écoulent (1).

De quelle faute peuvent-ils donc le convaincre ?

Instruisez-moi et je vous (écouterai) *en silence,*
faites-moi voir en quoi j'ai failli...
Mais sur quoi tombe votre blâme ?
Voulez-vous donc censurer des mots ?
Les discours (échappés) *au désespoir sont la proie du* [*vent* (2).

Et Job reprend sa lamentation douloureuse :

... Quand je dis : « Mon lit me soulagera,
ma couche calmera mes soupirs »,
alors tu m'effraies par des songes (ô Dieu),
tu m'épouvantes par des visions...
Qu'est-ce que l'homme pour que tu en fasses tant [*d'estime,*
que tu daignes t'occuper de lui,
que tu le visites chaque matin,
et qu'à chaque instant tu l'éprouves ?...
Quand cesseras-tu d'avoir le regard sur moi ?...
Pourquoi me mettre en butte à tes traits
et me rendre à charge à moi-même ?
Que ne pardonnes-tu mon offense ?
Que n'oublies-tu mon iniquité ?
Car bientôt je dormirai dans la poussière ;
tu me chercheras et je ne serai plus (3).

Baldad a la même conviction qu'Eliphaz. Si les fils de Job et Job lui-même ont été châtiés, c'est qu'ils avaient péché.

(1) VI, 2-3, 12-15.
(2) VI, 24, 25b-26.
(3) VII, 13-14 ; 17-19 ; 20a-21.

Jusques à quand tiendras-tu ces discours,
et tes paroles seront-elles comme un souffle de tempête ?
Est-ce que Dieu fait fléchir le droit
ou bien le Tout-Puissant renverse-t-il la justice ?
Si tes fils ont péché contre lui
il les a livrés aux mains de leur iniquité...
« Le papyrus croît-il en dehors des marais ?
le jonc s'élève-t-il sans eau ?
Encore tendre, sans qu'on le coupe,
il sèche avant toute herbe. »
Telles sont les voies de tous ceux qui oublient Dieu.
L'espérance de l'impie périra ;
sa confiance sera brisée.

Job aura encore de très beaux jours, s'il est juste (1).

Réponse à Baldad :

Je sais bien qu'il en est ainsi,
mais comment l'homme serait-il juste vis-à-vis de Dieu ?
S'il voulait contester avec lui,
sur mille choses il ne pourrait répondre à une seule...

Innocent ! je le suis. Je ne tiens pas à l'existence,
et la vie m'est à charge.
Il n'importe (après tout) ! *C'est pourquoi j'ai dit :*
« Il fait périr également le juste et l'impie... »

Dieu trouve-t-il donc plaisir à poursuivre un innocent ?

Mon âme est lasse de la vie.
Je donnerai libre cours à ma plainte ;
je parlerai dans l'amertume de mon cœur.
Je dis à Dieu : Ne me condamne point ;

(1) VIII, 2-4, 11-14[a].

apprends-moi sur quoi tu me prends à partie
Trouves-tu plaisir à opprimer (1) ?...
As-tu des yeux de chair,
ou bien vois-tu comme voient les hommes...
pour que tu recherches mon iniquité,
pour que tu poursuives mon péché,
quand tu sais que je ne suis pas coupable
et que nul ne peut me délivrer de ta main.

Tes mains m'ont formé et façonné tout entier,
et tu voudrais me détruire ?
Souviens-toi que tu m'as pétri comme l'argile ;
et tu me ramènerais à la poussière !...
Je vois bien ce que tu méditais.
Si je pèche, tu m'observes,
tu ne me pardonnes pas mon iniquité.
Suis-je coupable ? malheur à moi !
Suis-je innocent ? je n'ose lever la tête,
rassasié de honte, voyant ma misère.
Si je me relève, tu me poursuis comme un lion,
tu recommences à me tourmenter étrangement ;
tu m'opposes de nouveaux témoins ;
tu redoubles de fureur contre moi,
des troupes de rechange viennent m'assaillir (2).

Sophar riposte avec quelque vivacité :

La multitude des paroles restera-t-elle sans réponse ?
Et le bavard aura-t-il raison ?
Tes vains propos feront-ils taire les gens ?
Te moqueras-tu, sans que personne te confonde ?

Tu as dit (à Dieu) : « *Ma pensée est la vraie,*
et je suis irréprochable devant toi. »
Oh ! si Dieu voulait parler
s'il ouvrait les lèvres pour te (répondre) ;

(1) IX, 2-3, 21-22 ; X, 1-3a.
(2) X, 4, 6-7, 8-9, 13b-17.

s'il te révélait les secrets de (sa) *sagesse,*
les replis cachés de ses desseins,
tu verrais alors qu'il oublie une part de tes crimes (1).

Mais que Job se repente, et il sera sauvé.
Job, sur le même ton :

Vraiment, vous êtes (aussi sages que) *tout un peuple,*
et avec vous mourra la Sagesse!
Moi aussi, j'ai de l'intelligence, comme vous;
je ne vous le cède en rien.
Et qui ne sait les choses que vous dites?
... Honte au malheur! C'est la devise des heureux.
Le mépris attend celui dont le pied chancelle.
La paix cependant règne sous la tente des brigands!
La sécurité pour ceux qui provoquent Dieu
et qui n'ont d'autre Dieu que leur bras.

Ensuite, il décrit, lui aussi, la toute-puissance de Dieu. Puis :

Voilà que mon œil a vu tout cela,
mon oreille l'a entendu et compris.
Ce que vous savez, moi aussi je le sais.
Je ne vous suis en rien inférieur...
Que ne gardiez-vous le silence!
Il vous eût tenu lieu de sagesse.
Écoutez, je vous prie, ma défense
soyez attentifs au plaidoyer de mes lèvres (2).
... Taisez-vous! laissez-moi! je veux parler;
il m'en arrivera ce qu'il pourra.
Je veux prendre ma chair entre les dents;
je veux mettre mon âme dans ma main.
Quand il me tuerait, que je n'aurais rien à espérer,
je défendrai devant lui ma conduite...

(1) XI, 2-6.
(2) XII, 2-3, 5-6; XIII, 1-6.

Quel est le nombre de mes iniquités et de mes péchés ?
(O Dieu), *fais-moi connaître mes transgressions et [mes offenses...* (1).

Les amis de Job reprennent, et toujours dans le même sens. Et il répond à chacun; par exemple, à Baldad :

Jusques à quand affligerez-vous mon âme
et m'accablerez-vous de vos discours?
Voilà dix fois que vous m'insultez,
que vous m'outragez sans pudeur.
Quand même j'aurais failli,
c'est avec moi que demeure ma faute.
Mais vous qui vous élevez contre moi,
qui invoquez mon opprobre pour me convaincre,
sachez enfin que c'est Dieu qui m'opprime
et qui m'enveloppe de son filet... (2).
Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins, mes [amis,
car la main de Dieu m'a frappé!... (3),

Oh! qui me donnera que mes paroles soient écrites!
Qui me donnera qu'elles soient consignées dans un livre,
qu'avec un burin de fer et du plomb
elles soient pour toujours gravées dans le roc!

Je sais que mon vengeur est vivant
et qu'il se lèvera le dernier sur la poussière.
(Alors), *de ce squelette revêtu de sa peau,*
de ma chair je verrai Dieu.
Moi-même je le verrai;
mes yeux le verront et non un autre.
Mes reins se consument d'attente au dedans de moi.

(1) XIII, 13-15, 23.
(2) XIX, 2-6.
(3) XIX, 21.

Vous direz alors : « Pourquoi le poursuivions-nous ? »
Et la justice de ma cause sera reconnue (1).

Dans un dernier discours, Job dit encore :

Oh! qui me rendra les jours d'autrefois,
les jours où Dieu veillait à ma garde...
quand Dieu me visitait familièrement dans ma tente...
quand je lavais mes pieds dans le lait
et que le rocher me versait les flots d'huile!...
J'étais l'œil de l'aveugle,
et le pied du boiteux
J'étais le père des pauvres,
j'examinais avec soin la cause de l'inconnu...
On m'écoutait et l'on attendait,
on recueillait en silence mon avis... (2).
Et maintenant, je suis la risée d'hommes plus jeunes
[que moi,
dont je n'aurais pas daigné mettre les pères
parmi les chiens de mon troupeau...
Et maintenant je suis (l'objet de) *leurs chansons,*
je suis en butte à leurs propos.
Ils ont horreur de moi, ils me fuient,
ils ne détournent pas leur crachat de mon visage...
(Dieu), *je le sais, tu me mènes à la mort*
au rendez-vous de tous les vivants.
Cependant celui qui va périr n'étendra-t-il pas les
[mains
et, dans sa détresse, ne poussera-t-il pas un cri (3)?

Et dans une longue série de distiques, Job fait entendre une sorte de *Confession négative* ou de *Protestation d'innocence* qui rappelle un texte

(1) XIX, 23-28.
(2) XXIX, 2, 4, 5a-6, 15-16, 21.
(3) XXX, 1, 9-10, 23-24.

égyptien fameux, auquel on donne précisément ce titre (1). Job dit, par exemple :

... Si mon pied a couru après la fraude,
que Dieu me pèse dans de justes balances...

Ce qui rappelle *la pesée des âmes* des textes égyptiens.

Si mon cœur a été séduit par une femme...
que ma femme tourne la meule pour un autre
et que des étrangers la déshonorent!
Si j'ai méconnu le droit de mon serviteur ou de ma
[servante...
si j'ai mis dans l'or mon assurance...
si j'ai été joyeux de la ruine de mon ennemi...
si je n'ouvrais pas la porte au voyageur... (2).

Vers la fin du livre, on lit un long discours inattendu d'Eliu, d'un style sans couleur, araïsant et prétentieux. Le mauvais goût de cette harangue surprend d'autant plus que celui qui la prononce veut faire la leçon aux vieillards. Il commence par leur dire :

Je suis jeune et vous êtes des vieillards...

mais

ce n'est pas l'âge qui donne la sagesse,
ce n'est pas la vieillesse qui discerne la justice;
voilà pourquoi je dis : « Écoutez-moi;
je vais, moi aussi, exposer ma pensée. »
... C'est à mon tour de parler à présent;

(1) *Milieu bibl.* II, 338-340.
(2) Job, XXXI 5 et *passim.*

je veux dire aussi ce que je pense,
car je suis plein de discours...

Et il parle ; il parle très longtemps. Et ce qu'il dit n'est pas en harmonie avec la donnée essentielle du Prologue, répétée dans l'Épilogue, à savoir que Job est un *juste parfait* dont le malheur n'est pas un châtiment.

Lui, il enseigne que la souffrance est un moyen d'éducation entre les mains de Dieu, qu'elle éclaire l'homme sur sa faiblesse et ses misères, qu'elle l'aide à s'amender, puisqu'il y a toujours, même chez les plus parfaits, matière à correction. Il ne s'arrête pas à l'idée d'*épreuve*.

Yahweh intervient ensuite, non pas pour sauver la réputation de Job, mais avant tout pour résoudre le problème qu'il discutait avec ses amis. Toutes les objections de Job sont écartées parce qu'elles sont déplacées : « Es-tu le Créateur pour apprécier ainsi le gouvernement du monde ? » Et Job répond : Je suis une créature, et j'ai parlé de choses auxquelles je ne comprends rien. » Cette conclusion est plutôt négative.

L'Épilogue est une conclusion littéraire. Dieu ordonne aux trois amis de recourir à l'intercession de Job, son serviteur. Celui-ci, de son côté, est délivré de ses maux et reçoit le double de ce qu'il avait perdu, et de nombreuses années pour jouir de son nouveau bonheur. Cette conclusion est conforme à l'opinion des trois amis : *qui ne pèche pas est heureux ici-bas*. Telle était la croyance commune chez les Juifs.

Dialogue acrostiche (1) assyrien.

Ce texte, que certains considèrent comme un poème comparable à l'*Ecclésiaste* ou *Qôhéléth*, paraît être plutôt un dialogue en vingt-sept strophes sur le problème du mal, comparable au *Livre de Job*.

I. — Dernier né de sa famille, un personnage se plaint d'avoir de bonne heure perdu ses parents.

II. — Réponse : la mort est le sort commun auquel le riche et l'homme pieux lui-même ne sauraient échapper.

III. — Maigre consolation ! Une fois le bonheur passé, c'est la misère qui reste.

IV. — Il faut prier les dieux pour les apaiser.

V. — Mais je leur ai déjà offert nombre de sacrifices et de dons précieux !

VI. — La mort n'épargne rien : elle est le châtiment du péché ; aussi doit-on éviter le mal et accomplir le bon plaisir des dieux.

VII. — Bon conseil ! Plus que n'importe qui j'ai pratiqué la piété : je n'en suis pas moins affligé d'une manière intolérable.

VIII. — Oh ! tes actes et tes désirs n'ont pas toujours été conformes à la justice ! Et, d'ailleurs, comment pourrais-tu te rendre témoignage d'avoir observé la volonté des dieux, puisque cette volonté est en réalité impéné-

(1) Les syllabes initiales des différentes strophes forment des mots akkadiens qui signifient : *Je suis... incantateur... du dieu et* (?) *du roi.*

trable ? — Les strophes IX-XXI sont inutilisables.

XXII. — Instabilité du bonheur des méchants, et avantages de la vertu.

XXIII. — L'expérience montre le contraire : les dieux se désintéressent des humains et laissent le champ libre à la souffrance et au mal.

XXIV. — Parler ainsi est impie : l'homme ne peut rien comprendre aux desseins des dieux, à qui il appartient de fixer le sort de chacun.

O très sage, ô possesseur d'intelligence,
que ton cœur gémisse, car tu ravales le dieu !
Le cœur du dieu est loin comme l'intérieur des cieux ;
la Sagesse est ardue et les gens ne la comprennent pas.
L'œuvre de la main d'Arourou (1), *dans l'ensemble,*
[c'est un souffle !
Le rejeton du prince est en toutes choses au premier
de sa progéniture le fils aîné est abaissé, [rang ;
et l'enfant qui vient après trouve ses restes !
Le fou, il lui naît un fils supérieur ;
le sage, le valeureux, un dont le nom est le contraire !
Qu'il décide, et pourquoi pleurer ? Il est dieu, et les
[gens ne comprennent pas,

XXV. — Le patient répond en faisant un tableau très pessimiste des injustices dont le monde est rempli :

Prête attention, mon ami, et comprends mon idée ;
garde comme une chose précieuse ce que dit ma parole !
On exalte la parole du notable qui est expert au meurtre ;
on ravale le faible qui n'a pas fait de péché !
On justifie le méchant dont le méfait est [grave],
On chasse le juste qui recherche la volonté du dieu !

(1) Déesse co-créatrice de l'humanité.

On couvre de pasallou (1) *celui dont le nom est voleur;*
On laisse prendre au fort la nourriture du pauvre;
On fortifie le puissant dont la compagnie est...;
On ruine le faible, l'opulent le chasse!
Et moi, le débile, le puissant me persécute!

XXVI.

Le roi du mystère, Nannarou, créateur des humains,
le puissant Zouloummarou, qui découpe la boue (2)
la reine qui les façonne, la souveraine Mami,
présentent à l'humanité un langage entortillé:
ils lui ont sans cesse présenté des mensonges et des [non-vérités.
Ils disent magnifiquement ce qui est en faveur du riche;
sa richesse est-elle rognée, ils lui viennent en aide.
Ils maltraitent l'homme faible comme un voleur :
ils lui présentent ce qui est défendu; ils méditent contre [lui le meurtre!
C'est trompeusement qu'ils lui font ainsi apprendre [tout mal! Parce qu'il n'a pas la sagesse (!)
ils l'exterminent dans un frisson, ils l'éteignent comme [une flamme.

XXVII. — L'affligé adresse à son ami un pressant appel, puis implore enfin la pitié des dieux :

Pitié, mon ami, vois ma plainte!
Aide-moi! J'ai connu la peine, sache-le donc!
Moi, l'homme intelligent, suppliant, jusqu'à main- [tenant
je n'ai pas vu un instant aide ni protection!

. . . .

(1) Métal précieux.
(2) Pour modeler les hommes.

Qu'il prête assistance, Nin-ourta (1), *lui qui...*
Qu'elle ait pitié, Ishtar (2), *elle qui...* (3)

Le problème traité est le même que celui du *Livre de Job.* Il n'est donc pas étonnant que l'on constate quelque ressemblance entre les deux écrits.

Poésie lyrique.

Nous avons dit, dans notre premier chapitre, que les poètes hébreux et les suméro-akkadiens avaient adopté le même rythme, celui des idées, qui est connu sous le nom de *parallélisme* et qu'ils avaient eu recours aux mêmes procédés pour mettre de la variété dans leurs distiques ou dans leurs strophes. Et, dans notre Préface, il est déjà noté que la nature des pensées ou des sentiments exprimés par les uns et par les autres dans leurs psaumes est identique, avec cette différence capitale qu'ils sont monothéistes en Israël et polythéistes en Mésopotamie. Voici quelques exemples.

O Shamash (nom du dieu Soleil)...,
fais-moi vivre! Aux mains pures de mon dieu et de ma déesse
pour le salut et la vie confie-moi!

Et le psalmiste hébreu a écrit :

(1) Dieu de la guerre.
(2) Déesse de l'amour.
(3) Pour l'analyse de ce texte et la traduction, nous avons reproduit J. PLESSIS, dans *Dictionn. de la Bible. Supplément*, 828-830.

Entre tes mains je remets mon esprit,
tu me délivreras, Yahweh, Dieu de vérité (1).

« Un charme est en moi », dit le fidèle akkadien,

de maladie, de faiblesse incurable, il m'a rempli;
par le brisement du cœur et le mauvais état de la chair,
[je suis anéanti.
Et moi, jour et nuit, je suis sans repos

Et le fidèle de Yahweh :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné!
Je gémis, et le salut reste loin de moi.
Mon Dieu, je crie pendant le jour et tu ne réponds pas,
la nuit, et je n'ai point de repos (2).

Et encore, l'Akkadien :

Quand j'étais petit, j'ai péché;
j'ai transgressé les défenses de mon dieu.

Le Psalmiste hébreu :

Ne te souviens pas des péchés de ma jeunesse, ni de mes
[transgressions.

Ce fut surtout à partir du jour où le temple de Jérusalem fut restauré que l'on aima à chanter les beaux psaumes davidiques et lévitiques. Mais la poésie hébraïque — qui ressemble, comme nous l'avons dit, à la poésie « mésopo-

(1) Ps. XXXI, 6.
(2) Ps. XXII, 2-3.

tamienne » — est antérieure à l'époque de la captivité d'Israël sur les brods du Tigre et de l'Euphrate.

Psaumes assyriens de pénitence.

On connaît deux grandes collections de *Psaumes de pénitence.* Ils ont tous la même structure. Ils commencent par un hymne ; vient ensuite la description de l'adversité, de la douleur ; enfin, la demande du secours divin.

Même quand il ne se propose pas directement d'exprimer la conscience de son péché parce qu'il s'agit surtout de souffrances et de misères physiques, corporelles, l'orant, persuadé que ce sont ses fautes qui ont irrité les dieux, cherche à apaiser leur colère en confessant ses péchés.

Dans un de ces psaumes, nous lisons :

Les fautes que j'ai commises,
je ne les connais pas ;
les péchés que j'ai commis,
je ne les connais pas ;
la chose impure que j'ai mangée,
je ne la connais pas.

Le Seigneur, dans le courroux de son cœur, *m'a [regardé défavorablement.*
Le dieu, dans le courroux de son cœur, *m'a frappé [comme un ennemi...*
Je cherche du secours,
et personne ne me donne la main ;
je pleure,
et personne ne vient à mon aide ;
je pousse des cris,
et personne ne m'entend...

Vers mon dieu miséricordieux je me tourne,
je l'implore chaudement;
je baise les pieds de ma déesse,
je les touche!
Le dieu connu ou inconnu (1)
j'implore chaudement;
la déesse connue ou inconnue
j'implore chaudement...

Seigneur, ton serviteur,
ne le renverse pas;
tombé dans les eaux fangeuses,
saisis-le de ta main.
Les péchés que j'ai faits,
convertis-les en bien!
L'infraction que j'ai commise,
que le vent l'emporte!
Mes nombreuses iniquités,
déchire-les comme un vêtement!

Mon dieu, mes péchés sont-ils 7 fois 7,
annule mes péchés!
Ma déesse, mes péchés sont-ils 7 fois 7,
annule mes péchés!
O dieu connu ou inconnu,
annule mes péchés!
Déesse connue ou inconnue,
annule mes péchés!

Psaume hébreu de pénitence.

Yahweh, ne me punis pas dans ta colère
et ne me châtie pas dans ta fureur.
Aie pitié de moi, Yahweh, car je suis sans force;

(1) A Athènes, on érigera un autel, *bômos*, au dieu inconnu ou aux dieux inconnus. Cf. *Act. Ap.*, XVIII, 23.

guéris-moi, *Yahweh, car mes os sont tremblants.*
Mon âme est dans un trouble extrême ;
et toi, Yahweh, jusques à quand ?...

Reviens, Yahweh, délivre mon âme ;
sauve-moi, *à cause de ta miséricorde,*
car celui qui meurt n'a plus souvenir de toi.
Qui te louera dans le sheôl ?

Je suis épuisé, à force de gémir ;
chaque nuit, ma couche est baignée de mes larmes,
mon lit est arrosé de mes pleurs,
mon œil est consumé par le chagrin,
il a vieilli, à cause de ceux qui me persécutent (1)...

Inutile d'attirer spécialement l'attention sur l'analogie de sentiments et de pensée fondamentale exprimés dans les deux psaumes qui précèdent, ni de signaler le polythéisme, d'une part, et le monothéisme, de l'autre.

Nous citons maintenant deux psaumes akkadiens s'adressant chacun à une déité spéciale.

A Ishtar, déesse de l'amour.

... Ton regard est prospérité, ton commandement [lumière...
Parle, et que ta parole soit entendue !
Fidèlement sois-moi pitoyable ! Fais cesser mes [soupirs !
J'ai maintenu ta splendeur : accorde-moi prospérité et [faveurs !
J'ai cherché ta lumière : fais resplendir mon visage !
Je suis retourné vers ta seigneurie : qu'il y ait vie et [paix !...

(1) Ps. VI, 1-8.

La parole que je dis, quand je parle, qu'elle soit accueillie
[favorablement!
Le bien du corps et la joie du cœur, qu'on me l'apporte,
[chaque jour!
Prolonge mes jours; donne-moi vie; fais-moi vivre;
fais-moi prospérer; fais-moi révérer ta divinité!
Quand je fais un dessein, fais-le-moi réaliser :
*que le ciel soit ta joie, l'*apsou (1) *ton salut!*
Que les dieux de l'univers te soient favorables;
que les grands dieux réjouissent ton cœur!

A Ninourta, dieu de la guerre.

Le fidèle chante les louanges de Ninourta, dieu de la guerre; puis il énumère les sacrifices qu'il a offerts et demande d'être purifié de son péché, d'être consolé et fortifié dans son chagrin et de recouvrer la faveur du dieu et de la déesse, Et il lui dit :

... *Tu juges le jugement de l'humanité;*
tu conduis qui n'a pas de guide, le nécessiteux dans le
[besoin.
Tu prends la main du faible, tu soutiens celui qui n'est
[pas fort.
Celui qui est descendu dans l'Arallou (2), *tu ramènes*
[son corps.

(1) On appelait *apsou* une sorte de ceinture d'eau douce qui encerclait, pensait-on, le globe terrestre. De l'*apsou* étaient issus les dieux. Dans les incantations et la divination, l'*apsou* jouait un rôle important; et c'est pourquoi, sans doute, à l'*apsou* était unie l'idée de science et de sagesse.

(2) Le mot *arallou* désigne l'Hadès assyro-babylonien.

Celui qui a quelque péché, tu fais disparaître son péché
... Aie pitié de moi fidèlement; écoute mes cris!
Accueille mes soupirs, accepte mes supplications!
Que ma voix soit agréée par toi!
Sois-moi favorable : je te crains.
J'ai contemplé ta face : sois-moi propice!
Tu es plein de pitié : aie pitié de moi, fidèlement.
Fais disparaître mon péché; libère-moi de mon iniquité.
Éloigne ma disgrâce; dissipe mon offense.

PSAUMES HÉBREUX

1. — Contre l'injustice des princes et des magistrats.

Dieu des vengeances, Yahweh,
Dieu des vengeances, parais!
Lève-toi, juge de la terre,
rends aux superbes selon leurs œuvres.

Jusques à quand les méchants, Yahweh,
jusques à quand les méchants triompheront-ils?
Ils se répandent en discours arrogants,
ils se glorifient, tous ces artisans d'iniquité.

Yahweh, ils écrasent ton peuple,
ils oppriment ton héritage,
ils égorgent la veuve et l'étranger,
ils massacrent les orphelins.

Et ils disent : « Yahweh ne regarde pas,
le Dieu de Jacob ne fait pas attention. »
Comprenez donc, stupides (enfants) *du peuple!*
Insensés, quand aurez-vous l'intelligence?

Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il pas?
Celui qui a formé l'œil ne verrait-il pas?

Celui qui châtie les nations ne punirait-il pas ?
Celui qui donne à l'homme l'intelligence (ne recon-
[naîtrait-il pas) ?
Yahweh connaît les pensées des hommes,
il sait qu'elles sont vaines...

Car Yahweh ne rejettera pas son peuple,
il n'abandonnera pas son héritage ;
mais le jugement redeviendra (conforme) *à la justice*
et tous les hommes au cœur droit y applaudiront...

Quand je dis : « Mon pied chancelle »,
ta bonté, Yahweh, me soutient.
Quand les angoisses (s'agitent) *en foule dans ma pensée*
tes consolations réjouissent mon âme.

A-t-il rien de commun avec toi, le tribunal de perdition
qui fait le mal dans les formes légales ?
Ils s'empressent contre la vie du juste
et ils condamnent le sang innocent.

Mais Yahweh est ma forteresse,
mon Dieu est le rocher où je m'abrite.
Il fera retomber sur eux leur iniquité,
il les exterminera par leur propre malice,
il les exterminera, Yahweh, notre Dieu (1).

2. — **L'homme.**

Quand je contemple tes cieux, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu as créées (je m'écrie) :
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui
et le fils de l'homme, pour que tu en prennes soin ?

Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu ;
tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

(1) Ps. 94.

Tu lui as donné l'empire sur les œuvres de tes mains,
tu as mis toutes choses sous ses pieds :

Brebis et bœufs, tous ensemble,
et les animaux des champs,
oiseaux du ciel et poissons de la mer
et tout ce qui parcourt les sentiers des mers (1).

Nous citons ailleurs d'autres psaumes hébreux.

Littérature des Voyants.

Nous avons vu que, dès la plus haute antiquité, les Voyants ou *Bâroû* avaient joué un rôle considérable dans la vie des Mésopotamiens. Le roi principalement, les princes, et aussi, naturellement, les simples particuliers, venaient les interroger dans les circonstances les plus diverses. Afin de pouvoir, eux et leurs successeurs, répondre plus facilement aux questions qu'on leur posait, les *bâroû* constituèrent peu à peu des collections dans lesquelles ils consignaient le plus grand nombre possible de phénomènes observés ou observables, avec leur signification, utilisant pour cela, non seulement leurs expériences personnelles et celles de leurs devanciers dans la ville où ils résidaient, mais encore les matériaux recueillis par leurs collègues dans les autres centres de culte. De là vient que la littérature que l'on peut appeler *des Voyants* est énorme.

ORACLES. — C'étaient encore les Voyants qui rendaient les oracles au nom de la divinité. Pour

(1) Ps. VIII, 4-9.

les seuls règnes d'Asarhaddon et d'Ashurbanipal, nous connaissons plus de cent cinquante demandes d'oracles publiées ; elles ont presque toutes pour objet les événements politiques dont il est question dans les Annales de ces deux monarques ; quelques-unes se rapportent à leur personne ou aux gens de leur maison. Par exemple, on demande si la maladie du roi, de sa mère ou d'autres membres de sa famille aura une heureuse issue, si l'association du prince royal au gouvernement sera approuvée.

Le *Livre de Samuel* (1) rapporte que les ânesses de Cis, père de Saül, s'étaient égarées. Le père envoya son fils et un serviteur à leur recherche. Ne les trouvant pas, Saül voulait rentrer de peur que Cis ne devînt plus préoccupé de lui que des ânesses. On était au pays de Souph. Le serviteur dit à Saül :

« Voici qu'il y a dans cette ville un homme de Dieu. C'est un homme très considéré ; tout ce qu'il dit arrive sûrement. Allons-y donc. Peut-être nous fera-t-il connaître le chemin que nous devons prendre. »

Saül dit à son serviteur : « Si nous y allons, qu'apporterons-nous à l'homme (de Dieu) ? Car il n'y a plus de vivres dans nos sacs et nous n'avons aucun présent à offrir à l'homme de Dieu. Qu'avons-nous ?

Le serviteur répondit encore et dit à Saül : « Voici que je trouve sur moi le quart d'un sicle d'argent : je le donnerai à l'homme de Dieu, et il nous indiquera notre chemin. »

Autrefois, en Israël, on disait, en allant consulter Dieu : « Venez et allons au Voyant. » Car celui qu'on

(1) I *Sam.*, IX, 3 et s.

appelle aujourd'hui prophète s'appelait autrefois Voyant.

Saul dit à son serviteur : « Ton avis est bon. Viens, allons ! »

Et ils se rendirent à la ville où était l'homme de Dieu.

Comme ils gravissaient la montée qui mène à la ville, ils rencontrèrent des jeunes filles sorties pour puiser de l'eau, et ils leur dirent : « Le Voyant est-il ici ? » Elles leur répondirent en disant : « Oui, il y est ; le voilà devant toi, mais va promptement, car il est venu aujourd'hui à la ville, parce que le peuple a aujourd'hui un sacrifice sur la *bâmâh* (1). Dès votre entrée dans la ville, vous le trouverez, avant qu'il monte à la bâmâh pour le repas, car le peuple ne mangera point qu'il ne soit arrivé, parce qu'il doit bénir le sacrifice ; après quoi, les conviés mangeront. Montez donc maintenant, vous le trouverez aujourd'hui. »

Et ils montèrent à la ville.

Ils étaient entrés au milieu de la ville, et voici que Samuel sortait à leur rencontre, pour monter dans *bâmâh*. Or, un jour avant l'arrivée de Saül, Yahweh avait fait une révélation à Samuel, en disant : « Demain, à cette heure, je t'enverrai un homme du pays de Benjamin et tu l'oindras pour (être le) chef de mon peuple d'Israël. Et il délivrerera mon peuple de la main des Philistins ; car j'ai regardé mon peuple, parce que son cri est venu jusqu'à moi. »

Dès que Samuel eut vu Saül, Yahweh lui dit : « Voici l'homme dont je t'ai parlé ; c'est lui qui régnera sur mon peuple. »

Saül s'approcha de Samuel au milieu de la porte et dit : « Indique-moi, je te prie, où est la maison du Voyant. » Samuel répondit à Saül : « C'est moi qui

(1) Nous conservons ce mot hébreu comme terme *technique*. Il désigne le sanctuaire cananéo-phénicien à ciel ouvert. On le *traduit* communément par Haut lieu, qui est le sens étymologique.

suis le Voyant. Monte devant moi à la *bâmâh*, et vous mangerez aujourd'hui avec moi. *Je te laisserai* partir demain, et je te dirai tout ce qu'il y a dans ton cœur. Quant aux ânesses que tu as perdues, il y a trois jours, ne t'en inquiète pas, car elles sont retrouvées (1).

Le texte raconte ensuite l'onction de Saül comme premier roi d'Israël et les prédictions que lui fit Samuel de ce qui devait lui arriver le long du chemin.

Voilà donc un cas dans lequel, comme en Assyro-Babylonie, un simple particulier consultait un Voyant pour une affaire d'importance bien minime ; mais il y a une différence réelle, même à l'époque où nous reporte ce récit, entre le Voyant israélite et le Voyant akkadien et entre les oracles de l'un et de l'autre.

Citons un autre cas biblique.

Saül est jaloux de David. C'est que celui-ci a été oint roi d'Israël, du vivant même de Saül, et obligé d'ailleurs de mener une vie errante. Un jour, on annonça au roi déchu que David était à Ceïla, et il s'en réjouit :

« Dieu le livre entre mes mains, car il s'est enfermé en venant dans une ville qui a des portes et des barres. »

Et il convoqua le peuple à la guerre afin d'assiéger David et ses gens.

Mais David, ayant su que Saül préparait le mal contre lui, dit au prêtre Abiathar : « Apporte l'ephod ! »

(1) I *Sam.*, IX, 3 et s.

Et David dit : « Yahweh, Dieu d'Israël, ton serviteur a appris que Saül cherche à venir à Ceïla pour détruire la ville à cause de moi. Les habitants de Ceïla me livreront-ils entre ses mains ? Saül descendra-t-il comme ton serviteur l'a entendu dire ? Yahweh, Dieu d'Israël, daigne le révéler à ton serviteur ! »

Yahweh répondit : « Il descendra. »

David dit : « Les habitants de Ceïla me livreront-ils, moi et mes hommes, entre les mains de Saül ? » Yahweh répondit : « Ils te livreront ».

David et ses hommes sortirent de la ville (1).

En Assyro-Babylonie, la forme dans laquelle était rédigée la demande d'oracle pouvait influer beaucoup sur l'oracle lui-même, aussi ne l'abandonnait-on pas à l'improvisation ; on écrivait, au contraire, avec soin et en entier la question, et l'on plaçait la tablette aux pieds du dieu qu'on interrogeait.

Dans le dernier texte biblique que nous venons de citer, rien n'autorise à admettre que les questions de David fussent écrites et placées devant, sur ou dans l'éphod — que les uns considèrent comme une statue, d'autres comme une boîte ou caisse dans laquelle on jetait les *ourim* et les *toummim*.

Lorsque la question posée par l'Assyro-Babylonien était suivie d'un oracle favorable, elle devenait un *modèle* que l'on imitait pour les demandes subséquentes.

Citons une demande d'oracle de Ninive, adressée au dieu soleil, Shamash.

(1) I *Sam.*, XXIII, 7-13.

O Shamash, grand seigneur, à ma demande daigne rendre une réponse fidèle.

Depuis ce jour, le troisième jour de ce mois du mois Aiar (1), jusqu'au onzième jour du mois Ab (2) de cette année, dans ces cent jours et ces cent nuits, espace de temps fixé pour limite à l'oracle du prêtre divin, dans cet espace de temps fixé est-ce que Kashtariti avec ses troupes, ou les troupes des Cimmériens ou les troupes des Mèdes ou les troupes des Mannéens ou tout autre ennemi, réussiront dans leurs projets ?

Soit d'assaut, soit par la force, soit par les armes et la bataille, soit par une brèche, une mine, ou à l'aide de machines de siège..., soit par la famine, soit par la vertu de noms du dieu et de la déesse, soit par des pourparlers et des transactions amicales, soit par tout autre moyen et stratagème usité pour la prise des villes, prendront-ils la ville de Kishassou ? S'empareront-ils de cette ville de Kishassou ? Tombera-t-elle entre leurs mains ? Ta grande divinité le sait.

La prise de cette ville de Kishassou par quelque ennemi que ce soit, depuis ce jour jusqu'au dernier jour du temps fixé, est-elle ordonnée, résolue par l'ordre et les arrêts de ta grande divinité, ô Shamash, grand Seigneur. Est-ce qu'on le verra ? Est-ce qu'on l'entendra dire ? Etc.

Phénomènes célestes. — On était persuadé que, des dieux habitant au ciel et dans les astres, il devait y avoir une relation intime entre les événements qui se succèdent sur la terre et ce qui se passe aux cieux, que ceci présage cela et que, par suite, quiconque peut *voir* la vie du ciel, les phénomènes célestes, est en mesure de

(1) Le 2e mois, dans le calendrier assyrien.
(2) Le 5e mois, dans le calendrier assyrien.

soulever le voile qui cache les mystères de l'avenir. C'est cette croyance qui explique l'extraordinaire importance que, dès les siècles les plus lointains, les Babyloniens attachèrent à l'observation des astres.

La lune. — Sous leur ciel merveilleux, les Orientaux ne pouvaient pas ne pas être frappés, plus que d'autres, — même, sinon surtout, à l'époque de la vie nomade — par la splendeur majestueuse de la lune et par les phénomènes qui la concernent : nouvelle lune, pleine lune, halo, obscurcissement dû à des circonstances atmosphériques diverses, éclipse. Ils observèrent aussi les autres astres, particulièrement Vénus, Jupiter, Mars, Saturne, plus tard Mercure. Du soleil ils notèrent les périhélies et l'obscurcissement dû à des phénomènes atmosphériques divers.

En fait, la lune occupa une place particulièrement importante (1) dans la vie religieuse des Assyro-Babyloniens, comme dans celle des Sémites en général. Les *Collections astrologiques* montrent que l'on attachait une très grande importance aux observations de cette planète, et les *Rapports officiels des Voyants au roi* confirment le fait. Ces *Rapports* sont très courts parfois ; par exemple :

Si la lune est visible le premier jour : ordre, bien être dans le pays.

Le présage ne change pas. J'envoie l'observation royale au roi, mon seigneur. — (Signé :) Zakir.

Si la lune, quand elle paraît, est très brillante, les récoltes prospéreront.

(1) Voir notre *Larsa*, p. 49-57, 117 et s.

Présages tirés des naissances. — De tous les présages assyro-babyloniens les plus étranges sont ceux que l'on tirait des naissances. On peut appeler naïf, mais non pas absolument invraisemblable, le point de départ de l'hépatoscopie et de l'astrologie, à savoir, pour l'une, l'examen du foie en tant que siège de la vie et, pour l'autre, la persuasion qu'il y a une relation entre les phénomènes du ciel considéré comme séjour de dieux et les phénomènes de la terre considérée comme champ d'action de ces dieux.

Il est un peu plus difficile — même en se plaçant, ici comme ailleurs, au point de vue assyro-babylonien — de trouver une raison d'être plausible aux présages tirés des animaux ; par exemple : *si un chien blanc sur un homme urine, l'épreuve s'emparera de cet homme.* Mais où l'imagination paraît dépasser toute limite, c'est dans les présages tirés des naissances. Que l'on ait pensé devoir attribuer à un phénomène extraordinaire, à la naissance d'un « monstre », une cause particulière, on le conçoit ; mais il est difficile d'admettre que ce phénomène eût une signification pour l'avenir. C'est pourtant ce que pensèrent les Assyro-Babyloniens, et, au lieu de chercher la cause du cas, on s'appliqua, en se basant sur l'examen du monstre, sur certains cas fortuits, sur l'association d'images ou d'idées, à découvrir ce qu'il pouvait pronostiquer pour l'avenir. Et, afin de ne se trouver jamais à court, l'imagination des *bâroû* rêva toutes sortes de monstres ou de naissances monstrueuses, soit pour les hommes, soit pour les animaux. A chaque cas elle attribua un sens, et avec tout cela furent constitués des répertoires ou longues

listes dont de copieux échantillons sont parvenus jusqu'à nous. Nous n'en citerons que trois exemples.

Si une femme enfante un lion, cette ville sera prise, ce roi sera enchaîné.

Si une femme enfante, et que l'enfant ait une tête de chien, la ville changera de place; il y aura des massacres dans le pays.

Si une femme enfante deux jumeaux et qu'ils se tiennent par les côtes, le pays qu'un seul gouverne, deux le gouverneront.

Nous connaissons une sorte de « choix varié » de présages dans lesquels les faits divinatoires, en grande partie sinon tous, semblent relever de l'Oniromantique (1), c'est-à-dire que les éventualités indicatives sont supposées avoir été accomplies en songe. Exemples :

Si un homme vole en l'air, tout ce qu'il possède périra.

Si un homme porte du sel, le dieu enrichira cet homme.

Si un homme descend sous terre et que les morts l'acclament, cet homme mourra, et dans la terre où il est né il ne sera pas enseveli.

L'Histoire.

La littérature historique suméro-akkadienne embrasse toute la série des plus importantes formes de l'historiographie : légendes historiques, annales, et documents officiels. Ces textes ont

(1) Tablette éditée et commentée par le P. Vinc. Scheil dans *Mémoires Délégat.*, XIV, 49-59.

des caractères étranges, ou, si l'on préfère, très différents de ceux qui spécifient notre littérature historique moderne.

Nous avons fait observer ailleurs que les textes suméro-akkadiens, sauf de rares exceptions, ne portent pas de nom d'auteur : cela n'avait pas d'importance parce que l'écrit valait par lui-même. La même remarque s'applique aux livres historiques de la Bible.

Encore une remarque préalable. Les annalistes officiels n'écrivaient que les actions *glorieuses* de leurs monarques, et souvent ils les exagéraient.

Ce principe fondamental de la critique moderne en vertu duquel, quand on veut déterminer la valeur respective des sources, il faut prendre pour *base d'étude* d'un ouvrage *la dernière édition publiée du vivant de l'auteur* ne peut pas être appliqué normalement aux textes cunéiformes. En Assyrie, *le récit le plus fidèle*, le plus complet, *est en général, pour chaque événement, le premier, le plus proche des faits*. Dans le recul des années, les scribes enflaient, démesurément quelquefois, l'importance des victoires du roi ; ils lui attribuaient celles de ses généraux ; ils décuplaient, centuplaient même, le nombre des prisonniers faits à l'ennemi, des villes prises ou détruites. Un exemple seulement : le nombre des ennemis tués par Salmanazar II, à la bataille de Qarqar, en 854, passe de 14.000 dans les inscriptions de Kourh à 20.000 sur l'Obélisque, 25.000 dans l'inscription des Taureaux, 29.000 dans une inscription trouvée à Ashour. Tous les cas ne sont pas aussi typiques, bien entendu.

Les scribes se mettaient volontiers *au large en matière de chronologie particulière des événements d'un règne.* Quelquefois *ils condensaient en une seule* plusieurs campagnes ou *en omettaient quelqu'une,* surtout si elle avait été moins glorieuse ou pour toute autre raison que nous ignorons. Quelquefois, ce qu'un scribe avait ainsi condensé, un autre l'exposait en détail. On peut admettre qu'en général, lorsqu'un fait nouveau amenait les scribes à *reprendre* l'histoire du souverain *pour la mettre à jour,* ils résumaient de plus en plus brièvement les documents où ils trouvaient le récit des faits antérieurs et ne racontaient en détail que les faits les plus récents. Il y a pourtant des exceptions.

Relevons en outre dans nos textes historiques, comme dans toutes les littératures sémitiques antiques, *le manque total de critique des sources* et d'élaboration des matériaux : on se bornait à copier, à mettre bout à bout des morceaux tirés de récits plus anciens, *sans avertir le lecteur de la différence de leur origine.* (Même en des temps moins éloignés du nôtre, chez les Arabes — sémites eux aussi — l'Histoire sera souvent, à l'origine, l'expression des partis ennemis; la tradition historique de Syrie, par exemple, sera tout à fait opposée à celle de l'Irâq; et pourtant elles seront mises à profit *de la même manière, sans distinction de leur origine, par les historiens postérieurs* qui sauront les réunir et les remanier si habilement que *leurs ouvrages auront l'apparence d'être originaux et composés entièrement* par les auteurs auxquels on les attribue.)

Les Assyro-Babyloniens introduisaient aussi, sans en avertir, dans leurs récits ou dans les longues inscriptions, des narrations ou des légendes plus anciennes, et, si les découvertes n'étaient venues nous le révéler, nous n'aurions pu deviner qu'elles étaient antérieures à tel document dans lequel nous les lisons aujourd'hui.

La plupart des caractères que nous venons de signaler se retrouvent, à des degrés divers, dans tels ou tels livres historiques de la Bible. Par exemple, l'invasion du royaume de Juda par Sennachérib, ses menaces contre Ezéchias, le siège de Jérusalem sont racontés plus brièvement au deuxième *Livre des Paralipomènes* qu'au deuxième *Livre des Rois* et l'auteur termine par ces mots qui sont une citation de sources : le reste des actes d'Ezéchias et ses œuvres pies, voici que cela est écrit dans la Vision du prophète Isaïe et dans les *Livres des rois de Juda et d'Israël.*

Un autre trait distinctif des textes historiques de Mésopotamie est ce que nous appelons leur *caractère théocratique ou religieux* : religieux en ce sens que longtemps on ne raconta guère que des faits relatifs à la religion et au culte, religieux encore parce que, dès l'origine et jusqu'aux derniers temps, on *écrivait* — sans préoccupation des causes secondes — que *par la Divinité étaient causés tous les événements*, même les plus anodins, comme le coup de lance qui, à la chasse, avait abattu une belle bête. Par exemple : « Dans les taillis des hautes montagnes, les ennemis s'envolèrent comme des oiseaux. *L'éclat du dieu Ashour*, mon seigneur, *les terrassa.* » Autre

exemple. Ashourbanipal entreprend sa huitième campagne sur l'ordre des divinités Ashour et Ishtar... « *Avec la force du dieu Ashour et de la déesse Ishtar, je partis...* Mes troupes virent Ididi semblable à une impétueuse marée : son approche les jeta dans l'épouvante. *La déesse Ishtar* qui demeure à Arbèle *envoya un songe à mes troupes*, vers la fin de la nuit, et elle leur dit : « *Je marche devant Ashourbanipal que mes mains ont créé.* » Ce songe inspira confiance à mes troupes... » Et l'armée d'Ashourbanipal remporta la victoire.

Il est clair que ce qu'il y a à retenir, au point de vue de la politique extérieure de ce monarque et d'autres dont les textes parlent de même façon, c'est que, dans telle ou telle circonstance, ils ont fait la guerre à tel ou tel roi parce qu'il avait secoué le joug et refusé le tribut, ou bien parce qu'il avait songé lui-même à faire des conquêtes.

Campagne de Salmanazar III contre Hazaël roi de Damas.

Dans ma dix-huitième année de règne, je franchis l'Euphrate pour la seizième fois. Hazaël de Damas se fia à la masse de ses troupes et convoqua ses troupes en grand nombre. Il prit pour forteresse le mont Sanir, pic de montagne qui se trouve en face du mont Liban.

Je combattis contre lui. Je le battis ; je renversai par les armes 16.000 soldats de son armée, je lui enlevai 1.121 de ses chars, 470 de ses chevaux de troupe ainsi que son camp. Il s'enfuit pour sauver sa vie.

Je me mis à sa poursuite. Je l'enfermai dans

Damas, sa ville royale. J'abattis ses jardins. J'allai jusqu'aux montagnes du Hauran. Des villes sans nombre je les détruisis, les dévastai, les brûlai par le feu. Je pillai leur butin sans nombre. Jusqu'aux montagnes de Balirasi, qui sont au-dessus de la mer, je me rendis ; j'y érigeai ma statue royale.

Alors, je reçus le tribut des Tyriens, des Sidoniens, et de Jéhu descendant d'Omri.

Campagne de Sennachérib contre Ezéchias, roi de Juda.

Le monarque battit Louli, roi de Sidon, plaça Toubal sur son trône et imposa un tribut au pays. Tous les rois payèrent tribut, sauf Zidqa, roi d'Ascalon. Alors :

... Les dieux de la maison de son père, lui-même avec sa famille je pris et j'emmenai en Assyrie. Sarloudari, fils de Roukibti, le précédent roi, je plaçai sur le peuple d'Ascalon et je lui imposai le tribut de ma domination...

Les chefs et le peuple d'Accaron avaient chargé de chaînes et livré à Ezéchias de Juda leur roi Padi, allié de l'Assyrie :

Leur cœur fut saisi de crainte. Les rois d'Égypte rassemblèrent les archers, les chariots et les chevaux du roi de Milouhhi, une armée sans nombre.

La rencontre eut lieu devant Altaqou. Sennachérib fut victorieux.

Les chefs des archers, les fils des rois d'Égypte avec les chefs des chars des rois de Milouhhi, ma main les prit vivants.

Contre Accaron j'approchai, et les chefs qui avaient causé la révolte, je les fis périr par l'épée. Les habitants de la ville qui s'étaient mal conduits envers moi, je les destinai à la déportation. Le reste de ceux qui n'avaient rien fait de mal, je les déclarai innocents. Padi, leur roi, je le fis ramener du milieu de Jérusalem et sur le trône je le plaçai au-dessus d'eux et je lui imposai le tribut de ma domination.

Ezéchias, roi de Juda ne se soumit pas à mon joug. J'assiégeai 46 de ses villes, places fortes et cités qui étaient sur son territoire, sans nombre. J'emmenai leurs habitants et les comptai comme butin. Lui-même, comme un oiseau dans sa cage, au milieu de Jérusalem, sa ville royale, fut enfermé.

Il éleva des tours avec des soldats. Ses villes, dont j'avais emmené les habitants, de son territoire je séparai et aux rois d'Azot, d'Ascalon, d'Accaron, de Gaza, je les donnai et je diminuai son territoire.

En plus des tributs antérieurs, je leur imposai comme tribut un don de leurs propres ressources. Ezéchias lui-même, la terreur de la majesté de ma puissance le saisit ainsi que les Arabes (1) et ses propres soldats et les autres soldats qu'il avait fait entrer à Jérusalem, sa ville royale. Il consentit au paiement du tribut de 30 talents d'or et de 800 talents d'argent. Des objets de toute espèce, le trésor de son palais, ses filles, les femmes de son palais, les serviteurs et les servantes il fit conduire à Ninive, la ville de ma puissance, et, pour le paiement du tribut, il envoya son ambassadeur.

Les deux textes que nous venons de citer ne sont pas écrits en *style théocratique* ou religieux.

(1) Ourbi.

Campagne de Sennachérib contre Ezéchias, d'après la Bible.

Nous avons trois récits bibliques de cette campagne ; deux, assez développés, se trouvent dans *Isaïe* (1) et au deuxième *Livre des Rois* (2) ; le troisième, plus bref, est au deuxième *Livre des Chroniques* ou Paralipomènes (3). Bien qu'ils soient plus longs, les deux premiers ne parlent pas des préparatifs qui furent faits par le roi de Jérusalem pour s'opposer à l'envahisseur. Les voici, d'après le *Livre des Chroniques :*

...Quand Ezéchias vit que Sennacherib était venu et qu'il se tournait contre Jérusalem pour l'attaquer, il tint conseil avec ses chefs et ses hommes vaillants, afin de couvrir les eaux des sources qui étaient hors de la ville, et ils lui prêtèrent secours.

Un peuple nombreux se rassembla et ils couvrirent toutes les sources et le ruisseau qui coulait au milieu du pays, en disant : « Pourquoi les rois d'Assyrie, en venant *(ici)*, trouveraient-ils des eaux abondantes ? »

(Ezéchias) prit courage. Il rebâtit toute la muraille qui était en ruine et restaura les tours. (Il bâtit) l'autre mur en dehors, fortifia Mello, dans la cité de David. *Il fit (fabriquer)* une quantité d'armes et de boucliers. Il donna des chefs militaires au peuple et, les ayant réunis près de lui, sur la place de la porte de la ville, il leur parla au cœur, en disant : « Soyez forts et courageux. Ne craignez point et ne vous effrayez point devant le roi d'Assyrie et devant

(1) *Is.*, XXXVI, 1-XXXVII, 37.
(2) II *Rois*, XVIII, 13-XIX, 37.
(3) II *Chron.*, XXXII, 1-31.

toute la multitude qui est avec lui; car il y a plus avec nous qu'avec lui. Avec lui est un bras de chair et avec nous est Yahweh, notre Dieu pour nous aider et mener nos combats. »

Le peuple eut confiance dans les paroles d'Ezéchias, roi de Juda.

Nous citons maintenant le récit typique du *Livre des Rois.*

La 14e année du roi Ezéchias, Sennachérib, roi d'Assyrie, monta contre toutes les villes fortes de Juda et s'en empara. Ezéchias, roi de Juda, envoya dire au roi d'Assyrie, à Lachis : « J'ai commis une faute. Éloigne-toi de moi; ce que tu m'imposeras, je le subirai. »

Et Sennacherib imposa à Ézéchias, roi de Juda, 300 talents d'argent et 30 talents d'or.

Ezéchias donna tout l'argent qui se trouvait dans la maison de Yahweh et dans les trésors de la maison du roi. En ce temps-là, Ezéchias, roi de Juda, brisa les portes du temple de Yahweh et les piliers qu'Ezéchias, roi de Juda, avait *(lui-même)* revêtus *(d'or)*. Et il donna *(l'or)* au roi d'Assyrie.

Le roi d'Assyrie envoya de Lachis à Jérusalem, vers le roi Ezéchias, son général en chef, son chef des eunuques et son grand échanson avec une troupe nombreuse. Lorsqu'ils furent montés et arrivés, ils s'arrêtèrent à l'aqueduc de l'étang supérieur, sur le chemin du *champ du Foulon* et appelèrent le roi.

Éliacim, fils d'Helcias, chef de la maison *(du roi)*, se rendit auprès d'eux, avec Sobna, le secrétaire, et Jahé, fils d'Asaph, l'archiviste.

Le grand échanson leur dit : « Ainsi dit le grand roi, le roi d'Assyrie : « Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies ? Tu as dit — paroles en l'air ? — (J'ai) conseil et force pour la guerre. Et maintenant, en qui te confies-tu pour te révolter contre moi ?

Voici que maintenant tu te fies à l'appui de ce roseau cassé — l'Égypte — qui pénètre et perce la main de quiconque s'appuie dessus : tel est le pharaon, roi d'Égypte, pour tous ceux qui se confient en lui.

Peut-être me direz-vous : C'est en Yahweh, notre Dieu, que nous avons confiance ! — Mais n'est-ce pas lui dont Ézéchias a fait disparaître les bâmâh et les autels, en disant à Juda et à Jérusalem : Vous vous prosternez devant cet autel, à Jérusalem ?

Maintenant, fais un accord avec mon maître, le roi d'Assyrie : je te donnerai 2.000 chevaux, si tu peux fournir des cavaliers pour les monter ! Comment repousseras-tu un seul chef d'entre les moindres serviteurs de mon maître ? (Aussi) mets-tu ta confiance dans l'Égypte pour les chars et pour les cavaliers.

Maintenant, est-ce sans (la volonté) de Yahweh que je suis monté contre ce lieu pour le détruire ? Yahweh m'a dit : « Monte contre ce pays et détruis-le ! »

Éliacim, fils d'Helcias, Sobna et Joahé dirent au grand échanson : « Parle à tes serviteurs en araméen, car nous l'entendons. Ne nous parle pas en langue judaïque, aux oreilles du peuple qui est sur la muraille. »

Le grand échanson leur répondit : « Est-ce à ton maître et à toi que mon maître m'a envoyé dire ces paroles ? N'est-ce pas à ces hommes assis sur la muraille, pour manger leurs excréments et boire leur urine avec vous ? »

Alors, le grand échanson s'étant avancé cria à haute voix, en langage judaïque et tint ce langage : « Écoutez la parole du grand roi, du roi d'Assyrie ! Ainsi dit le roi : « Qu'Ézéchias ne vous abuse pas, car il ne pourra vous délivrer de sa main. Qu'Ezéchias ne vous persuade pas de vous confier en Yahweh, en disant : « Yahweh nous délivrera sûrement, et

cette ville ne sera pas livrée entre les mains du roi d'Assyrie. N'écoutez point Ezéchias, car ainsi dit le roi d'Assyrie : Faites la paix avec moi et rendez-vous à moi ; et que chacun de vous mange (de) sa vigne et chacun (de) son figuier, et que chacun boive l'eau de son puits, jusqu'à ce que je vienne et que je vous emmène dans un pays comme le vôtre, un pays de blé et de vin, un pays de pain et de vignes, un pays d'oliviers à huile et de miel, afin que vous viviez et ne mouriez point.

N'écoutez donc pas Ezéchias, car il vous abuse en disant : « Yahweh nous délivrera ! » Est-ce que les dieux des nations ont délivré chacun leur pays de la main du roi d'Assyrie ? Où sont les dieux d'Emath et d'Arphad ? Où sont les dieux de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava ? Ont-ils délivré Samarie de ma main ? Quels sont, parmi tous les dieux des pays, ceux qui ont délivré leur pays de ma main, pour que Yahweh puisse délivrer Jérusalem de ma main ? »

Le peuple demeura en silence et ne lui répondit pas un mot, car le roi avait donné cet ordre : « Vous ne lui répondrez pas ! »

Les députés d'Ezéchias firent leur rapport au roi, qui envoya des délégués consulter le prophète Isaïe. Celui-ci annonça la défaite de Sennachérib :

Voici que je mets en lui (dit Yahweh) un esprit, tel que, sur une nouvelle qu'il apprendra, il retournera dans son pays. Et je le ferai tomber par l'épée de son pays. »

Sennachérib envoya à Ezéchias un nouveau message dont la pensée était la même que celle du premier. Isaïe fit dire au roi que Jérusalem

devait mépriser les Assyriens. (Nous avons cité cette page en parlant d'Isaïe.) De plus, le prophète affirma que Jérusalem serait protégée.

Et le *Livre des Rois* ajoute que « l'ange de Yahweh » frappa de mort 185.000 Assyriens, que le roi alors leva le camp et retourna à Ninive où il fut tué par ses propres fils, dans le temple de son dieu (1).

Expédition de Sargon contre Metatti.

Ce Metatti était roi de Zikirtou, pays situé tout au nord de l'Assyrie, dans la région où le Tigre et l'Euphrate prennent leur source.

Metatti désirait me rencontrer sur le champ de bataille ; il méditait sans merci la défaite de l'*armée du dieu Enlil* d'Ashour. Dans une fente de cette montagne il avait rangé son armée en bataille. Il m'envoya un messager me parler de combat et d'engager la bataille.

Le scribe fait alors précéder d'une longue introduction protocolaire le récit de ce que fit Sargon. De cette page nous ne citons que les passages les plus intéressants.

Moi, Sargon, ... qui est plein de craintive attention pour la parole des grands dieux, ... le vrai roi qui parle avec bonté, qui a en horreur le mensonge, de la bouche duquel ne sortent jamais l'œuvre du mal ni le dommage, le sage d'entre les princes du monde, qui... soutient en ses mains celui qui craint les dieux

(1) II *Rois*, XVIII, 13-XX.

et les déesses, vers le dieu Ashour... au filet duquel le malfaiteur n'échappe pas, qui déracine le contempteur du serment, qui à l'égard du contempteur de sa parole, de celui qui se confie en sa propre force, méprise la grandeur de sa divinité et tient d'orgueilleux propos, châtie celui-là avec colère lorsque se livre le combat, brise ses armes et convertit en vent ses troupes assemblées, mais qui, à l'égard de celui qui garde la justice des dieux... et ne méprise pas les faibles, fait venir celui-là à son côté et l'exalte dans sa victoire au-dessus de ses ennemis et adversaires... je levai les mains vers le dieu Ashour, en le priant de causer sa défaite au milieu du combat, de retourner sur lui l'insolence de sa bouche et de lui faire porter sa peine.

Le dieu Ashour, mon Seigneur, écouta mes paroles d'équité : elles lui plurent. Il se tourna vers ma juste prière : il agréa ma requête. Ses armes impétueuses, à l'apparition desquelles, du levant au couchant, les rebelles s'enfuient, il les envoya à mon côté.

Les malheureuses troupes du dieu Ashour qui, ayant fait une longue route, étaient lasses et épuisées, qui, ayant traversé en quantité innombrable de puissantes montagnes, dont la montée et la descente étaient difficiles, avaient changé d'aspect, leur fatigue, je ne l'apaisai pas, d'eau pour la soif je ne les abreuvai pas; je n'établis pas mon camp, je n'en fortifiai pas l'enceinte, je n'envoyai pas mes guerriers en avant, je ne rassemblai pas mon armée; ceux qui étaient à droite et à gauche ne revinrent pas à mon côté; je ne fis pas attention en arrière. Je ne redoutai pas la masse de ses troupes; je dédaignai ses chevaux; pour la grande quantité de ses guerriers revêtus d'armures je n'eus pas un regard.

Avec seulement mon char personnel et les cavaliers qui vont à mon côté, qui en pays ennemi et hostile ne me quittent jamais, la troupe, l'escadron

de Sin-ah-outsour, comme un javelot impétueux je tombai sur lui, le défis, le mis en déroute.

Je fis de son armée un immense carnage : les cadavres de ses guerriers comme du malt j'étalai : j'en remplis les ravins des montagnes. Leur sang dans les gouffres et les précipices comme un fleuve je fis couler... Ses combattants, soutien de son armée, ceux qui portent l'arc ou la lance, à ses pieds comme des agneaux je les égorgeai, je tranchai leur tête. Ses grands, les conseillers qui se tiennent devant lui, au milieu du champ de bataille je brisai leurs armes ; avec leurs chevaux je les pris ; 260 des membres de sa famille royale, des préfets, ses fonctionnaires, et de ses cavaliers je fis prisonniers : je rompis les lignes ennemies.

Quant à lui, dans le rassemblement de son camp je le cernai : ses chevaux de trait par les flèches et les javelots je décimai sous lui. Pour sauver sa vie, il abandonna son char : sur une jument il monta ; il s'enfuit en avant de ses troupes...

Quant aux rois voisins de Zikirtou, *comme une fourmi en détresse*, ils se frayèrent des chemins difficiles.

Dans l'impétuosité de mes puissantes armes, derrière eux je montai : montées et descentes j'emplis des cadavres de combattants...

Le surplus des hommes qui, pour avoir la vie sauve, s'étaient enfuis et que j'avais laissés pour qu'ils glorifiassent la victoire du dieu Ashour, mon Seigneur, le dieu Adad (dieu de l'orage et de la tempête), le fort, le vaillant fils du dieu Anou, lança sa grande voix au-dessus d'eux : par des nuages d'averse et par la grêle, il acheva le reste.

Ce dernier passage rappelle un récit célèbre du *Livre de Josué* (1) :

(1) *Jos.*, X, 1-11.

Convaincu que la ville de Gabaon venait de faire la paix avec les Hébreux, le roi de Jérusalem se coalisa avec quatre autres rois cananéens, et ensemble ils mirent le siège devant Gabaon.

Yahweh dit à Josué : « Ne les crains point, car je les ai livrés entre tes mains et pas un d'eux ne tiendra devant toi. »

Josué vint sur eux subitement. Il avait monté de Galgala toute la nuit. Et Yahweh jeta sur eux le trouble devant Israël. Israël leur infligea une grande défaite près de Gabaon, les poursuivit sur le chemin qui monte à Bethoron et les battit jusqu'à Azéca et Macéda. Comme ils fuyaient devant Israël, Yahweh fit tomber du ciel sur eux de grosses pierres jusqu'à Azéca, et ils moururent.

Ceux qui moururent par les pierres de grêle furent plus nombreux que ceux qui furent tués par l'épée des benê Israël.

On est embarrassé pour choisir les pages intéressantes qui peuvent donner une idée du genre historique dans la Bible. Il y en a tant ! Nous en avons déjà cité quelques-uns.

Voici, dans l'*Exode* (1), le récit de la rencontre de Jéthro et de Moïse.

Jéthro, *prêtre de Madian,* beau-père de Moïse, apprit tout ce que Dieu avait fait en faveur de Moïse et d'Israël, son peuple : que Yahweh avait fait sortir Israël d'Égypte.

Jéthro, beau-père de Moïse, prit *Séphora, femme de Moïse, qui avait été renvoyée,* et les deux fils de Séphora, dont l'un s'appelait Gersam, parce que

(1) *Ex.*, XVIII, 1-12.

Moïse avait dit : « Je suis un *étranger* (1) sur une terre *étrangère* » et l'autre s'appelait Eliézer (2), parce qu'il avait dit : « Le *Dieu* de mon père m'a *secouru*, et il m'a délivré de l'épée de pharaon. »

Jéthro, beau-père de Moïse, avec les fils et la femme de Moïse vint *(donc)* vers lui, au désert où il campait, à la montagne de Dieu. Il fit dire à Moïse : « Moi, ton beau-père, Jéthro, je viens vers toi, ainsi que ta femme et ses deux fils avec elle. »

Moïse sortit au-devant de son beau-père et, s'étant prosterné, il le baisa. Puis, ils s'informèrent réciproquement de leur santé, et ils entrèrent dans la tente de Moïse.

Moïse raconta à son beau-père tout ce que Yahweh avait fait à pharaon et à l'Égypte, à cause d'Israël, toutes les souffrances qui leur étaient survenues en chemin, et comment Yahweh les en avait délivrés.

Jéthro se réjouit de tout le bien que Yahweh avait fait à Israël et de ce qu'il l'avait délivré de la main des Égyptiens. Et Jéthro dit : « Béni soit Yahweh qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main de pharaon, et qui a délivré le peuple de la main des Égyptiens ! *Je sais maintenant que Yahweh est plus grand que tous les dieux, car il s'est montré grand alors que (les Égyptiens) opprimaient Israël.*

Jéthro, beau-père de Moïse, offrit à Dieu un holocauste et des sacrifices. Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent prendre part au repas, avec le beau-père de Moïse, en présence de Dieu.

On voit nettement le but du narrateur dans le passage que nous venons de souligner. Tandis qu'Israël était opprimé et que, par conséquent,

(1) La racine du nom propre Gersam signifie *chasser.*

(2) Ce nom propre signifie *secours de Dieu.*

tout ce qui lui appartenait, y compris son Dieu, pouvait passer aux yeux des Égyptiens comme négligeable et sans importance, Yahweh s'est révélé plus grand que les dieux des pharaons eux-mêmes, plus grand que tous les dieux. Et le prêtre d'un culte païen confesse cette vérité et offre l'holocauste en présence de nobles témoins.

Trait de mœurs de l'époque des Juges.

On ignore l'auteur et la date de l'ouvrage connu sous le nom de *Livre des Juges*, mais tout le monde reconnaît que ses sources sont très anciennes et remontent probablement à l'époque même dont il parle, ou à peu près.

Abimélech, fils de Jérobaal, se rendit à Sichem vers *les frères de sa mère*, et il leur adressa ces paroles, *ainsi qu'à toute la famille de la maison du père de sa mère :* « Dites, je vous prie, aux oreilles de tous les habitants de Sichem : Lequel vaut mieux pour vous que soixante-dix hommes, tous fils de Jérobaal, dominent sur vous, ou qu'un seul homme domine sur vous ? Souvenez-vous que je suis vos os et votre chair. »

Les frères de sa mère ayant répété à son sujet toutes ces paroles aux oreilles de tous les habitants de Sichem, le cœur de ces derniers s'inclina vers Abimélech, car ils se disaient : « C'est notre frère ! »

Ils lui donnèrent soixante-dix sicles d'argent tirés de *la maison de Baal-Berith*. Et Abimélech s'en servit pour soudoyer *des gens de rien et des aventuriers qui s'attachèrent à lui.*

Il vint dans la maison de son père, à Ephra, et *il tua ses frères*, fils de Jérobaal, *au nombre de soixante-*

dix sur une même pierre. Il n'échappa que Joatham, le plus jeune fils de Jérobaal, parce qu'il s'était caché.

Alors tous les habitants de Sichem et toute la maison de Mello s'assemblèrent. Ils vinrent et proclamèrent roi Abimelech près du Térébinthe du monument qui se trouve à Sichem (1).

Inutile d'insister spécialement sur l'existence et la fréquentation du temple du dieu cananéen Baal-Berith, sur la cruauté d'Abimélech et des aventuriers dont il s'était entouré, sur le peu de gravité que l'on paraît avoir attribué à ces faits, car le texte dit simplement, un peu plus loin : « *Abimélech fut chef d'Israël pendant trois ans* (2). »

Le vœu du « juge » Jephté.

Récit Yahwiste.

L'esprit de Yahweh fut sur Jephté. Il traversa Galaad et Manassé et passa jusqu'à Maspha de Galaad, et de Maspha de Galaad il marcha contre les *benê* Ammon.

Jephté fit un vœu à Yahweh en disant : « Si vous livrez entre mes mains les *benê* Ammon, ce qui (3)

(1) *Jug.*, IX, 1-6.
(2) *Jug.*, IX, 22.
(3) Il y a en hébreu le prénom masculin qui peut se traduire par le neutre, bien que, plus souvent, l'hébreu emploie le féminin pour exprimer le neutre. Si l'on traduit par *celui qui* — et cela ne s'impose pas, nous venons de dire pourquoi — on fait prononcer à Jephté, semble-t-il, le vœu d'offrir un sacrifice humain. Le texte ni le contexte n'insinuent que telle fut l'intention première de ce « Juge ».

sortira des portes de ma maison à ma rencontre, quand je reviendrai heureusement de chez les *benê* Ammon, sera à Yahweh, et je l'offrirai en holocauste. »

Jephté s'avança contre les *benê* Ammon, et Yahweh les livra entre ses mains. Il les battit depuis Aroër jusque vers Mennith *(leur prenant)* vingt villes, et jusqu'à Abel-Keramin. *(Ce fut)* une très grande défaite. Et les *benê* Ammon furent abaissés devant les *benê* Israël.

Jephté retourna dans sa maison à Maspha, et voici que sa fille sortit à sa rencontre avec des tambourins et des danses. C'était son unique enfant; hors d'elle, il n'avait ni fils ni fille.

Dès qu'il la vit, il déchira ses vêtements et dit : « Ah ! ma fille, tu me renverses et tu es parmi ceux qui me troublent. J'ai ouvert ma bouche à Yahweh, et je ne puis revenir en arrière. »

Elle lui dit : « Mon père, tu as ouvert ta bouche à Yahweh; fais-moi selon ce qui est sorti de ta bouche, puisque Yahweh t'a vengé de tes ennemis, les *benê* Ammon. » Et elle dit à son père : « Que cette grâce *(seulement)* me soit accordée ! Laisse-moi libre pendant deux mois ! Je m'en irai, je descendrai *(pour aller)* sur les montagnes, et je pleurerai ma virginité avec mes compagnes. »

Il répondit : « Va ! » Et il la laissa aller pendant deux mois.

Elle s'en alla, elle et ses compagnes; et elle pleura sa virginité sur les montagnes. Les deux mois écoulés, elle revint vers son père, et il accomplit à son égard le vœu qu'il avait fait.

Et elle n'avait pas connu d'homme.

(De là) vint cette coutume, en Israël : chaque année, les filles d'Israël vont célébrer la fille de Jephté, le Galaadite, quatre jours par an (1).

(1) *Jug.*, XI, 29-40.

On aura remarqué que l'auteur dit simplement : *et il accomplit à son égard le vœu qu'il avait fait,* sans dire ce qu'il pense lui-même de cet acte contre nature (1).

Le peuple d'Israël demande un roi.

Lorsque Samuel fut devenu vieux, il établit ses fils juges sur Israël. Son fils premier-né se nommait Joël, et le second Abia. Ils exerçaient la judicature à Bersabée.

Les fils *(de Samuel)* ne marchèrent pas sur ses traces ; ils s'*(en)* détournaient pour le gain, recevaient des présents et violaient la justice.

Tous les anciens d'Israël s'assemblèrent et vinrent vers Samuel, à Rama. Ils lui dirent : « Voilà que tu es vieux, et tes fils ne marchent pas sur tes traces. Établis donc sur nous un roi pour nous juger, comme (en ont) toutes les nations. »

Ce langage déplut à Samuel parce qu'ils disaient : « Donne-nous un roi pour nous juger ! »

Samuel pria Yahweh. Yahweh dit à Samuel : « Écoute la voix du peuple dans tout ce qu'il te dira ; non, ce n'est pas toi qu'ils rejettent, certainement c'est moi qu'ils rejettent pour que je ne règne plus sur eux. Comme ils ont toujours agi (à mon égard) depuis le jour où je les ai fait monter d'Égypte jusqu'à présent, me délaissant pour servir d'autres

(1) Le *vœu* de Jephté était très imprudent, comme le démontre le cas de conscience qui se posa. En effet, dans le conflit qui apparut, aux yeux de ce « Juge » entre deux devoirs très graves : *ne pas violer un vœu fait à Dieu* (*Num.* XX, 3) et *respecter la vie des innocents, surtout de ses propres enfants* (*Deut.*, XII, 31), il lui parut préférable d'obéir matériellement à sa promesse. S. Thomas d'Aquin dira (IIa IIae q.88 d-2 in *c*) : *in vovendo fuit stultus, quia discretionem non habuit, et reddendo impius.*

dieux, ainsi ils agissent envers toi. Et maintenant, écoute leur voix; mais dépose témoignage contre eux, et fais-leur connaître le droit du roi qui règnera sur eux. »

Samuel rapporta toutes les paroles de Yahweh au peuple qui lui demandait un roi. Il dit : « Voici quel (sera) le droit du roi qui règnera sur vous :

Il prendra vos fils, et il les mettra sur son char et parmi ses cavaliers, et ils courront devant son char. Il s'en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante. Il leur fera labourer ses champs, récolter ses moissons, fabriquer ses armes de guerre et l'attirail de ses chars.

Il prendra vos filles pour parfumeuses, pour cuisinières et pour boulangères.

Vos champs, vos vignes et vos oliviers les meilleurs, il les prendra et les donnera à ses serviteurs.

Il prendra la dîme de vos moissons et de vos vignes, et la donnera à ses courtisans et à ses serviteurs.

Il prendra vos serviteurs et vos servantes, vos meilleurs bœufs et vos ânes, et les emploiera à ses ouvrages.

Il prendra la dîme de vos troupeaux; et vous-mêmes serez ses esclaves. Vous crierez, en ce jour-là à cause de votre roi que vous vous serez choisi, mais Yahweh ne vous exaucera pas. »

On le voit, le tableau était un peu noir; mais les compatriotes de Samuel comprirent sans doute qu'il ne fallait pas prendre cela à la lettre. Le texte continue :

Le peuple refusa d'écouter la voix de Samuel. Ils dirent : « Non, mais il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme toutes les nations. Notre roi nous jugera, il marchera à notre tête et conduira nos guerres. »

Après avoir entendu toutes les paroles du peuple, Samuel les redit aux oreilles de Yahweh.

Et Yahweh dit à Samuel : « Écoute leur voix et établis un roi sur eux ! » Alors Samuel dit aux hommes d'Israël : « Que chacun de vous s'en aille à sa ville (1). »

Nous avons cité, un peu plus haut, au paragraphe relatif à la *Littérature des Voyants*, le texte qui rapporte les circonstances topiques de la consécration du premier roi d'Israël, Saül.

Nous avons dit que la rhétorique des peuples du Proche-Orient est sensiblement différente de la nôtre. Les hyperboles, par exemple, les métaphores, les prosopopées sont parfois si hardies ! En plus d'un cas, ce n'est pas seulement un mot, un trait, mais toute une phrase, tout un passage que, aujourd'hui, en Occident, nous taxerions volontiers d'exagération. Et, quoi qu'il en soit, il n'est pas toujours facile de faire le départ entre ce qui est figure de rhétorique, *manière de parler*, et ce qu'il faut entendre au sens propre pour connaître la vérité objective que l'auteur a voulu exprimer. A titre d'exemple, nous citons une page du premier *Livre des Rois* relative à la grandeur de Salomon.

La grandeur de Salomon.

Juda et Israël étaient nombreux comme le sable qui est sur le bord de la mer. Ils mangeaient, ils buvaient et ils se réjouissaient.

Salomon dominait sur tous les royaumes, depuis le Fleuve jusqu'au pays des Philistins et à la frontière

(1) I *Sam.*, VIII, 1-22.

d'Égypte. Ils apportaient des présents, et ils furent assujettis à Salomon tous les jours de sa vie.

Salomon consommait chaque jour en vivres : trente cors (60 hectolitres) de fleur de farine et soixante cors (120 hectolitres) de farine commune, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage et cent moutons, sans compter les cerfs, les chevreuils, les daims et les volailles engraissées (1).

Il dominait sur tout *(le pays)* au delà du Fleuve, depuis Taphsa jusqu'à Gaza, sur tous les rois au delà du Fleuve. Et il avait la paix avec tous ses sujets de tous côtés (2).

Juda et Israël habitaient en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée, pendant tous les jours de Salomon.

Salomon avait 40.000 (3) stalles pour les chevaux *(destinés)* à ses chars, et 12.000 chevaux de selle.

Les intendants pourvoyaient à l'entretien du roi Salomon et de tous ceux qui étaient admis à la table du roi Salomon, chacun pendant son mois. Ils ne laissaient rien manquer. Ils faisaient aussi venir de l'orge et de la paille pour les chevaux de trait et de course dans le lieu où ceux-ci se trouvaient ; chacun selon ce qui lui avait été prescrit.

Dieu donna à Salomon de la sagesse, une très grande intelligence et un esprit étendu comme le sable qui est sur le bord de la mer. La sagesse de Salomon surpassait la sagesse de *tous* les fils de

(1) Cette quantité de vivres suppose environ 14.000 personnes nourries (fonctionnaires de tout ordre avec leurs familles, femmes de la Cour, serviteurs, gardes du corps.) ATHÉNÉE, *Deipnos* IV 10, et le voyageur TAVERNIER nous apprennent que la consommation était plus considérable encore à la Cour du roi de Perse et à celle du Sultan. (Note de la Bible de CRAMPON.) Mais nous ne sommes pas encore à l'époque des Perses, moins encore à celle « du Sultan ».

(2) On remarquera, dans la rédaction actuelle, la différence entre ce paragraphe et le deuxième.

(3) Mais 4.000 seulement, d'après II *Paralip.*, IX, 25.

l'Orient et *toute* la sagesse de l'Égypte. Il était plus sage qu'*aucun homme*, plus qu'Ethan l'Ezraïte, plus qu'Héman, Chalcol et Dorda, les fils de Mahol. Et sa renommée était *(répandue)* parmi toutes les nations d'alentour.

Il prononça 3.000 maximes et ses cantiques furent au nombre de 1.005. Il disserta sur les arbres, depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille. Il disserta aussi sur les quadrupèdes et sur les oiseaux, et sur les reptiles et sur les poissons.

On venait de *tous* les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu *(appris)* sa sagesse (1).

Ajoutons les deux passages suivants :

Le roi Salomon fut plus grand que tous les rois de la terre par les richesses et par la sagesse. Tout le monde cherchait à voir Salomon, pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur. Et chacun apportait son présent, des objets d'argent et des objets d'or, des vêtements, des armes, des aromates, des chevaux et des mulets, chaque année.

Salomon rassembla des chars et de la cavalerie. Il avait 1.400 chars et 12.000 cavaliers, qu'il plaça dans les villes où étaient déposés ses chars, et près du roi à Jérusalem.

Le roi fit que l'argent était, à Jérusalem, aussi commun que les pierres, et il fit que les cèdres étaient aussi nombreux que les sycomores qui croissent dans la plaine (2).

(1) I *Rois*, IV, 20-v, 14.
(2) I *Rois*, X, 23-28.

Les femmes de Salomon.

Le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères, outre la fille de pharaon : des Moabites, des Ammonites, des Edomites, des Sidoniennes, des Héthéennes, d'entre les nations dont le Seigneur avait dit : « Vous n'aurez point de commerce avec elles, et elles n'en auront point avec vous ; autrement elles tourneraient vos cœurs du côté de leurs dieux. » Salomon s'attacha à ces *(nations)* par amour. Il eut 700 femmes princesses, et 300 concubines. Et ses femmes détournèrent son cœur (1).

(1) *Ibid.*, XI, 1-3.

CHAPITRE VI

ISRAËL EN BABYLONIE

Au VIIe siècle, Ninive avait atteint l'apogée de sa gloire ; mais les Assyriens en usant leurs ennemis s'étaient usés aussi. A la fin, ils furent sans nerfs et sans ressort contre l'irruption de peuples nouveaux. Nabopolassar, roi de Babylone, se déclara indépendant de son suzerain d'Ashour, Saracos, et appela à son aide les Mèdes. Cyaxare s'empara de Ninive, en 612, et fit de l'Assyrie une province de ses États, tandis que Nabopolassar s'attribuait la suzeraineté de la Basse-Mésopotamie, de la Syrie-Palestine, de l'Elam et même de l'Égypte.

Le royaume de Juda, vassal de l'Assyrie, était relativement tranquille, tandis que tous les personnages influents du royaume du Nord étaient déjà en exil. Mais des dissensions éclatèrent à Jérusalem. Manassé, imitant les exemples des rois d'Ashour, essaya de noyer dans le sang toute velléité de résistance. Son fils, Amon, moins heureux que lui, fut assassiné dans son palais, ce qui n'empêcha pas le peuple d'acclamer son fils Josias. (Ce fut sous le règne de ce dernier, 637-607, que se produisirent les deux grands événements qui bouleversèrent l'histoire orientale : la mort d'Ashourbanipal et la ruine de Ninive.)

A l'Occident, l'Égypte s'était ressaisie avec Néchao. Battu par Nabuchodonosor, à Karkémish, en 604, le pharaon refit sa flotte et son armée en silence. A son instigation et malgré l'opposition de Jérémie — nous allons le voir — Jérusalem prit son parti et se souleva contre le grand ennemi de l'Est. Mais Juda fut broyé et les gens influents du royaume du Sud subirent, en 586, le même sort que ceux du royaume de Samarie, en 722.

Jérémie.

Jérémie naquit à Anathoth, bourg situé au nord et à peu de distance de Jérusalem. Il put donc, dès ses premières années, entendre parler de ce qui se passait dans le royaume et dans la capitale dont il blâmera les vices. Il était fils du grand-prêtre Helcias. Ce fut cinq ans après sa vocation prophétique que Josias découvrit le livre de la Loi. On devine quelle influence put exercer sur l'enfant un père qui, comme grand-prêtre, non seulement occupait le premier rang dans la sphère religieuse, mais participa en outre, pour une bonne part, à la réforme opérée par le roi.

Pénétré des grandes idées d'Isaïe et fort de son exemple, docile aux inspirations divines et très attentif aux événements qui vont se dérouler, depuis les frontières de l'Égypte jusque sur les bords du Tigre ou de l'Euphrate, Jérémie, afin de dissiper la folle insouciance dans laquelle s'obstinait le peuple bien que l'atmosphère fût chargée d'orages, multipliera, même au péril de

sa vie, les avertissements les plus éloquents et les plus énergiques.

Incompris, raillé, persécuté, le cœur broyé sous le coup des effroyables catastrophes qui anéantissaient sa chère patrie, il donnera cours à ses larmes ; mais sa vaillance ne faiblira point. Et, jusqu'au bout, sur la terre d'exil, en Égypte où on l'entraînera malgré lui, il demeurera l'héroïque ambassadeur de Yahweh.

C'est précisément dans cet héroïsme inlassable et dans un attachement très tendre, et, en même temps, très profond à son Dieu et à sa patrie, reflétés en des pages d'une éloquence naturelle et, suivant les circonstances, forte, tragique quelquefois, presque toujours particulièrement pathétique ou mélancolique, que consiste le caractère distinctif de ce prophète.

A l'exemple des païens, le peuple estimait qu'après avoir offert fidèlement à son Dieu encens et sacrifices, il était quitte envers le Ciel. Vraiment, l'influence des exhortations éloquentes d'Isaïe avait été peu profonde ! Jérémie, à la suite de son illustre devancier, s'écriait au nom de Yahweh :

Que me fait l'encens venu de Saba
et le roseau précieux d'un pays lointain ?
Vos holocaustes ne me plaisent point,
vos sacrifices ne me sont point agréables (1).

Ou bien, confiant dans son palladium sacré, le peuple aimait à se redire :

(1) *Jér.*, VI, 20.

le temple de Yahweh!
le temple de Yahweh!
nous protège!

Il répondait aux plus pressantes annonces de malheur par des haussements d'épaule. Et le prophète :

Allez donc à ma demeure qui était à Silo,
où j'avais fait autrefois habiter mon nom,
et voyez comment je l'ai traitée,
à cause de la méchanceté de mon peuple d'Israël (1)...
Je ferai de cette maison sur laquelle mon nom a été [invoqué
dans laquelle vous mettez votre confiance
et de ce lieu que j'ai donné à vous et à vos pères,
ce que j'ai fait de Silo;
et je vous rejetterai de devant moi,
comme j'ai rejeté tous vos frères
toute la race d'Ephraïm (2).

Ou bien encore :

Et je ferai de Jérusalem des tas (de pierres)
un repaire de chacals;
et je ferai des villes de Juda une solitude
où personne n'habite (3).

Voici d'autres menaces capables, semble-t-il, de faire réfléchir :

En ce temps-là — oracle de Yahweh —
on tirera de leurs sépulcres
les os des rois de Juda
et les os de ses princes

(1) VII, 12.
(2) VII, 14-15.
(3) IX, 10.

et les os des prêtres
et les os des prophètes
et les os des habitants de Jérusalem.
On les étendra devant le soleil et devant la lune
et devant toute l'armée des cieux
qu'ils ont aimés et qu'ils ont servis,
après lesquels ils ont marché,
qu'ils ont consultés et qu'ils ont adorés.
Ces os ne seront ni recueillis ni enterrés :
ils deviendront un engrais sur la face de la terre.
Et la mort sera préférée à la vie
par tous ceux qui resteront de cette méchante race,
dans tous les lieux où je les aurai chassés (1).

Ailleurs, ce sont des menaces d'invasion et de captivité.

Dis au roi et à la reine :
Asseyez-vous à terre,
car elle tombe de votre tête
votre couronne de gloire.
Les villes du midi sont fermées,
et personne ne les ouvre.
Juda tout entier est déporté ;
la déportation est complète.
Lève les yeux et vois
ceux qui viennent du septentrion (2)*!*

Jérémie ne faisait pas toujours des menaces. On pouvait entendre aussi tomber de ses lèvres de magnifiques promesses ; par exemple :

Moi (Yahweh), *je rassemblerai le reste de mes brebis,*
de tous les pays où je les aurai chassées,
et je les ramènerai dans leur pâturage.
Elles croîtront et se multiplieront.

(1) VIII, 1-3.
(2) XIII, 18-19.

Et je susciterai sur elles des pasteurs qui les paîtront.
Elles n'auront plus ni crainte ni terreur,
et il n'en manquera plus aucune. — *Oracle de Yahweh.*

Voici que des jours viennent — Oracle de Yahweh —
où je susciterai à David un germe juste.
Il règnera en roi et il sera sage,
et il fera droit et justice dans le pays.

Dans ses jours, Juda sera sauvé,
Israël habitera en assurance.
Et voici le nom dont on l'appellera :
« *Yahweh-tsidqênou* »... (1).

Voici en quels termes Jérémie prend la défense des faibles, de la veuve et de l'orphelin et fustige l'injustice de leurs oppresseurs :

Ainsi parle Yahweh :
Faites droit et justice;
arrachez l'opprimé aux mains de l'oppresseur.
L'étranger, l'orphelin et la veuve,
ne les *maltraitez pas, ne* les *violentez pas.*
Ne versez pas le sang innocent en ce lieu...

Malheur à celui qui bâtit sa maison par l'injustice
et ses étages avec l'iniquité,
qui fait travailler son prochain pour rien,
sans lui donner son salaire,
qui dit : « *Je me bâtirai une maison vaste*
« *et des chambres spacieuses* »,
qui y perce des fenêtres,
la *couvre de cèdre*

(1) *Jér.*, XXIII, 5-6. Tout le monde connaît le nom du Messie, dans Isaïe, VII, 14 : *Emmanuel=Dieu avec nous;* ici, Jérémie l'appelle *Yahwéh-Tsidqênou= Yahweh notre justice.*

et la peint au vermillon!
Es-tu roi parce que tu as la passion du cèdre (1)!

Quel mouvement dans la description de l'envahisseur!

Voici qu'un peuple arrive
du pays du Septentrion,
qu'une grande nation se lève
des extrémités de la terre!
Ils manient l'arc et le javelot,
ils sont cruels et sans pitié,
leur voix gronde comme la mer.
Ils sont montés sur des chevaux,
prêts à combattre comme un seul homme.

Mais l'auteur n'est pas un pur artiste; ce n'est pas la littérature qui le préoccupe. Il conclut :

Fille de mon peuple, ceins le cilice,
roule-toi dans la cendre,
prends le deuil comme pour un fils unique,
fais des lamentations amères
car soudain le dévastateur
arrive sur nous (2).

Dans l'oracle contre l'Égypte, à l'occasion de la fameuse bataille de Karkemish où le pharaon fut battu, en 604, quel lyrisme, et quelle ironie en même temps!

Préparez l'écu et le bouclier
et marchez au combat;

(1) *Jér.*, XXII, 3 et 13-15.
(2) *Jér.*, VI, 22 et s.

attelez les chevaux :
montez cavaliers!
A vos rangs, vous qui portez *le casque!*
Fourbissez les lances,
endossez la cuirasse!

Que vois-je? Ils sont frappés d'épouvante,
ils tournent le dos!
Leurs guerriers sont battus,
ils fuient sans se retourner!
Terreur de toutes parts!...

Montez, chevaux!
Chars, précipitez-vous!
En marche, guerriers!
Ethiopiens et Lybiens
qui manient le bouclier,
Lydiens qui manient
et *bandent l'arc!*

Ici encore nous constatons que l'aspect religieux des événements occupe l'esprit du prophète plus que la poésie et l'ironie. Il ajoute :

Mais ce jour est au Seigneur Yahweh tsebaôth,
jour de vengeance pour se venger de ses ennemis!
L'épée dévore et se rassasie;
elle s'abreuve de leur sang,
car c'est une immolation pour le Seigneur Yahweh [tsebaôth,
au pays du septentrion, sur le fleuve de l'Euphrate (1).

Quel cœur! quelle âme! et quels cris d'angoisse à la vue de l'ennemi qui vient ravager le pays, la terre sainte! Le prophète montre d'abord l'envahisseur :

(1) *Jér.*, XLVI, 3-5 et 9-10.

Publiez dans Juda et annoncez dans Jérusalem !
Parlez, sonnez de la trompette dans le pays !
Criez à haute voix ! Dites :
« Rassemblez-vous et allons dans les villes fortes !
« Élevez un étendard du côté de Sion ;
« Sauvez-vous ; ne vous arrêtez pas !

« Car j'amène du septentrion une calamité
« et un grand désastre... »

Des assiégeants arrivent d'une terre lointaine.
Ils poussent leurs cris contre les villes de Juda...

Le prophète ne doute pas qu'il ne s'agisse d'un châtiment de son Dieu. Cette conviction et la prévision du sort réservé au pays broient son cœur.

Voilà ce que t'ont valu
ta conduite et tes actes criminels !
Voilà le fruit *de ta méchanceté, et il est amer !*
Oui, cela atteint jusqu'au cœur !

Mes entrailles ! mes entrailles !
Je souffre au plus intime du cœur !
Mon cœur s'agite : je ne puis me taire !
car, tu entends, ô mon âme, le son de la trompette,
le cri de guerre !
On annonce ruine sur ruine,
car tout le pays est ravagé.
Tout d'un coup on détruit mes tentes,
en un instant mes pavillons...

Puis, la leçon :

C'est que mon peuple est fou !
Ils ne me connaissent pas ;

ce sont des fils insensés
qui n'ont pas d'intelligence.
Ils sont habiles à faire le mal;
ils ne savent pas faire le bien (1).

Il y avait, dans les paroles du prophète, des choses qui blessaient ses contemporains. On trouvait qu'il annonçait trop souvent des malheurs.

Je suis chaque jour un objet de risée;
tous se moquent de moi.

car chaque fois que je parle, je crie,
j'annonce violence et dévastation,
et la parole de Yahweh est pour moi
opprobre et sujet de risée chaque jour.

Il sent vivement ces outrages, et il clame sa douleur profonde :

Maudit soit le jour où je suis né!
Que le jour où ma mère m'a enfanté
ne soit pas béni!
Maudit soit l'homme qui porta la nouvelle à mon père,
en lui disant : « Un enfant mâle t'est né! »
et qui le combla de joie.

Que cet homme soit comme les villes
que Yahweh a renversées sans s'en repentir!...

Parce qu'il ne m'a pas tué dès le sein maternel,
afin que ma mère fût mon tombeau,
ou que son sein me gardât éternellement!
Pourquoi suis-je sorti de son sein,

(1) *Jér.*, IV, 6, 16b-27.

pour voir la peine et la douleur,
et pour consumer mes jours dans l'ignominie (1)?

Jérémie, comme d'autres auteurs sacrés, Osée, par exemple, emploie quelquefois des métaphores d'un réalisme qui choque presque quand on les traduit en français. Par exemple, il vient de dire :

Un Ethiopien changera-t-il sa peau,
un léopard ses taches?
Et vous, pourriez-vous faire le bien,
vous qui êtes appris à mal faire?

Il ajoute, mettant la menace sur les lèvres de Yahweh :

Moi, je relèverai les pans de ta robe sur ton visage,
et l'on verra ta honte.
Tes adultères, tes hennissements,
tes criminelles prostitutions
sur les collines en pleine campagne (2).

On pourrait signaler d'autres métaphores qui nous paraîtraient, à nous, d'une grande hardiesse. Déjà, le prophète Amos avait dit :

Yahweh rugira de Sion :
de Jérusalem il fera entendre sa voix (3).

Jérémie renchérit :

Yahweh rugit du haut du ciel;
de sa demeure il fait retentir sa voix;
il rugit violemment contre son domaine;

(1) *Jér.*, XX, 7b-8, 14-16b, 17-18.
(2) *Jér.*, XIII, 23, 26-27a.
(3) *Amos*, I, 2.

il pousse le cri des vendangeurs
contre tous les habitants de la terre.
Le bruit en est arrivé jusqu'au bout de la terre,
car Yahweh fait le procès de toutes les nations (1).

Signalons la couleur locale dans cette description de la sécheresse en Palestine :

Les grands envoient
les petits chercher *de l'eau.*
Ceux-ci vont aux citernes (2).
Ils ne trouvent pas d'eau;
ils reviennent avec leurs vases vides.
Ils sont confondus et honteux;
ils se couvrent la tête.

A cause du sol crevassé
parce qu'il n'y a pas eu de pluie dans le pays,
les laboureurs sont confondus,
ils se couvrent la tête.

Même la biche dans la campagne
met bas et abandonne ses petits,
parce qu'il n'y a pas d'herbe.
Les onagres se tiennent sur les hauteurs,
aspirant l'air comme des chacals.
Leurs yeux s'y éteignent
parce qu'il n'y a pas de verdure (3).

Nous avons des tableautins pleins de vie, brossés en quelques lignes. Par exemple, cette invasion de l'ennemi :

(1) *Jér.*, XXV, 30-31.
(2) On sait qu'à Jérusalem, autrefois, — et aujourd'hui encore — il n'y a aucune *source* ni aucun *puits* à l'intérieur de la ville, à cause de la nature du sous-sol. L'eau était — et est encore — recueillie dans des citernes.
(3) *Jér.*, XIV, 3-6.

On entend depuis Dan le ronflement de ses chevaux.
Au bruit du hennissement de ses coursiers
toute la terre tremble.
Ils arrivent, ils dévorent le pays et ce qu'il renferme,
la ville et ses habitants (1).

Nous l'avons déjà dit, malgré son ardeur, son éloquence et parfois sa véhémence inspirés par la vue claire qu'il avait du danger, Jérémie ne réussit pas à imposer ses idées. Jérusalem prit le parti de l'Égypte et se souleva contre les Assyriens. Mais Juda fut broyé, et l'Égypte enregistra une défaite de plus. Les soldats, les prêtres, les scribes et toute la classe influente de Palestine, furent transplantés en Chaldée. Le roi Sédécias eut les yeux crevés et fut déporté à Babylone.

Nabuchodonosor II avait fait de cette métropole célèbre une des plus belles villes du monde de cette époque. Nous citons ici un des textes dans lesquels il rapporte les travaux d'embellissement qu'il y fit exécuter.

Lorsque le dieu Mardouk, le grand Seigneur, *m'eut créé* légitimement, *il me commanda solennellement* de maintenir l'ordre dans le pays, de paître le peuple, d'élever les villes, de rebâtir les temples. Moi, j'obéis plein de crainte.

J'achevai Babylone, la ville sublime, la ville de ma seigneurie, et ses grandes murailles l'Imgour-Enlil et le Nimitti-Enlil. *Au seuil des portes, je plaçai d'énormes taureaux et des cérastes.*

Ce qu'aucun roi antérieur n'avait fait, mon père avait entouré la ville de ses murailles en asphalte et en briques cuites ; et moi, j'élevai en asphalte et

(1) *Jér.*, VIII, 16.

en briques cuites une puissante muraille, la troisième, longeant les autres, et je les unis et réunis aux murailles de mon père. *J'assis leur fondement sur le seuil même des Enfers et j'élevai leur faîte aussi haut qu'une montagne.*

D'un mur de briques cuites, dans la direction de l'Occident, j'entourai la muraille avancée de Babylone Le mur de canalisation de l'Arahtou en asphalte et briques cuites mon père avait bâti. Il avait construit, au delà de l'Euphrate, un quai en briques cuites, mais il n'avait pas achevé. Moi, son premier né, le chéri de son cœur, je bâtis le mur de canalisation de l'Arahtou en asphalte et briques cuites ; et avec le mur que mon père avait bâti, je le fortifiai.

Dans l'Esagil, *sanctuaire terrible, grande maison du ciel et de la terre,* demeure de délices, je fis recouvrir d'or brillant l'Ekour, chapelle du dieu Mardouk, Seigneur des dieux, Ka-doug-lisoug demeure de la déesse Sarpanit, l'Ezida demeure du roi du ciel et de la terre, et je le fis briller comme le jour.

Je rebâtis l'E-temen-anki, la *ziggourat* de Babylone.

Je rebâtis, à Borsippa, l'E-zida, le temple normal, le temple chéri de Nabou. Sous l'or et les pierres précieuses je le fis resplendir comme le firmament.

Dans les premiers temps de leur exil, les Hébreux se rappelaient avec douleur leur cité sainte et ne pouvaient retenir leurs larmes. Un psalmiste a chanté :

Au bord des fleuves de Babylone
nous étions assis et nous pleurions,
en nous souvenant de Sion.
Aux saules de ses vallées
nous avions suspendu nos harpes.

Car ceux-là qui nous tenaient captifs nous demandaient
des hymnes et des cantiques,
nos oppresseurs, des chants joyeux :
« Chantez-nous un cantique de Sion! »
Comment chanterions-nous le cantique de Yahweh,
sur la terre de l'étranger ?

Si jamais je t'oublie, Jérusalem
que ma droite oublie (de se mouvoir) !...
Que ma langue s'attache à mon palais,
si je cesse de penser à toi,
si je ne mets pas Jérusalem
au premier rang de mes joies (1).

Un jour viendra où ces dernières paroles seront bien oubliées. Quand Cyrus aura autorisé les exilés à rentrer dans leur patrie, ce n'est pas tout Israël qui reviendra au pays de Juda. Plusieurs, ayant réussi à trouver des situations lucratives, préféreront les garder, et Néhémie lui-même, devenu échanson d'Artaxerxès, à Suse, partira bien, un jour, pour Jérusalem afin d'en rebâtir les murs, mais il reviendra ensuite reprendre son poste à la Cour du grand roi.

A Babylone, au milieu des Israélites qui avaient déjà été déportés, Ezéchiel annonce que, même pour les Jérosolimites, la fin approche et qu'il n'y aura pas de pitié pour eux. C'est Yahweh qui parle, mais on sent qu'une angoisse profonde étreint le prophète. Par moments, on dirait qu'il ne peut s'exprimer que par des cris, des interjections. Quelquefois, sa phrase paraît hachée, pour ainsi dire.

(1) *Ps.* 137.

Un malheur unique !
Un malheur ! Voici qu'il arrive !
Une fin vient ! La fin arrive !
Elle s'éveille contre toi ;
voici qu'elle arrive !
Ton sort est venu,
habitant du pays !
Le temps vient ! Le jour est proche !
Du tumulte ! *et non le cri de joie sur les montagnes...*

Voici le jour ; voici qu'il vient !
(Ton) *sort est arrivé.*
La verge fleurit,
l'orgueil éclot.
La violence s'élève
pour (être) *la verge de l'impiété.*
Il ne restera rien d'eux, ni de leur multitude...

On sonne de la trompette
et tout est prêt ;
mais personne ne marche au combat,
car ma colère est contre toute leur multitude.
Au dehors, l'épée !
au dedans, la peste et la famine...

La ruine vient !
Ils chercheront la paix et il n'y en aura point.
Il arrivera malheur sur malheur
et nouvelle sur nouvelle.
Ils chercheront des visions auprès des prophètes
et la loi fera défaut au prêtre
et le conseil aux Anciens
Le roi sera en deuil ;
le prince se vêtira de tristesse
et les mains du peuple du pays trembleront (1).

(1) *Ezech.*, VII, 5 , etc.

Énigme sous forme de parabole (1).

C'est Yahweh qui parle.

Le grand aigle aux grandes ailes, à la grande envergure, et couvert d'un plumage aux couleurs variées, vint vers le Liban et enleva la cime du cèdre.

Il est admis que l'aigle représente l'empire babylonien avec son roi Nabuchodonosor. Le Liban est, ici, l'emblème du mont Sion où le temple de Yahweh et le palais des rois étaient bâtis en bois de cèdre. La cime du cèdre est le roi Joachin, appelé aussi Jéchonias, qui fut le dernier emmené en captivité à Babylone.

Il arracha le plus élevé de ses rameaux, l'emporta dans un pays de Canaan et le plaça dans une ville de marchands. Puis il prit du plant du pays et le plaça dans un sol fertile ; il le mit près d'une eau abondante et le planta comme un saule.

(*Ce rejeton*) poussa et devint un cep de vigne étendu, peu élevé ; ses rameaux étaient tournés vers l'(*aigle*) et ses racines étaient sous lui ; il devint un cep et poussa des branches.

Il y avait un autre grand aigle, aux grandes ailes, au plumage abondant.

Cet aigle était le pharaon d'Égypte (2).

Voici que cette vigne étendit avidement ses racines vers lui, et que, du parterre où elle était plantée, elle poussa vers lui ses rameaux pour qu'il l'arrosât.

(1) *Enigme* et *parabole* sont les mots même du texte, *Ezech.*, XVII, 2.
(2) Voir v. 15.

Elle était plantée dans une bonne terre, auprès d'eaux abondantes, de manière à pousser du feuillage et à porter du fruit, pour devenir une vigne magnifique. Dis : ainsi parle le Seigneur Yahweh : « Prospérera-t-elle ? N'arrachera-t-on pas ses racines et n'abattra-t-on pas son fruit pour qu'elle sèche ? Toutes les jeunes feuilles qu'elle poussait se dessécheront. (*Il ne faudra*) ni un bras puissant ni beaucoup de gens pour l'enlever de ses racines. Et voici qu'elle est plantée, mais prospérera-t-elle ? Dès que le vent d'Orient l'aura touchée, ne séchera-t-elle pas ? »

Et voici l'explication :

Dis donc à la maison rebelle : « Ne savez-vous pas ce que cela (*signifie*) ? » Dis : « Voici que le roi de Babylone est allé à Jérusalem, qu'il a pris son roi et ses chefs et les a fait venir auprès de lui, à Babylone. Puis il a pris (*un homme*) de la race royale ; il a conclu une alliance avec lui et lui a fait prêter serment. Il avait pris les hommes puissants du pays, pour que le royaume fût dans l'abaissement sans (*pouvoir*) s'élever, observant son alliance pour subsister.

« Mais il s'est révolté contre lui, envoyant ses messagers en Égypte, pour qu'on lui donnât des chevaux et beaucoup d'hommes. Réussira-t-il ? Échappera-t-il, celui qui fait de telles choses ? Il a rompu l'alliance, et il échapperait !

« Je suis vivant — oracle du Seigneur Yahweh :

« C'est dans la ville du roi qui l'a fait régner, dont il a méprisé le serment et dont il a rompu l'alliance, c'est chez lui, dans Babylone, qu'il mourra... (1).

(1) *Ezech.*, XVII, 2-16.

L'épée de Yahweh aux mains de Nabuchodonosor.

Quelle vie, dans ce récit ! et puis quelle rapidité dans le style ! L'idée n'est pas nouvelle, ni l'image, c'est-à-dire l'apostrophe à l'arme qui vient frapper le peuple coupable.

Yahweh vient de dire :

Je tirerai mon épée de son fourreau
et j'exterminerai de ton sein juste et méchant.

Un peu plus loin :

L'épée, l'épée est aiguisée et fourbie :
c'est pour faire un massacre qu'elle est aiguisée.

Crie et hurle, fils de l'homme,
car elle est pour mon peuple
elle est pour tous les princes d'Israël.
Ils sont livrés à l'épée avec mon peuple.
Frappe donc sur ta cuisse !...

Que le prophète invite Nabuchodonosor à frapper !

Toi, fils de l'homme, prophétise
et frappe main contre main
Que l'épée double, triple ses coups !
C'est l'épée du carnage,
l'épée du grand carnage
qui les encercle.
Pour que les cœurs se fondent
et pour multiplier les victimes,
j'ai mis à toutes les portes
l'épée meurtrière.

Ah ! elle est préparée pour (lancer) *l'éclair*
elle est aiguisée pour le carnage !
En position à droite !
En place à gauche !
Fais face de tous côtés !
Moi aussi, je frapperai main contre main
et j'assouvirai mon courroux.
Moi, Yahweh, j'ai parlé.

Voici un tableau allégorique de ce que Yahweh avait fait pour Jérusalem au cours de son histoire. D'après Ezéchiel, c'est Yahweh qui parle : « *La parole de Yahweh me fut* (*adressée*) *en ces termes...* » Comme on le verra, le prophète ne recule pas devant le réalisme des termes. Ici, on ne trouve pas de parallélisme.

Ainsi parle le Seigneur, Yahweh à Jérusalem : « (*Par*) ton origine et ta naissance (*tu es*) du pays du Cananéen ; ton père était l'Amorrhéen et ta mère une Hittite.

(*Quant à*) ta naissance, le jour où tu naquis, ton cordon n'a pas été coupé, et tu n'as pas été baignée dans l'eau pour être purifiée. Tu n'as pas été frottée de sel, ni enveloppée de langes. Aucun œil n'eut pitié de toi pour te rendre un seul de ces soins, par compassion pour toi ; mais on te jeta, par dégoût de toi, sur la face des champs, le jour de ta naissance.

Je passai près de toi, et je te vis te débattant dans ton sang, et je te dis : « Vis dans ton sang ! Je te fis multiplier comme l'herbe des champs. Tu te multiplias et tu grandis. Tu acquis une beauté parfaite. Tes seins se formèrent et tu arrivas à la puberté. Mais tu étais nue, entièrement nue !

Je passai près de toi et je te vis. Et voici (*que*) ton

(1) *Ezech.*, XXI, 8c, 15a, 17-77.

temps était (*venu*), le temps des amours. J'étendis sur toi le pan (*de mon manteau*) et je couvris ta nudité. Je te fis un serment et j'entrai en alliance avec toi — oracle du Seigneur Yahweh — et tu fus à moi.

Je te baignai dans l'eau, et je lavai ton sang de dessus toi, et je t'oignis d'huile. Je te vêtis de broderie, et je te chaussai de peau de veau marin. Je ceignis ta (*tête d'un voile*) de lin, et je te couvris de soie. Je t'ornai d'une parure : je mis des bracelets à tes mains, et un collier à ton cou ; je mis à ton nez un anneau, des boucles à tes oreilles, et sur ta tête un magnifique diadème. Tu t'ornas d'or et d'argent, et tu fus vêtue de lin, de soie et de broderie. La fleur de froment, le miel et l'huile étaient ta nourriture. Tu devins extraordinairement belle, et tu arrivas à la dignité royale.

Ton nom se répandit parmi les nations à cause de ta beauté ; car elle était parfaite, grâce à ma splendeur que j'avais répandue sur toi.

On lit dans le Décalogue, à la suite du commandement d'adorer Yahweh seul : « Car moi, Yahweh, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, *qui punis l'iniquité des pères sur les enfants, sur la troisième et la quatrième génération* pour ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à mille générations pour ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Israël était profondément convaincu qu'il en était bien ainsi en effet. Aujourd'hui, on estimait que l'exil était un châtiment national infligé par Yahweh, à la suite des iniquités des pères.

Or, Jérémie avait déjà affirmé que désormais :

(1) *Ezéch.*, XVI, 1-14.

« ...*on ne dira plus :*
Les pères ont mangé des raisins verts
et les dents des fils en sont agacées. »
Mais chacun mourra pour son iniquité :
tout homme qui mangera des raisins verts
ses dents seront agacées (1).

Voici qu'Ezéchiel insiste et développe cette idée de la responsabilité personnelle. C'est Yahweh qui parle :

Pourquoi donc proférez-vous ce proverbe :

« *Les pères mangent des raisins verts*
« *et les dents des fils en sont agacées ?* »

Je suis vivant — oracle du Seigneur Yahweh : Vous n'aurez plus lieu de proférer ce proverbe en Israël. Voici que toutes les âmes sont à moi : l'âme du fils comme l'âme du père est à moi ; *l'âme qui pèche sera celle qui mourra.*

Si un homme est juste et pratique le droit et la justice ; s'il ne mange pas sur les montagnes (2) et n'élève pas les yeux vers les idoles infâmes de la maison d'Israël ; s'il ne déshonore pas la femme de son prochain et ne s'approche pas d'une femme pendant sa souillure ; s'il n'opprime personne, s'il rend au débiteur son gage, s'il ne commet pas de rapines, s'il donne son pain à celui qui a faim et couvre d'un vêtement celui qui est nu ; s'il ne prête pas à usure et ne prend pas d'intérêt ; s'il détourne sa main de l'iniquité ; s'il juge selon la vérité entre un homme et un autre ; s'il suit mes préceptes et observe mes lois, en agissant avec fidélité, *celui-là est juste ; il vivra,* — oracle du Seigneur Yahweh.

(1) *Jérem.*, XXXI, 29-30.
(2) C'est-à-dire : s'il n'offre pas de sacrifice aux *bamôth* (= aux sanctuaires cananéens.)

Mais (*cet homme*) engendre un fils violent, qui verse le sang et qui fait à (*son*) frère quelqu'une de ces choses...

Le prophète répète, à peu près dans les mêmes termes, ce qu'il ne faut pas faire et termine par ces mots :

Et il vivrait ! Il ne vivra pas. Il a commis toutes ces abominations, il doit mourir. Son sang sera sur lui.

Mais voici qu'(*un homme*) a engendré un fils. (*Ce fils*) a vu tous les péchés qu'a commis son père. Il les a vus et n'a rien fait de semblable. Il n'a pas...

Suit l'énumération ; puis :

Celui-là ne mourra pas pour l'iniquité de son père. Il vivra certainement. Son père qui a multiplié la violence, etc., voici que lui, il mourra pour son iniquité.

Ezéchiel insiste encore :

Et vous dites : « Pourquoi le fils ne porte-t-il pas l'iniquité de son père ? » Mais le fils a agi suivant le droit et la justice, il a observé tous mes préceptes et les a mis en pratique : il vivra certainement. L'âme qui pêche, c'est elle qui mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité du père et le père ne portera pas l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, et la méchanceté du méchant sera sur lui (1).

Citons au moins quelques passages de cette belle prosopopée qui est en même temps un *tableau* de Tyr et de son influence sur mer et sur terre.

(1) *Ezéchiel*, XVIII, 2-20.

O toi qui es assise aux entrées de la mer,
qui trafiquais avec les peuples
vers des îles nombreuses,
ainsi parle le Seigneur Yahweh :

O Tyr, tu as dit : « Je suis parfaite en beauté ! »
Ton domaine est au sein des mers ;
ceux qui t'ont bâtie ont rendu parfaite ta beauté.
Ils ont construit en cyprès de Sanir
toutes tes planches,
ils ont pris du cèdre du Liban
pour t'en faire un mât.
De chênes de Basan
ils ont fait tes rames ;
ils ont fait tes bancs d'ivoire (incrusté) *dans du buis*
(provenant) *des îles de Kittim.*

Le fin lin d'Egypte avec ses broderies
formait tes voiles,
il te servait de pavillon.
L'hyacinthe et l'écarlate des îles d'Elisa (1)
formaient tes tentures
Les habitants de Sidon et d'Arvad
te servaient de rameurs.
Tes sages qui (étaient) *chez toi, ô Tyr,*
étaient tes pilotes.
Les anciens de Gébal et ses sages étaient chez toi
réparant les fissures.

Tous les vaisseaux de la mer et leurs marins étaient chez
pour échanger tes marchandises. [*toi*
Perses, Lydiens et Libyens étaient dans ton armée,
(c'étaient *tes hommes de guerre.*
Ils suspendaient chez toi le casque et le bouclier
et te donnaient de la splendeur...

(1) Le Péloponèse.

Tharsis (1) *trafiquait avec toi pour ses richesses de*
[toutes sortes,
argent, fer, étain et plomb, dont elle payait tes marchan-
[dises.
Javan (2), *Thubal et Mosoch* (3) *faisaient commerce*
[avec toi;
avec des âmes d'hommes et des vases de cuivre,
ils soldaient tes créances.
Ceux de la maison de Thogorma (4)
avec des chevaux de trait, des chevaux de course et des
payaient tes marchandises... *[mulets*

Tu es devenue tout à fait opulente et glorieuse
au sein des mers.
Mais sur les grandes eaux où te conduisaient
ceux qui maniaient tes rames
le vent d'Orient t'a brisée,
au sein des mers.
Tes richesses, ton trafic, tes marchandises
tes marins et tes pilotes
tes radoubeurs, les courtiers de ton commerce,
tous tes hommes de guerre
qui sont chez toi, avec toute la multitude
qui est au milieu de toi
tomberont au sein des mers,
au jour de ta chute (5).

Parmi les Judéens déportés après la prise de Jérusalem se trouvait un adolescent de race royale, Daniel. *Nabuchodonosor le fit élever dans son palais avec quelques autres nobles Jérosolimites; ils furent* formés au service de la

(1) Thartessus, colonie phénicienne, au sud de l'Espagne.
(2) La Grèce.
(3) Ces deux peuples habitaient au sud du Caucase.
(4) L'Arménie.
(5) *Ezéchiel*, XXVII, *passim*.

Cour et *instruits des sciences du pays babylonien.*

Or, Daniel eut à remplir une mission prophétique. Ce ne fut pas en se présentant devant le peuple et en agissant par la parole, mais uniquement en écrivant ses oracles. D'une manière générale, il eut pour but de montrer que Dieu dirige tous les événements de l'histoire de manière à les faire servir au salut de l'humanité. Il fut ainsi amené à parler du royaume spirituel de l'avenir, et il attira l'attention sur la nature et l'origine humaine de son roi par l'expression caractéristique de « Fils de l'homme ».

De tout temps, les visions et les songes eurent une très grande importance dans la vie des Babyloniens, et nous avons vu à loisir combien est abondante la littérature des Voyants. Il se trouve que, dans la Bible, ce sont des prophètes contemporains dela captivité ou postérieurs qui rapportent le plus grand nombre de visions, particulièrement Ezéchiel, Daniel, Zacharie surtout, qui consacre six chapitres à rapporter des visions nocturnes.

Citons ici une page du roi Nabonide dont Daniel fut le contemporain.

Un dieu révèle à Nabonide que Cyrus doit châtier Astyage (1).

Au commencement de ma royauté éternelle, *j'eus une vision en songe*. Le dieu Mardouk, *le grand Seigneur*, et le dieu Sin (2), flambeau du ciel et de la

(1) *Grand cyl. de Sippar*, I, 13-35.
(2) Le dieu Lune.

terre, se rencontrèrent. Le dieu Mardouk me dit : « Nabonide, roi de Babylone, avec tes chevaux et tes chars, charrie des briques crues; bâtis l'Ehoulhoul (1) et fais que le dieu Sin, *le grand Seigneur*, y établisse son domicile.

Rempli de crainte, je dis à Mardouk, *seigneur des dieux :* « Ce temple que tu me dis de bâtir, les Mèdes l'ont entouré et leurs forces sont puissantes. »

Mardouk me dit : « Les Mèdes dont tu parles, eux, leur pays et leurs rois qui se tenaient à leurs côtés, il n'existent plus. Au bout de la troisième année, surgit Cyrus, roi d'Anzan, le jeune serviteur du dieu Mardouk. Avec le petit nombre de ses troupes, il détruisit les nombreuses troupes des Mèdes. Il prit Astyage, roi des Mèdes, et l'emmena en son pays, prisonnier de guerre. »

Telles furent les paroles du dieu Mardouk, *le grand seigneur des dieux*, et du dieu Sin, flambeau du ciel et de la terre. dont l'ordre ne peut être éludé.

DEUX VISIONS DE DANIEL

1. — Le bélier et le bouc.

Les commentateurs font remarquer que le bélier représente la puissance médo-perse, et le bouc la puissance grecque dans la personne d'Alexandre le Grand.

La troisième année du règne du roi Baltasar, une vision m'apparut, à moi Daniel, après celle qui m'était apparue auparavant.

Je vis dans la vision. Et il arriva comme je regardais, que je me trouvais à Suse, la forteresse qui est

(1) Temple du dieu Sin, à Harran.

dans la province d'Elam. Je vis dans la vision. Et j'étais près du fleuve Oulaï.

Je levai les yeux et je vis. Et voici qu'un bélier se tenait devant le fleuve. Il avait deux cornes. Les deux cornes étaient hautes, mais l'une était plus haute que l'autre ; et la plus haute s'élevait la dernière. Je vis le bélier heurtant de ses cornes vers l'Occident, vers le septentrion et vers le midi. Aucune bête ne tenait devant lui, et personne ne délivrait de sa main. Il faisait ce qu'il voulait, et il grandissait.

Et moi, je considérais avec attention. Et voici qu'un jeune bouc venait de l'Occident sur la face de toute la terre. Et le bouc avait entre les yeux une corne très apparente. Il arriva jusqu'au bélier aux deux cornes que j'avais vu se tenant devant le fleuve. Et il courut devant lui dans l'ardeur de sa force. Je le vis s'approcher du bélier. S'irritant contre lui, il frappa le bélier et lui brisa les deux cornes, sans que le bélier eût la force de se tenir devant lui. Il le jeta par terre et le foula aux pieds. Et personne ne délivrait le bélier de sa main.

Le jeune bouc grandit extrêmement et, quand il fut devenu fort, la grande corne se brisa. Et je vis quatre cornes s'élever à sa place vers les quatre vents du ciel.

De l'une d'elles sortit une corne, petite, qui grandit beaucoup vers le midi, vers l'Orient et vers le glorieux (*pays*). Elle grandit jusqu'à l'armée des cieux. Elle fit tomber à terre (*une partie*) de cette armée et des étoiles, et les foula aux pieds. Elle grandit jusqu'au chef de l'armée et lui enleva le (*culte*) perpétuel ; et le lieu de son sanctuaire fut renversé. Et une armée fut livrée par infidélité, avec le culte perpétuel. Et (*la corne*) jeta la vérité par terre. Elle (*le*) fit et elle réussit.

Et j'entendis un saint qui parlait. Et un (*autre*) saint dit à celui qui parlait : « Jusqu'à quand durera (*ce qu'annonce*) la vision touchant le culte perpétuel,

le péché de désolation, ainsi que l'abandon du sanctuaire et de l'armée pour être foulés ? » Il me dit : « Jusqu'à 2.300 soirs et matins. Puis le sanctuaire sera purifié. »

Tandis que moi, Daniel, je voyais la vision et que j' (*en*) cherchais l'intelligence, voici que se tenait devant moi *comme une figure d'homme.* Et j'entendis une voix d'homme du milieu de l'Oulaï. Elle cria et dit : « *Gabriel,* fais-lui entendre la vision. »

Il vint alors près du (*lieu où*) je me tenais, et à son approche je fus effrayé, et je tombai sur ma face. Il me dit : « Comprends, fils de l'homme, que la vision est pour le temps de la fin. »

Comme il me parlait (*je tombai par terre*) sur ma face, frappé d'assoupissement ; mais il me toucha et me fit tenir debout (*au lieu*) où je me tenais. Et il dit : « Voici que je vais t'apprendre ce qui arrivera au dernier temps de la colère. Car c'est pour le temps de la fin. Le bélier à cornes que tu as vu, ce sont les rois de Médie et de Perse. Le bouc velu, c'est le roi de Javan (1) et la grande corne entre ses yeux, c'est le premier roi (2).

Si (*cette corne*) s'est brisée, et si quatre (*cornes*) se sont dressées à sa place, (*c'est que*) quatre royautés s'élèveront de (*cette*) nation, mais sans avoir la même force.

A la fin de leur domination, quand (*le nombre*) des infidèles sera complet, il s'élèvera un roi au dur visage et pénétrant les choses cachées. Sa force s'accroîtra, mais non par sa propre force. Il fera de prodigieux ravages. Il réussira dans ses entreprises. Il ravagera les puissants et le peuple des saints. A cause de son habileté, il fera prospérer la ruse dans sa main. Il s'enorgueillira dans son cœur, et, en pleine paix, il fera périr beaucoup de gens. Il s'élèvera contre le

(1) *Javan,* c'est la Grèce.
(2) C'est-à-dire Alexandre le Grand.

prince des princes. Et il sera brisé sans la main (*d'un homme*).

La vision touchant le soir et le matin qui a été exposée, c'est la vérité. Mais toi, serre la vision, car (*elle se rapporte*) à un temps éloigné.

Et moi, Daniel, je tombai en défaillance et fus malade pendant plusieurs jours. Puis je me levai et m'occupai des affaires du roi. J'étais stupéfait de ce que j'avais vu, et personne ne le comprenait (1).

2. — Le festin de Baltasar.

Faisons remarquer d'abord que Baltasar est une transcription traditionnelle de l'hébreu *Belshazzar*, déformation du cunéiforme de *Bêlshar-outsour* qui signifie *(ô dieu) Bêl, protège le roi* ! Des inscriptions récemment découvertes nous apprennent que Bêl-shar-outsour, fils de Nabonide (555-538) était associé au trône royal et résidait à Babylone, tandis que son père, au nord du royaume, venait d'être vaincu par Cyrus.

Le roi Baltasar fit un grand festin à mille de ses princes et, en présence de ces mille, il but du vin. Excité par le vin, Baltasar fit apporter les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor, son père, avait enlevés du temple qui est à Jérusalem, afin que le roi et ses princes, ses femmes et ses concubines s'en servissent pour boire.

Alors on apporta les vases d'or qui avaient été enlevés du temple de la maison de Dieu qui est à Jérusalem, et le roi et ses princes, ses femmes et ses concubines s'en servirent pour boire. Ils burent du

(1) *Dan*, VIII.

vin, et ils louèrent les dieux d'or et d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

A ce moment apparurent des doigts de main humaine qui écrivaient en face du candélabre, sur la chaux de la muraille du palais royal. Le roi vit le bout de la main qui écrivait. Alors le roi changea de couleur et ses pensées le troublèrent ; les jointures de ses reins se relâchèrent et ses genoux se heurtèrent l'un contre l'autre.

Le roi cria avec force qu'on fît venir les magiciens, les Chaldéens et les astrologues. Et le roi prit la parole et dit aux sages de Babylone : « Quiconque lira cette écriture et m'en fera connaître la signification sera revêtu de pourpre et *(portera)* au cou une chaîne d'or, et il commandera en troisième dans le royaume. »

Alors tous les sages du roi entrèrent, mais ils ne purent lire ce qui était écrit, ni en faire savoir la signification au roi. Alors le roi Baltasar fut très effrayé ; il changea de couleur. Et ses princes furent consternés.

La reine *(apprenant)* les paroles du roi et de ses princes, entra dans la salle du festin. La reine prit la parole et dit : « O roi, vis éternellement ! Que tes pensées ne te troublent pas et que tes couleurs ne changent point ! Il y a un homme de ton royaume en qui *(réside)* l'esprit des *dieux saints*. Dans les jours de ton père, on trouva en lui une lumière, une intelligence et une sagesse pareilles à la sagesse des dieux. Aussi Nabuchodonosor, ton père, — le roi, ton père — l'établit chef des lettrés, des magiciens, des Chaldéens, des astrologues, parce qu'un esprit supérieur, de la science et de l'intelligence pour interpréter les songes pour faire connaître les énigmes et résoudre les questions difficiles furent trouvés en lui, en Daniel, à qui le roi avait donné le nom de Baltassar. Qu'on appelle donc Daniel, et il fera connaître la signification ! »

Alors Daniel fut introduit devant le roi. Le roi prit la parole et dit à Daniel : « Es-tu ce Daniel, l'un des captifs de Juda, que le roi, mon père, a amenés de Judée ? J'ai entendu dire à ton sujet que l'esprit des dieux est en toi, qu'une lumière, une intelligence et une sagesse extraordinaires se trouvent en toi. On vient d'introduire devant moi les sages et les magiciens pour lire cette écriture et m'en faire savoir la signification ; mais ils n'ont pas pu me faire connaître la signification de *(ces)* mots. Et moi, j'ai entendu dire de toi que tu peux donner les significations et résoudre les questions difficiles. Si donc tu peux lire ce qui est écrit et m'en faire connaître la signification, tu seras revêtu de pourpre *(tu porteras)* au cou une chaîne d'or, et tu commanderas en troisième dans le royaume. »

Alors Daniel prit la parole et dit devant le roi : « Que tes dons soient à toi, et donne à un autre tes présents ! Toutefois, je lirai au roi ce qui est écrit et je lui *(en)* ferai savoir la signification. O roi, le Dieu Très-Haut avait donné à Nabuchodonosor, ton père, la royauté et la grandeur, la gloire et la majesté ; et à cause de la grandeur qu'il lui avait donnée, tous les peuples, nations et langues étaient dans la crainte et tremblaient devant lui. Il faisait mourir qui il voulait, et il donnait la vie à qui il voulait. Il élevait qui il voulait et il abaissait qui il voulait. Mais son cœur s'étant élevé et son esprit s'étant endurci jusqu'à l'arrogance, on le fit descendre du trône de sa royauté, et la grandeur lui fut ôtée. Il fut chassé *(du milieu)* des enfants des hommes ; son cœur devint semblable à *(celui)* des bêtes et sa demeure fut avec les ânes sauvages. On le nourrit d'herbe comme les bœufs et son corps fut trempé de la rosée du ciel jusqu'à ce qu'il reconnût que le Dieu Très-Haut domine sur la royauté des hommes, et qu'il y élève qui il lui plaît.

Et toi son fils, Baltasar, tu n'as pas humilié ton

cœur quoique tu connusses toutes ces choses, mais tu t'es élevé contre le Seigneur du ciel. On a apporté devant toi les vases de sa maison, et toi, tes princes, tes femmes et tes concubines, vous y avez bu du vin. Tu as loué les dieux d'argent et d'or, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient, ni n'entendent, ni ne connaissent rien. Et le dieu qui a dans sa main ton souffle et de qui *(relèvent)* toutes tes voies, tu ne *(l')* as pas glorifié. C'est alors qu'a été envoyé de sa part ce bout de main et qu'a été tracé ce qui est écrit là. Voici l'écriture qui a été tracée : MENÉ MENÉ, TEQEL OUPHARSIN. Et voici la signification : MENÉ *(compté) :* Dieu a compté ton règne et y a mis fin ; TEQEL *(pesé) :* tu as été pesé dans les balances et trouvé léger ; PERÈS (1) *(divisé) :* ton royaume sera divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. »

Alors, sur l'ordre de Baltasar, on revêtit Daniel de pourpre *(on lui mit)* au cou une chaîne d'or, et on publia à son sujet qu'il commanderait en troisième dans le royaume.

Dans la nuit même, Baltasar, roi des Chaldéens, fut tué.

Cyrus le Perse s'était emparé de Babylone et était devenu le maître du monde oriental. Quelles perspectives s'ouvraient aux Hébreux, à la vue du libéralisme de cet extraordinaire vainqueur ! Car, à la différence des conquérants sémites, cet Aryen s'était présenté à la ville sainte comme un véritable libérateur. Il avait proclamé : « *Le salut est fait à la ville* ! *Cyrus ordonne le salut pour Babylone tout entière* (3) ! » Il s'était donné comme l'élu de Mardouk, le

(1) Deux lignes plus haut, il y a le pluriel actif *divisant*, (OUPHARSIN =*et divisants*).
(2) *Daniel* V.
(3) *Chroniq.Nabonide-Cyrus*, verso A, 19-20.

grand dieu de Babylone, et chargé de punir le roi vaincu qui avait introduit des dieux étrangers : « *Le dieu Mardouk* considéra la totalité des pays ; il les vit et *chercha un roi juste, un roi selon son cœur qu'il amènerait par la main. Il appela son nom* : Cyrus, roi d'Anshan ! *Il désigna son nom pour la royauté sur toutes choses* (1). »

Cyrus rendit les dieux à leurs cités et prit soin que l'on rebâtît leurs temples. Il tolérait les divinités des autres nations, mais son culte personnel, comme celui des autres Achéménides, était pour Ahoura-Mazda, « le dieu qui a créé ce ciel, qui a créé cette terre, qui a créé l'homme, qui a donné à l'homme la bénédiction. »

Les Israélites demandèrent au monarque, comme don de joyeux avènement, la permission de rentrer dans leur pays. Elle leur fut accordée, ainsi que l'autorisation de rebâtir leur Temple.

Histoire.

Les deux *Livres des Chroniques* ou Paralipomènes ne rapportent guère que ce qui concerne le royaume de Juda et, en particulier, la maison de David. L'auteur montre l'indissoluble connexion qui existe entre la fidélité aux prescriptions rituelles de la Loi et les succès des rois. Ces deux livres, qui autrefois n'en formaient qu'un, sont étroitement apparentés aux *Livres d'Esdras* et *de Néhémie :* ils ont même style, même point de vue dans la manière de traiter la matière

(1) *Cylindre de Cyrus*, 11-12.

historique, mêmes préférences pour certains détails caractéristiques, tels que les généalogies, les descriptions de cérémonies religieuses. Ils furent rédigés après l'Exil.

Il s'agissait alors de réorganiser la nation. Pour cela, il importait d'établir la continuité, bien plus l'identité de la communauté post-exilienne et de l'Israël primitif, puisque de cette identité dépendait le droit aux promesses du passé : de là les analogies. Pour porter à l'exacte observance de la Loi, on insiste sur les conséquences historiques de la fidélité et de l'infidélité.

Plus souvent que dans les autres livres historiques, les prophètes sont mis en rapport avec les rois auxquels ils prédisent succès ou échec suivant leurs mérites ; et cela, avec une grande uniformité d'expression, et sur un ton différent de celui des prophètes des *Livres de Samuel* et *des Rois*.

Le plus souvent, l'auteur cite ses sources.

Les *Livres d'Esdras* et de Néhémie embrassent une période qui va de Cyrus (538) libérant les Israélites captifs jusqu'à la dernière phase de l'activité d'Esdras, vers 398 — et même, dans leur état actuel, jusqu'au temps d'Alexandre le Grand, vers 330.

Mais nous n'avons point là une histoire complète. Les données des deux livres ne se rapportent qu'à trois périodes : la reconstruction du temple par Cyrus et Darius, les missions d'Esdras et de Néhémie et la dernière mission d'Esdras qui date, probablement, de la septième année d'Artaxerxès II, en 398.

Ces deux livres sont formés principalement de

deux Mémoires, l'un d'Esdras, l'autre de Néhémie. Certaines parties sont rédigées en araméen, les autres en hébreu.

Le rédacteur final est inconnu. Peut-être écrivit-il à l'époque grecque.

Cyrus, l'élu du dieu Mardouk,

d'après le texte cunéiforme.

Voici un texte dans lequel Cyrus se présente lui-même comme l'élu du dieu de Babylone et le libérateur de cette ville sainte.

Le dieu Mardouk (de Babylone) considéra la totalité des pays. Il les vit et chercha un roi juste, un roi selon son cœur, qu'il amènerait par la main. Il appela son nom : CYRUS, ROI D'ANSHAN ! Et il désigna son nom pour la royauté sur toutes choses.

Il courba à ses pieds le pays des Gouti, tous les Mèdes. Les hommes à tête noire qu'il amena à prendre ses mains, il en prit soin, suivant le droit et l'équité.

Le dieu Mardouk, le grand Seigneur, le protecteur de ses gens, regarda avec joie ses actes pieux et son cœur juste. Il lui ordonna d'aller à sa ville de Babylone. Il lui fit prendre le chemin de Babylone et, comme un ami et un compagnon, il marcha à son côté. Ses troupes immenses, dont le nombre comme celui des eaux du fleuve n'est pas connu, marchaient. Sans bataille ni combat, il le fit entrer dans Babylone, sa ville. Il épargna à Babylone la souffrance.

Nabonide, le roi qui n'honorait pas le dieu Mardouk, Mardouk le livra aux mains de Cyrus.

Les gens de Babylone, tous, tout le pays de Sumer et d'Akkad, les grands et les gouverneurs se proster-

nèrent devant lui, baisèrent ses pieds, se réjouirent de sa royauté; leur visage fut radieux...

Puis il raconte qu'il a donné à tous la liberté de culte et de conscience et autorisé les déportés à retourner dans leurs pays d'origine.

Je ramenai en leurs lieux les dieux qui y avaient habité et je les installai dans une demeure éternelle. Je rassemblai la totalité des gens et je les rétablis dans leurs domiciles.

Et les dieux de Sumer et d'Akkad que Nabonide, à la grande colère du Seigneur des dieux, avait apportés à Babylone, sur l'ordre du dieu Mardouk, le grand Seigneur, sans être importuné, je leur fis occuper dans leurs sanctuaires la demeure que leur cœur aime.

Cyrus, l'élu de Yahweh,

d'après le texte biblique.

Mardouk? Non; c'était Yahweh lui-même, dit le prophète, oui, c'était le Dieu d'Israël qui avait élu Cyrus et lui avait confié la mission de faire rebâtir Jérusalem et son temple.

C'est moi Yahweh qui ai fait toutes choses...

Je déjoue les présages des prophètes de mensonge
et fais délirer les devins.
Je fais reculer les sages
et change leur science en folie...

Je dis de Cyrus : « C'est mon pasteur;
il accomplira toute ma volonté

en disant à Jérusalem : « Sois rebâtie!
et au temple : « Sois fondé! »

Ainsi parle Yahweh à son messie, à Cyrus...
« Moi, je marcherai devant toi,
j'aplanirai les chemins montueux,
je romprai les portes d'airain
et je briserai les verrous de fer.
Je te donnerai les trésors cachés
et les richesses enfouies.
afin que tu saches que je suis Yahweh,
le dieu d'Israël, qui t'ai appelé par ton nom.
Je t'ai désigné quand tu ne me connaissais pas.

Je suis Yahweh et il n'y en a point d'autre;
hors moi, il n'y a point de Dieu!
Je t'ai ceint quand tu ne me connaissais pas,
afin que l'on sache, du levant au couchant,
qu'il n'y a rien en dehors de moi! (1)

Et voici ce qu'on lit au *Livre d'Esdras.*

La première année de Cyrus, roi de Perse, pour accomplir la parole de Yahweh, qu'il (avait dite par) la bouche de Jérémie, Yahweh excita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit faire de vive voix et par écrit cette proclamation dans tout son royaume.

On le voit, même à cette époque, on écrit l'histoire volontiers en style théocratique. L'auteur ne s'occupe pas des causes secondes, psychologiques, politiques ou autres, qui ont pu agir sur l'esprit de Cyrus.

« Ainsi dit Cyrus, roi de Perse : « Yahweh, le dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la

(1) *Isaïe*, XLIV, 24c-25, 28-XLV, 6b.

terre, et il m'a dit de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Juda. Qui d'entre vous est de son peuple ? Que son dieu soit avec lui, et qu'il monte à Jérusalem qui est en Juda, et bâtisse la maison de Yahweh, dieu d'Israël ! C'est le dieu qui est à Jérusalem.

Qu'à tous ceux qui restent *(de Juda)*, en tous les séjours où ils demeurent, les gens de ce séjour viennent en aide par de l'argent, de l'or, des effets et du bétail, avec des dons volontaires pour la maison de Dieu qui est à Jérusalem. »

Ce dernier paragraphe montre que les Juifs avaient su se créer des situations assez lucratives.

Les chefs de famille de Juda et de Benjamin, les prêtres et les lévites, tous ceux dont Dieu excita l'esprit se levèrent pour aller bâtir la maison de Yahweh qui est à Jérusalem. Tous les voisins les aidèrent avec des objets d'argent, de l'or, des effets, du bétail et des choses précieuses, sans compter toutes les offrandes volontaires.

Le roi Cyrus enleva les ustensiles de la maison de Yahweh que Nabuchodonosor avait enlevé de Jérusalem et placés dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les confia aux mains de Mithridate, le trésorier qui les (transmit en les) comptant à Sassabasar, le prince de Juda. En voici le nombre : trente bassins d'or, mille bassins d'argent, vingt-neuf couteaux, trente coupes d'or, quatre cent dix coupes d'argent de second ordre et mille autres ustensiles. Tous les objets d'or et d'argent étaient *(au nombre de)* cinq mille quatre cents.

Sassabasar emporta le tout, lorsque les exilés furent ramenés de Babylone à Jérusalem (1).

(1) *Esdras*, I, 1-11.

Alors les Juifs pouvaient redire, dans leur allégresse :

Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du
[messager.
qui publie la bonne nouvelle de la paix,
de celui qui annonce le bonheur, qui publie le salut,
de celui qui dit à Sion :
« *Ton Dieu règne!* »

La voix de tes sentinelles! Elles élèvent la voix,
elles poussent ensemble des cris d'allégresse,
car elles voient de leurs yeux
le retour de Yahweh en Sion.

Éclatez ensemble en cris de joie,
ruines de Jérusalem!
Yahweh a découvert le bras de sa sainteté
aux yeux de toutes les nations,
et toutes les extrémités de la terre verront
le salut de notre Dieu (1).

Ou bien encore ces distiques lyriques du prophète :

Passez, passez par les portes;
aplanissez le chemin du peuple.
Frayez, frayez la route, ôtez-en les pierres;
élevez un étendard sur les peuples.
Voici (ce que) *Yahweh a publié*
jusqu'aux extrémités de la terre :

« *Dites à la fille de Sion :*
Voici que ton sauveur vient;
voici que sa récompense est avec lui,
et ses rétributions le précèdent. »

(1) *Isaïe*, LII 7-10.

Et on les appellera Peuple saint
Rachetés de Yahweh.
Et toi, on t'appellera Recherchée,
V ille-non-délaissée (1).

L'aide divine de Yahweh.

Célébrez Yahweh car il est bon,
car sa miséricorde est éternelle.
Qu'(ainsi) *disent les rachetés de Yahweh,*
ceux qu'il a rachetés des mains de l'ennemi.
et qu'il a rassemblés de (tous) *les pays,*
de l'orient et de l'occident,
du nord et de la mer!

L'aide aux caravanes :

Ils erraient dans le désert, dans un chemin solitaire,
sans trouver une ville à habiter.
En proie à la faim, à la soif,
ils sentaient leur âme défaillir.
Dans leur détresse, ils crièrent vers Yahweh
et il les délivra de leurs angoisses.
Il les mena par le droit chemin,
pour les faire arriver à une ville habitable.
Qu'ils louent Yahweh pour sa bonté,
et pour ses merveilles en faveur des fils de l'homme.
Car il a désaltéré l'âme altérée
et comblé de bien l'âme affamée.

L'aide aux prisonniers :

Ils habitaient les ténèbres et l'ombre de la mort,
prisonniers dans la souffrance et dans les fers...
Dans leur détresse, ils crièrent vers Yahweh
et il les sauva de leurs angoisses

(1) LXII, 10-12.

Il les tira des ténèbres et des ombres de la mort,
et il brisa leurs chaînes.
Qu'ils louent Yahweh pour sa bonté
et pour ses merveilles en faveur des fils de l'homme.
Car il a brisé les portes d'airain
et mis en pièces les verrous de fer.

L'aide aux malades :

Les insensés! par leur conduite criminelle,
et par leurs iniquités, ils avaient attiré sur eux la [souffrance,
leur âme avait en horreur toute nourriture
et ils touchaient aux portes de la mort.
Dans leur détresse, ils crièrent vers Yahweh
et il les sauva de leurs angoisses.
Il envoya sa parole et il les guérit
et il les fit échapper de leurs tombeaux...

L'aide aux navigateurs :

Ils étaient descendus sur la mer dans des navires
pour faire le négoce sur les vastes eaux :
— ceux-là ont vu les œuvres de Yahweh
et ses merveilles au milieu de l'abîme. —
Il dit, et il fit lever un vent de tempête,
qui souleva les flots de (la mer).
Ils montaient jusqu'aux cieux, ils descendaient aux [abîmes,
leur âme défaillait dans la peine.
Saisis de vertige, ils chancelaient comme un homme [ivre,
et toute leur sagesse était anéantie.
Dans leur détresse, ils crièrent vers Yahweh,
et il les tira de leurs angoisses.
Il changea l'ouragan en brise légère
et les vagues se turent.
Ils se réjouirent en les voyant apaisées,
et Yahweh les conduisit au port désiré

Qu'ils louent Yahweh pour sa bonté,
et pour ses merveilles en faveur des fils de l'homme...

L'aide aux affamés et aux malheureux :

Il a changé les fleuves en désert
et les sources d'eau en sol aride,
le pays fertile en plaine de sel,
à cause de la méchanceté de ses habitants.
Il a fait du désert un bassin d'eau
et de la terre aride un sol plein de sources.
Il y établit les affamés ;
et ils fondèrent une ville pour l'habiter.
Ils ensemencèrent des champs et ils plantèrent des vignes
et ils recueillirent d'abondantes récoltes.
Il les bénit, et ils se multiplièrent beaucoup... (1).

Au retour de l'exil, les Juifs commencèrent à rebâtir leur temple. Mais, tandis que la jeune génération manifestait sa joie, les vieillards versaient des larmes, car, pour eux, le contraste était trop grand entre les humbles apparences du nouvel édifice sacré et la splendeur de l'ancien.

Les Samaritains, c'est-à-dire une population mal définie composée des familles transplantées de Babylone, de Koutha, d'Awah, d'Hamoth, de Sepharwaïm et de petits paysans israélites laissés à Samarie après la prise de la ville, les Samaritains ne furent pas autorisés, malgré leur vif désir, à participer à la reconstruction du temple, parce qu'ils n'étaient pas de purs Yahwistes ; aussi créèrent-ils aux Jérosolimites toutes sortes de difficultés. On fut obligé d'interrompre les travaux.

(1) *Ps.*, CVII.

Mais les prophètes Aggée et Zacharie étaient là ! Et ils pressaient vivement le peuple d'achever la reconstruction du temple.

Aggée disait :

Est-il temps pour vous autres
d'habiter vos maisons lambrissées,
quand cette maison-là est en ruines ?

On comptait sur d'abondantes récoltes, mais elles se réduisirent à peu de chose : « Vous aviez rentré vos récoltes, mais j'ai soufflé dessus », dit Yahweh. Pourquoi ?

A cause de ma maison qui est en ruines,
tandis que vous vous empressez chacun pour votre [maison.

Bien que le nouveau temple ait d'humbles apparences, sa gloire dépassera celle de l'ancien :

J'ébranlerai toutes les nations,
et les trésors de toutes les nations viendront ;
et je remplirai de gloire cette maison...
A moi l'argent, à moi l'or,
— *oracle de* Yahweh Tsebaôth. —
Grande sera la gloire de cette maison,
la dernière plus que la première.
Et, en ce lieu, je mettrai la paix (1).

Et Zacharie affirmait, sans préciser autrement, qu'après avoir fait remporter la victoire à son peuple, Yahweh lui donnerait la prospérité.

(1) *Aggée,* I, 4, 9 : II, 7-9.

Quelle prospérité, quelle beauté que la leur!
Le froment fera croître les jeunes gens
et le vin nouveau les vierges.
Demandez à Yahweh de la pluie, au printemps.
C'est Yahweh qui fait les éclairs :
il leur donnera une pluie abondante,
à chacun de l'herbe dans son champ (1).

Dans la même page, il avait écrit un passage célèbre, que nous reproduisons dans son contexte. C'est Yahweh qui parle :

Je camperai autour de ma maison (pour la défendre);
contre (toute) *armée allant et venant.*
Et il ne passera plus chez eux d'oppresseur,
car maintenant j'ai vu de mes yeux.

Tressaille d'une grande joie, fille de Sion!
Pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem!
Voici que ton roi vient à toi.
Il est juste, lui, et protégé (de Dieu).
Il est humble, monté sur un âne
et sur un poulain, petit d'une ânesse.

Je retrancherai d'Ephraïm les chars de guerre,
et de Jérusalem les chevaux.
et l'arc du combat sera détruit.
Il parlera de paix aux nations.
Sa domination s'étendra d'une mer à l'autre,
du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre (2).

Un peu plus loin, Zacharie annonce des victoires, dont il n'indique l'époque en aucune manière. Il ajoute que Yahweh répandra sur

(1) *Zach.*, IX, 17-X 1.
(2) IX, 8-10.

Jérusalem un esprit de grâce et qu'elle reviendra à lui repentante de ses fautes :

Et il arrivera, en ce jour-là :
Je m'appliquerai à détruire tous les peuples
qui viendront contre Jérusalem.
Et je répandrai sur la maison de David
et sur l'habitant de Jérusalem
un esprit de grâce et de supplication,
et ils tourneront les yeux sur moi qu'ils ont trans-
Et ils feront le deuil sur lui [*percé* (1).
comme on fait le deuil sur un fils unique;
ils (pleureront) *amèrement sur lui*
comme on (pleure) *amèrement sur un premier-né.*
En ce jour-là, le deuil sera grand à Jérusalem...
Le pays sera dans le deuil, chaque famille à
[*part*... (2).

Le peuple se remit à l'œuvre sainte, et la dédicace du temple put être célébrée en 515.

Les rapatriés ne tardèrent pas à se montrer fort oublieux de leurs lois religieuse et morale. Ils se seraient bien gardés d'offrir au gouverneur des bêtes aveugles, boiteuses ou malades ; mais ils n'étaient pas si scrupuleux quand il s'agissait de Yahweh (3). Le prophète Malachie disait :

Mieux vaudrait qu'il n'y eut point de sacrifices ! Car je ne prends pas plaisir en vous, dit *Yahweh tsebaôth*, et je n'agrée pas d'offrande de votre

(1) L'hébreu porte DAQAR : *transpercer ;* les LXX ont lu le verbe RAQAD : *insulter*. On ne peut savoir lequel des deux textes a fait la métathèse.
(2) *Zach.*, XII, 9-11a, 12a.
(3) *Malachie*, I, 8-14.

main, car du lever du soleil à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom de l'encens et une oblation pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit *Yahweh tsebaôth*. Et vous, vous le profanez quand vous dites : « *la table du Seigneur est souillée, et ce qu'elle rapporte est une méprisable nourriture.* » Et vous dites : « *Quel ennui !* Et vous la dédaignez (1). »

On pratiquait les mariages mixtes (2). Pour les filles étrangères, on ne rougissait pas de répudier l'épouse de sa jeunesse (3).

Prêt à intérêt entre Juifs.

Néhémie rapporte dans ses Mémoires :

Il s'éleva une grande plainte des gens du peuple et de leurs femmes contre leurs frères les Juifs.

Il y en avait qui disaient : « *(Nous), nos fils et nos filles, nous sommes nombreux. Recevons du blé, afin que nous mangions et que nous vivions !* »

Il y en avait qui disaient : « *Nous engageons nos champs, nos vignes et nos maisons pour recevoir du blé durant la famine.* »

Il y en avait qui disaient : « *Nous avons, pour (payer) le tribut du roi, emprunté de l'argent sur nos champs et nos vignes. Et maintenant, notre chair est comme la chair de nos pères, nos enfants sont comme leurs enfants ; et voici que nous soumettons à la servitude nos fils et nos filles, et il y a de nos filles qui sont (déjà) servantes ! Et nous n'y pouvons rien, car nos champs et nos vignes sont à d'autres.* »

(1) *Malach.*, I, 10-12.
(2) *Id.*, II, 11-12 ; *Nehem*, X, 30.
(3) II, 13-16.

Je fus très irrité lorsque j'entendis leurs plaintes et ces paroles. Et après, avoir réfléchi en moi-même, j'adressai des réprimandes aux grands et aux magistrats, et je leur dis : « *Vous prêtez donc à intérêt, chacun à votre frère!*

Et ayant réuni, à cause d'eux, une grande assemblée, je leur dis : « Nous avons racheté, selon notre pouvoir, nos frères les Juifs qui étaient vendus aux nations ; et vous vendriez vous-même vos frères ! Et c'est à vous qu'ils seraient vendus ! » Ils se turent, ne trouvant rien à répondre. J'ajoutai : « Ce n'est pas une bonne action que vous faites là !... (1).

Il n'est donc pas étonnant que le problème du mal, tel que nous l'avons exposé à propos du *Livre de Job,* se posât encore. On ne pouvait comprendre que « les méchants » fussent heureux. Et l'on disait : « *Quiconque fait le mal est bon aux yeux de Yahweh, et en ces gens-là il prend plaisir* ! » Ou bien : « *Où est le Dieu de la justice ?* » Ou encore : « Inutile de servir Dieu ! Qu'avons-nous gagné à observer ses préceptes et à marcher avec *tristesse devant* Yahweh-tsebaoth ? »

Eh bien ! Malachie annonce que Yahweh vient, précédé de son messager ; qu'il exercera d'abord sa justice contre les fils de Lévi et qu'ensuite il purifiera le peuple :

Voici que j'envoie mon messager, et il préparera le chemin devant moi. Et soudain viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez, l'ange de l'alliance (2) que vous désirez. Voici, il vient, dit *Yahweh-tsebaôth.*

(1) *Nehem.*, V, 1-9.
(2) Il s'agit de Yahweh. Cf. *Act. Ap.*, VI, 38.

Et qui soutiendra le jour de sa venue ? et qui restera debout, quand il apparaîtra ? Car il sera comme le feu du tondeur, comme la potasse des foulons.

Il s'assoiera, fondant et purifiant l'argent. Il purifiera les fils de Lévi et les épurera comme l'or et l'argent. Et ils seront pour Yahweh des *(ministres)* qui lui présenteront l'oblation selon la justice. Et l'oblation de Jérusalem et de Juda sera agréable à Yahweh comme aux anciens jours, comme dans les années d'autrefois...

... Et vous verrez de nouveau *(la différence)* entre le juste et le méchant, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas.

Les uns seront favorisés et les autres seront châtiés (1).

Il fallut le zèle ardent et énergique d'un Néhémie pour ramener Israël à une vie moins indigne de l'idéal mosaïque.

Ayant appris, à Suse, la vingtième année d'Artaxerxès Ier (445), l'état déplorable de Jérusalem, Néhémie, haut fonctionnaire à la cour du roi de Perse, avait obtenu de son maître l'autorisation d'aller relever les courages et les mœurs de son peuple. Sous son impulsion et malgré l'opposition des Samaritains, les murailles de la capitale furent restaurées. Plus tard, en 398-397, dans une assemblée générale du peuple, fut faite une lecture solennelle de la Loi ; et, en outre, « les chefs de famille, les prêtres et les lévites s'assemblèrent auprès d'Esdras, le scribe, afin de s'instruire plus complètement des paroles de la loi (2). »

(1) *Malach.*, III, 1 et suiv.
(2) *Nehem.*, VIII, 13.

Dans une autre assemblée générale, le peuple, après avoir confessé ses péchés, renouvela son alliance avec Yahweh. Cet engagement fut mis par écrit, et les chefs, les lévites et les prêtres y apposèrent leur sceau.

Néhémie fut bien, après l'exil, le grand restaurateur de la religion traditionnelle.

Les Juifs pouvaient se rappeler ce beau passage du prophète, sans savoir au juste à qui il s'appliquait (1) :

L'esprit du Seigneur Yahweh est sur moi
parce que Yahweh m'a oint.
Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux malheureux,
panser ceux qui ont le cœur brisé;

annoncer aux captifs la liberté
et aux prisonniers l'élargissement;
publier une année de grâce pour Yahweh
et un jour de vengeance pour notre Dieu;
consoler tous les affligés;

apporter aux affligés de Sion
et leur mettre un diadème au lieu de cendre,
l'huile de joie au lieu du deuil,
un manteau de fête au lieu d'un esprit abattu...

... Ils rebâtiront les ruines antiques;
ils relèveront les décombres d'autrefois;
ils restaureront les villes détruites
les décombres des âges passés.

Les étrangers seront là pour paître vos troupeaux;
les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vigne-
[rons.

(1) Le Targum met les paroles qui suivent sur les lèvres du prophète; le Christ se les appliquera à lui-même, *S. Luc*, IV, 16 et suiv.

Mais vous, on vous appellera « prêtres de Yahweh »;
on vous nommera « ministres de notre Dieu ».
Vous mangerez les richesses des nations
et vous vous parerez de leur magnificence (1).

Désormais, en montant à Jérusalem pour se rendre au temple, on pouvait chanter ce *Cantique des Montées* (2) :

Je me suis réjoui quand on m'a dit :
« Allons à la maison de Yahweh ! »
(Enfin) *nos pieds s'arrêtent*
à tes portes, Jérusalem !

Jérusalem bâtie comme une ville
où tout se tient ensemble !
C'est là que montent les tribus,
les tribus de Yahweh.

C'est un précepte pour Israël de célébrer
le nom de Yahweh.
Là sont établis les sièges pour le jugement,
les sièges de la maison de David.

Demandez la paix pour Jérusalem !
Qu'ils soient en paix, ceux qui t'aiment !
Que la paix soit dans tes murs
et la tranquillité dans tes palais !

En faveur de mes frères et de mes amis
je demande pour toi la paix ;
en faveur de la maison de Yahweh, notre Dieu,
je demande pour toi le bonheur.

(1) *Isaïe*, LXI, 1-6.
(2) *Ps.*, 122.

CHAPITRE VII

SOUS LA SUZERAINETÉ HELLÉNIQUE

En Grèce, au VIIe et au VIe siècles avant notre ère, l'augmentation de la population qui donna naissance à de grosses agglomérations urbaines, la lutte des partis, les grandes entreprises commerciales avaient stimulé le progrès général de la pensée. Des préceptes de modération se répandirent dans le pays que le collège sacerdotal de Delphes résumait en quelques maximes célèbres, telles que *Rien de trop!* ou *Connais-toi toi-même!*

Les penseurs milésiens Thalès, Anaximandre et Anaximène, et ceux de la Grande Grèce, Pythagore et son institut de Crotone, et Xénophane avaient ébranlé, consciemment ou non, les bases de la croyance religieuse traditionnelle ; mais dans le même temps avait pris forme et consistance l'Orphisme, qui avait tenté de donner à la religion une théologie et une morale.

A la fin du VIIe siècle, — vers l'époque où le temple de Jérusalem était enfin achevé — la Grèce avait pris dans l'humanité un rang privilégié. Au siècle suivant, la civilisation hellénique apparut dans toute sa perfection,

grâce surtout à l'influence tout à fait exceptionnelle d'Athènes. Nous ne citerons ici que trois noms, pour mémoire : au ve siècle, *Socrate* initiateur d'une religion pénétrée de philosophie ; au ive siècle, *Platon* qui mit dans cette religion socratique toute son âme, et *Aristote* chez qui s'associaient le sens de l'exactitude, le besoin de la précision, la passion de la recherche et de l'observation, et, d'autre part, la finesse pénétrante de l'esprit et la vigueur de la pensée.

Lorsque Alexandre le Grand mourut, au terme de ses prodigieuses conquêtes, les peuples du Proche Orient soumis par lui s'ouvraient aux influences helléniques (1). Elles se présentaient avec tant de prestige et tant de richesses artistiques et spirituelles ! *Babylone était déchue à jamais.*

L'hellénisation des Juifs ne se fit pas partout avec la même rapidité.

En Palestine, la petite communauté juive, étroitement attachée à la lettre de la Loi, observait minutieusement les pratiques rituelles qu'elle avait reçues de ses pères et vivait la monotonie de sa vie de chaque jour au milieu des dangers et de l'incertitude, sous le joug étranger, dans la crainte des difficultés nouvelles avec des ennemis de tout genre.

Et pourtant, Yahweh lui-même n'avait-il pas dit par la bouche du prophète :

(1) Dans la page qu'on vient de lire, nous nous sommes inspiré, à peu près exclusivement de *La civilisation hellénique* de M. Maurice CROISET, t. I et II, reproduisant même quelquefois ses propres expressions.

Quand les montagnes se retireraient
et que les collines seraient ébranlées,
mon amour ne se retirerait pas de toi
et mon alliance de paix ne sera point ébranlée...

Tu seras affermie sur la justice.
Loin de toi l'angoisse, car tu n'as rien à redouter,
la frayeur, car elle n'approchera pas de toi.
Si une ligue se forme, cela ne viendra pas de moi.
Qui s'est ligué contre toi ? Il tombera devant toi...

Toute arme forgée contre toi sera sans effet... (1).

A Jérusalem, on avait perdu cette invincible confiance dans le présent qui caractérisait certains Voyants. Sans doute, on croyait toujours que l'histoire du monde était dirigée par Yahweh, mais on réservait le résultat de ses merveilleuses promesses pour un avenir désormais plus lointain, pour ce temps — pour *ce jour* — pour *le jour du jugement de Yahweh* — pour la consommation des siècles.

Et, plus pressant que jamais, se posait aux esprits troublés *le problème de la souffrance des justes : du peuple juste et des individus attachés à la justice.* La justice de Yahweh exigeait, pensait-on, que les justes jouissent du bonheur dès cette terre. Mais tandis que les Rabbi affermissaient le peuple dans sa foi monothéiste et dans son attitude hostile à l'égard du paganisme, ses espérances de bien-être matériel étaient, chaque jour, contredites par les faits, de sorte qu'une grave opposition se manifestait entre l'ancien idéal pro-

(1) *Isaïe*, LIV, 10, 14, 17a.

phétique et les expériences présentes de la nation.

Des novateurs étaient nettement favorables à l'hellénisation. Mais l'hellénisation, c'était le polythéisme, c'est-à-dire l'abolition de la circoncision, la suppression de la distinction rituelle entre viandes pures et viandes impures, l'adoration des statues des dieux ! Le spiritualisme de la Religion officielle d'Israël, qui n'admettait aucune image de la Divinité, avait toujours constitué un obstacle à l'orthodoxie populaire qui aime à accrocher son sentiment religieux à quelque simulacre sensible. De plus, « les simples », aujourd'hui comme autrefois, avaient peine à croire que ces statues, auxquelles s'adressaient tant d'hommages dans les milieux non israélites, ne fussent rien, n'eussent absolument aucune sorte de pouvoir. Et pourtant les Prophètes ne s'étaient pas lassés de ridiculiser les idoles.

Voici un des passages les plus frappants et les plus beaux, littérairement, montrant que les statues des dieux ne sont que de la matière plus ou moins bien travaillée, mais sans vie.

Les fabricateurs d'idoles ne sont tous que néant
et leurs chefs-d'œuvre ne servent à rien ;
leurs témoins, eux, *ne voient rien*
ni ne comprennent rien, pour leur honte...

L'ouvrier en fer (travaille) *avec le ciseau,*
il passe son œuvre dans les charbons (embrasés).
Il la façonne avec le marteau ;
il la travaille d'un bras vigoureux.
Cependant il a faim ; et le voilà sans force !
il ne boit pas d'eau ; et le voilà épuisé !

L'ouvrier en bois tend le cordeau,
il trace la forme au crayon,
la façonne avec le ciseau,
la mesure au compas.

Il en fait une figure d'homme,
la belle figure humaine
pour qu'elle loge dans une maison.
(Un homme va) *couper des cèdres;*
il prend des rouvres et des chênes.
Il fait un choix parmi les arbres de la forêt.
Ou (bien) *il plante des cèdres, et la pluie les fait croître.*
Ce bois sert à l'homme pour brûler :
il en prend pour se chauffer;
il (en) *allume aussi pour cuire son pain.*
Il (en) *fait aussi un dieu, et il* (l') *adore;*
il (en) *fait une idole, et il se prosterne devant elle!*

Il en a brûlé au feu la moitié;
avec (l'autre) *moitié, il apprête sa viande;*
il cuit (son) *rôti et se rassasie.*
Il se chauffe aussi, et il dit : « Ah! ah!
je me réchauffe! je sens la flamme! »

De ce qui reste, il fait son dieu, son idole
qu'il adore en se prosternant,
devant laquelle il prie, en disant :
« Délivre-moi, car tu es mon dieu! »

...Il ne rentre pas en soi-même
et il n'a pas l'intelligence et le bon sens de se dire :
« J'en ai brûlé la moitié au feu,
j'ai aussi cuit du pain sur les braises;
j'ai rôti de la viande et je l'ai mangée.
Et avec le reste je ferais une abomination (1)
et je me prosternerais devant un tronc d'arbre (2)! »

(1) Euphémisme, afin de ne pas prononcer le nom d'un dieu exécré.
(2) *Isaïe*, XLIV, 9 et suiv.

La même idée, mais moins développée, se retrouve au *Livre de la Sagesse* (1).

Les âmes pieuses pouvaient exhaler leur douleur en redisant ce psaume lévitique d'Asaph :

O Dieu, les nations ont envahi ton héritage,
elles ont profané ton saint temple,
elles ont fait de Jérusalem un monceau de pierres.
Elles ont livré les cadavres de tes serviteurs
en pâture aux oiseaux du ciel,
et la chair de tes fidèles aux bêtes de la terre.
Elles ont versé leur sang comme de l'eau,
tout autour de Jérusalem ;
et personne pour leur donner la sépulture !
Nous sommes devenus un objet d'opprobre pour nos [voisins,
de risée et de moquerie pour ceux qui nous entourent.

Jusques à quand, Yahweh, seras-tu irrité pour [toujours,
et ta colère s'allumera-t-elle comme le feu ?
Répands ta fureur sur les nations qui ne te [connaissent pas,
sur les royaumes qui n'invoquent pas ton nom,
car ils ont dévoré Jacob,
et ravagé sa demeure.
Ne te souviens plus contre nous des iniquités de (nos) *[pères ;*
que ta compassion vienne en hâte au-devant de nous,
car notre misère est au comble.
Secours-nous, Dieu de notre salut, pour la gloire de ton [nom,
délivre-nous et pardonne nos péchés à cause de ton [nom...
Que les gémissements des captifs montent jusqu'à toi ;
selon la grandeur de ton bras, sauve ceux qui vont périr !

(1) *Sagesse*, XIII, 11-13.

Fais retomber sept fois dans le sein de nos voisins
les outrages qu'ils t'ont fait, Seigneur !

Et nous, ton peuple, le troupeau de ton pâturage
nous te rendrons gloire à jamais ;
d'âge en âge, nous publierons tes louanges (1).

Littérature gnomique.

Ce fut surtout à partir du IIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque hellénique que les Juifs eurent des livres de sagesse ; mais cette sagesse ressemble peu à celle des Grecs.

Les sages d'Israël admettaient les principes de la foi antique. Ils s'appliquaient à observer les caractères, à analyser la conduite, à étudier les actions dans leurs conséquences. Ils fondaient la moralité sur la base des principes communs à l'humanité en général. Leur tendance à dépasser le point de vue national, à considérer la nature humaine sous ses aspects les plus généraux, les a fait appeler « les humanistes d'Israël ». Ils constituaient peut-être une élite ; ils ne faisaient pas école, car dans les maximes qu'ils nous ont transmises, il n'y a pas de phraséologie toute faite, traditionnelle, comme on en trouve chez les Prophètes : « mon peuple » — « oracle de Yahweh » — « Sion » — « Israël » — etc.

Leur but était, non pas spéculatif comme celui des plus grands philosophes grecs, mais pratique : rappeler les devoirs moraux et éduquer la jeunesse.

(1) *Ps.*, LXXIX.

Si nous négligeons les détails, le sage d'Israël nous apparaît comme un homme d'âge mûr, de grande expérience, bon père de famille, instruit et fin. Il n'a pas l'extérieur du philosophe austère. Il use des choses de ce monde avec modération, afin de pouvoir en jouir plus longtemps. Il est religieux, mais point minutieux, quand il s'agit des pratiques rituelles. Il est réservé, patient, modeste, bienfaisant.

Il vit un peu à l'écart des rois et des grands, afin de garder son indépendance personnelle.

Les maximes des sages sont rédigées en stiques, d'après les lois du parallélisme — sauf, peut-être, quelques exceptions dans l'*Ecclésiaste.*

1. — **En Palestine.**

Le Livre des Proverbes.

Des raisons de critique interne et les titres prouvent que notre *Livre des Proverbes* est un recueil de collections de maximes ou proverbes : collections d'Ezéchias, d'Agour, de Lemouel, et d'autres.

Dans son état actuel, l'ouvrage est postérieur à Ezéchias, puisqu'il contient un certain nombre de ses proverbes, et antérieur à l'Ecclésiastique qui l'imitera. Mais dans la période qui s'étend de 725-696 à la fin du IIIe siècle, on ne peut fixer aucune date précise.

Voici quelques-uns de ces « proverbes » qui montreront le genre.

Comme des pommes d'or sur des ciselures d'argent
ainsi est une parole dite à propos (1).

L'abondance des paroles ne va pas sans péché,
mais celui qui retient ses lèvres est un homme prudent (2)

La balance fausse est en horreur à Yahweh,
mais le poids juste lui est agréable (3).

Celui-ci donne libéralement et s'enrichit,
cet autre épargne outre mesure et s'appauvrit (4).

Aucun malheur n'arrive au juste
mais les méchants sont accablés de maux (5).

Tel fait le riche qui n'a rien ;
tel fait le pauvre qui a de grands biens (6).

Mieux vaut des légumes avec de l'affection
qu'un bœuf gras avec de la haine (7).

Pour qui les ah ? *Pour qui les* hélas ?
Pour qui les disputes ? Pour qui les murmures ?
Pour qui les blessures sans raison ?
Pour qui les yeux rouges ?
Pour ceux qui s'attardent auprès du vin,
pour ceux qui vont goûter du vin aromatisé.

Ne regarde pas le vin, comme il est vermeil,
comme il donne son éclat dans la coupe
comme il coule aisément !

(1) Prov. XXV, 11 (Parmi les « Proverbes de Salomon recueillis par les gens d'Ezéchias, roi de Jérusalem », XXV, 1.)
(2) X, 19.
(3) XI, 1.
(4) XI, 24.
(5) XII, 21.
(6) XIII, 7.
(7) XV, 17.

Il finit par mordre comme un serpent
et par piquer comme un basilic.
Tes yeux se porteront sur des étrangères
et ton cœur tiendra des discours pervers (1).

Le fouet est pour le cheval, le mors pour l'âne
et la verge pour le dos des insensés (2).

Dans un pays en révolte, les chefs se multiplient;
mais avec un homme prudent et sage
(l'ordre) *se prolonge* (3).

Quand les justes triomphent, c'est une grande fête;
quand les méchants se lèvent, chacun se cache (4).

Un roi qui juge fidèlement les pauvres
aura son trône affermi pour toujours (5).

Beaucoup de gens recherchent la faveur du prince,
mais c'est de Yahweh que vient à chacun la justice (6).

Trois choses sont insatiables,
quatre ne disent jamais : « Assez ! »
le sheôl, le sein stérile,
la terre qui n'est pas rassasiée d'eau
et le feu qui ne dit jamais : « Assez (7) ! »

Il y a trois choses qui me dépassent
et même quatre que je ne comprends pas :
la trace de l'aigle dans les cieux,
la trace du serpent sur le rocher,
la trace du navire au milieu de la mer

(1) XXIII, 29 et suiv.
(2) XXVI, 3.
(3) XXVIII, 2.
(4) XXVIII, 12.
(5) Prov., XXX, 14.
(6) XXIX, 26.
(7) XXX, 15b-16.

*et la trace de l'homme chez l'*alma (1).
Telle est la voie de la femme adultère :
elle mange et, s'essuyant la bouche,
elle dit ; « *Je n'ai pas fait de mal* (2) ! »

Les deux derniers proverbes sont empruntés à la Collection d'Agour, fils de Jaké (3). Ce sage use presque toujours de ce procédé : « ...deux choses, trois choses, quatre choses... »

1. — Banquet de la Sagesse (4).

La sagesse a bâti sa maison ;
elle a taillé ses sept colonnes.
Elle a immolé ses victimes, mêlé son vin
et dressé sa table.
Elle a envoyé ses servantes, elle appelle,
au sommet des hauteurs de la ville :
« Que celui qui est simple entre ici ! »
Elle dit à celui qui est dépourvu de sens :
« *Venez, mangez de mon pain*
et buvez du vin que j'ai mêlé ;
quittez l'ignorance, et vous vivrez,
et marchez dans la voie de l'intelligence.

2. — Banquet de la Folie (5).

La folie est une femme bruyante
stupide et ne sachant rien.

(1) Jeune fille nubile (vierge ou non ; — c'est *bethoulah* qui signifie proprement *vierge ;* en akkad., masc. : *batûlu*, fém. : *batultu*) ; ici, serait-ce *courtisane* comme dans le tarif de Palmyre ?
(2) XXX, 18-19.
(3) XXX, 1.
(4) *Prov.*, IX, 1-6.
(5) IX, 13-18.

Elle s'est assise à la porte de sa maison,
sur un siège, dans les hauteurs de la ville
pour inviter les passants
qui vont droit leur chemin :
« Que celui qui est simple entre ici ! »
Elle dit à celui qui est dépourvu de sens :
« *Les eaux dérobées sont* (plus) *douces*
et le pain du mystère est (plus) *agréable !* »
Et il ne sait pas qu'il y a là des ombres
et que ses invités sont (déjà) *dans les profondeurs du* [*sheôl.*

Éloge de la sagesse par elle-même.

La sagesse ne crie-t-elle pas ?
L'intelligence n'élève-t-elle pas sa voix ?
C'est au sommet des hauteurs, sur la route,
à la jonction des chemins, qu'elle se place ;
près des portes, aux abords de la ville,
à l'entrée des portes, elle fait entendre sa voix :

...« *Moi, la sagesse, j'habite avec la prudence*
et je possède la science de la réflexion
La crainte de Yahweh, c'est la haine du mal ;
l'arrogance et l'orgueil, la voie du mal
et la bouche perverse (voilà ce que) *je hais.*
Le conseil et le succès m'appartiennent.
Je suis l'intelligence ; la force est à moi.
Par moi les rois règnent
et les princes ordonnent ce qui est juste.
Par moi gouvernent les chefs,
et les grands — tous les juges de la terre.
J'aime ceux qui m'aiment
et ceux qui me cherchent avec empressement me trouvent.
Yahweh m'a possédée au commencement de ses voies (1),

(1) Les LXX ont traduit : *m'a créée.* Le verbe hébreu *qânâh* a deux sens : 1° fréquent : *acheter*, au

avant ses œuvres les plus anciennes.
J'ai été fondée dès l'éternité,
dès le commencement, avant les origines de la terre.
Il n'y avait point d'abîmes quand je fus enfantée,
point de sources chargées d'eaux.
Avant que les montagnes fussent affermies,
avant les collines j'étais enfantée,
lorsqu'il n'avait encore fait ni la terre, ni les plaines,
ni les premiers éléments de la poussière du globe.
Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là,
lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme,
lorsqu'il affermit les nuages en haut
et qu'il dompta les sources de l'abîme,
lorsqu'il fixa sa limite à la mer
pour que les eaux n'en franchissent pas les bords,
lorsqu'il posa les fondements de la terre.
J'étais à l'œuvre, auprès de lui,
me réjouissant chaque jour
et jouant sans cesse en sa présence,
jouant sur le globe de la terre
et (trouvant) *mes délices parmi les enfants des* [*hommes*... (1) »

L'Ecclésiastique.

Un juif de Jésuralem (2), Jésus fils de Sirach (3), s'adonna de bonne heure à la recherche, à la pratique et à la prédication de la sagesse (4), voyagea beaucoup et courut de grands dan-

propre et quelquefois au figuré; 2° « *créer* », dans *Gen.*, XIV, 19-22; *Deut.*, XXII, 6 (Vulg. : *creavit*), *Ps*, CXXXIX, 13.

(1) VIII, 1-6, 12-17, 22-31.
(2) *Ecclésiastique*, L, 29.
(3) *Ibid.*
(4) LI, 13-30.

gers (1). Vers la fin du IIIe siècle avant notre ère, aux environs de 180 peut-être, il écrivit en hébreu un ouvrage poétique qui se rattache, comme celui des Proverbes, au genre gnomique, et dans lequel il traite de la sagesse considérée en elle-même et dans l'application aux diverses situations de la vie humaine. C'est un recueil de sentences détachées et de dissertations assez étendues quelquefois.

On ne possède aujourd'hui que la version grecque et des fragments du texte hébreu de ce livre.

La Sagesse.

Je suis sortie de la bouche du Très-Haut
et, comme une nuée, je couvris la terre.
J'habitai dans les hauteurs
et mon trône était sur une colonne de nuée
Seule, j'ai parcouru le cercle du ciel
et je me suis promenée dans les profondeurs de l'abîme
Dans les flots de la mer et sur toute la terre,
dans tout peuple et toute nation j'ai exercé l'empire.

Parmi eux tous j'ai cherché un lieu de repos
et dans quel domaine je devais habiter.
Alors le Créateur de toutes choses me donna ses ordres
et celui qui m'a créée fit reposer ma tente,
et il (*me*) dit : « Habite en Jacob,
aie ton héritage en Israël. »
Avant (*tous*) les siècles, dès le commencement il m'a [créée
et jusqu'à l'éternité je ne cesserai pas d'être
J'ai exercé le ministère devant lui, dans le saint taber- [nacle,
et ainsi j'ai eu une demeure fixe en Sion.

(1) XXXIV, 12-13, LI, 1-13.

De même il m'a fait reposer dans la cité bien-aimée,
et dans Jérusalem est (le siège) *de mon empire* (1).

Désires-tu la sagesse ? garde les commandements
et le Seigneur te l'accordera,
car la sagesse et l'instruction c'est la crainte du Seigneur,
et ce qui lui plaît, c'est la fidélité et la mansuétude (2).

Mon fils, dès ta jeunesse adonne-toi à l'instruction
et jusqu'à tes cheveux blancs tu trouveras la sagesse.
Approche-toi d'elle comme le laboureur et le semeur
et attends ses bons fruits.
Pendant un peu de temps, tu auras de la peine à la cul-
et bientôt tu mangeras ses fruits. [*tiver*
Combien elle est escarpée pour les ignorants !
L'insensé ne lui restera pas attaché (3).

Sur les femmes.

As-tu des filles, veille à leur chasteté
et n'aie pas avec elles un visage jovial.
Marie (ta) *fille et tu auras fini une grosse affaire*
et donne-la à un homme intelligent (4).

Ne livre pas ton âme à (ta) *femme*
de telle sorte qu'elle s'élève contre ton autorité.
Ne va pas à la rencontre d'une femme courtisane
de peur de tomber dans ses filets.

Ne reste pas longtemps avec une chanteuse
de peur que tu ne sois pris par son art.

(1) *Ecclésiastique*, XXIV, 3-11. *Creée;* voir notre note trois pages plus haut : *Éloge de la Sagesse*. Mais, ici, nous n'avons que le texte grec.
(2) *Id.*, I, 26-27.
(3) *Ecclésiastique*, VI, 18-20.
(4) VII, 24-25.

Ne t'asseois jamais auprès d'une femme mariée
et ne bois pas avec elle le vin dans des banquets,
de peur que ton âme ne se tourne vers elle
et que la passion ne t'entraîne à ta perte (1).

Le vin et les femmes égarent les (hommes) *intelligents,*
et celui qui s'attache aux courtisanes est un impru-
[dent (2).

J'aimerais mieux habiter avec un lion et un dragon
que de demeurer avec une femme méchante.
La méchanceté de la femme change sa figure,
elle rend son visage aussi noir qu'un sac (3).

La grâce d'une femme fait la joie de son mari,
et son intelligence répand la vigueur en ses os (4).

Les riches.

Le riche parle, et tout le monde se tait ;
et on élève son discours jusqu'aux nues.
Le pauvre parle, et on dit : « Quel est celui-là ? »
et, s'il heurte, on le culbute (5).

Heureux le riche qui sera trouvé sans tache
et qui n'est pas allé après l'or !
Qui est-il, pour que nous le proclamions heureux ?
Car il a fait une chose merveilleuse parmi son peuple (6).

Riche, noble et pauvre,
leur gloire est la crainte du Seigneur (7).

(1) *Ecclésiastique*, IX, 9.
(2) XIX, 2.
(3) XXV, 15-16. Cf. XXIII, 16-27.
(4) XXVI, 13.
(5) XIII, 22.
(6) XXXI, 8-9.
(7) X, 21.

De l'éducation.

Celui qui aime son fils lui fait souvent sentir le fouet
afin d'en avoir ensuite de la joie.

Ne lui donne pas (toute) *liberté dans sa jeunesse*
et ne ferme pas les yeux sur ses folies.
Meurtris-lui les flancs pendant qu'il est enfant
de peur qu'il ne devienne opiniâtre et ne t'obéisse [*plus* (1).

Le lettré ou le scribe (2).

Il cherche la sagesse de tous les anciens
et il consacre ses loisirs aux prophéties.
Il garde (dans sa mémoire) *les récits des hommes* [*célèbres*
et il pénètre dans les détours des sentences,
Il cherche le sens caché des proverbes
et il s'occupe des sentences énigmatiques.
Il sert au milieu des grands
et il paraît devant le prince.
Il voyage dans le pays des peuples étrangers,
car il veut connaître le bien et le mal parmi les hommes.
Il met son cœur à aller, dès le matin,
auprès du Seigneur qui l'a fait :
il prie en présence du Très-Haut,
il ouvre sa bouche pour la prière
et il demande (pardon) *pour ses péchés.*

Si c'est la volonté du Seigneur, qui est grand,
il sera rempli de l'esprit d'intelligence ;
(alors) *il répandra à flots les paroles de la sagesse,*
et, dans (sa) *prière, il rendra grâce au Seigneur.*

(1) XXX, 1, 11-12[a].
(2) Cf. XXXVIII, 24.

Il saura diriger sa prudence et son savoir,
et il étudiera les mystères (divins).
Il publiera la doctrine de son enseignement
et il se glorifiera de la loi de l'alliance du Seigneur.

Beaucoup loueront son intelligence
et il ne sera jamais oublié;
sa mémoire ne passera pas,
et son nom vivra d'âge en âge.
Les peuples raconteront sa sagesse
et l'assemblée célébrera ses louanges.
Tant qu'il est en vie, son nom reste plus (illustre) *que*
[*mille* (autres);
et, quand il se reposera, sa gloire grandira encore (1).

Maximes diverses

Ne cherche pas à devenir juge,
de peur que tu n'aies pas la force d'extirper l'injus-
[*tice,*
de peur que tu ne sois intimidé en présence d'un puissant
et que tu ne mettes en péril ton équité (2).

N'offense pas toute la population d'une ville
et ne te jette pas au milieu de la foule (3).

Le grand, le riche et le puissant sont en honneur,
mais aucun d'eux n'est plus grand que celui qui craint
[*le Seigneur* (4).

Beaucoup de princes se sont assis sur le pavé
et celui à qui on ne pensait pas a porté la couronne (5).

(1) XXXIX, 1-11.
(2) *Ecclésiastique*, VII, 6.
(3) VII, 7.
(4) X, 23.
(5) XI, 5.

Le paresseux ressemble à une boule de fiente :
celui qui la ramasse secoue sa main (1).

Ne hais pas les labeurs pénibles,
ni le travail des champs institué par le Très-Haut (2).

Le vin est comme la vie pour l'homme,
si tu le bois dans sa (juste) *mesure.*
Quelle vie a celui qui manque de vin ?
Et (certes) *le* (vin) *a été fait pour réjouir les hommes.*
Allégresse du cœur et joie de l'âme,
tel est le vin pris à temps, dans une juste mesure (3).

Qu'il suffit de peu à un homme bien élevé !
Aussi, sur sa couche, il respire librement.
Le sommeil salutaire est pour l'estomac sobre ;
on se lève matin et on a l'esprit à soi.
Si tu as été amené à (trop) *manger,*
lève-toi, promène-toi au large et tu seras soulagé (4).

L'Ecclésiaste ou Qôhéléth.

Ce livre, dans son état actuel appartient à la dernière période de la langue hébraïque, caractérisée par des mots et des formes grammaticales qu'on ne trouve que dans l'hébreu rabbinique, des termes et des tournures d'importation araméenne. Son style est bien inférieur à celui de Job, des Proverbes et de l'Ecclésiastique.

Par contre, en maints endroits de l'ouvrage, on remarque une pénétration d'esprit, une

(1) XXII, 2.
(2) VII, 15.
(3) XXXI, 27-28.
(4) XXXI, 19-21.

force de pensée, une profondeur de sentiment et une intensité de conviction remarquables.

L'exhortation au plaisir, la fugacité des choses de ce monde, l'insuffisance des satisfactions terrestres, l'impuissance de l'homme en face de la nature peuvent bien se rencontrer dans Zénon, Héraclite, Epicure ou en d'autres philosophes grecs, mais ces réflexions ne sont en réalité que des lieux communs : pour les expliquer il suffit d'admettre, entre ces différents auteurs, une ressemblance de préoccupations et d'expériences personnelles, sans recourir à l'hypothèse d'un emprunt.

L'ouvrage, tel qu'il se présente aujourd'hui, peut se résumer en ces quelques mots : tout sur la terre est vanité et affliction d'esprit. Il faut craindre Dieu et observer ses commandements ; quant aux biens de ce monde et au fruit de son travail, l'homme doit en jouir conformément à l'ordre établi par Dieu.

Des auteurs contemporains autorisés estiment que les données linguistiques, historiques et doctrinales du livre s'expliquent convenablement, si l'on admet qu'il fut composé au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

Voici quelques passages caractéristiques.

Je m'appliquai dans mon cœur à livrer ma chair au vin,
tandis que mon cœur me conduisait avec sagesse,
et à m'attacher à la folie,
jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon pour les enfants
[des hommes,
de faire sous le ciel durant les jours de leur vie.
J'exécutai de grands ouvrages,
je me bâtis des maisons,

je me plantai des vignes,
je me fis des jardins et des vergers,
et j'y plantai des arbres à fruit de toute espèce.
Je me fis des réservoirs d'eau
pour arroser des bosquets (où) *croissaient les arbres.*
J'achetai des serviteurs et des servantes
et j'eus (leurs) *enfants nés dans la maison ;*
j'eus aussi des troupeaux de bœufs et de brebis
plus que tous ceux qui furent avant moi dans Jérusalem.
J'amassai aussi de l'argent et de l'or
et les richesses des rois et des provinces.
Je me procurai des chanteurs et des chanteuses,
et les délices des enfants des hommes,
des femmes en abondance.
Je devins grand et je l'emportai
sur tous ceux qui étaient avant moi dans Jérusalem ;
et même ma sagesse demeura avec moi.
Tout ce que mes yeux désiraient
je ne les en ai pas privés.
Je n'ai refusé à mon cœur aucune joie,
car mon cœur prenait plaisir à tout mon travail,
et ce fut ma part de tout mon travail.

Puis, j'ai considéré toutes mes œuvres que mes mains
[avaient faites
et le labeur que leur exécution m'avait coûté ;
et voici ! tout est vanité et poursuite du vent,
et il n'y a aucun profit sous le soleil (1).

Ce qui a été, c'est ce qui sera,
et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera.
Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.
S'il est une chose dont on dise : « Vois ! c'est nouveau ! »
cette chose a déjà existé dans les siècles qui nous ont
[précédés.
On ne se souvient pas de ce qui est ancien ;

(1) *Ecclésiaste*, II, 3-11.

et ce qui arrivera dans la suite
ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus
[tard (1).

Il n'y a rien de meilleur pour l'homme
que de manger et de boire
et de faire jouir son âme du bien-être,
au milieu de son travail.
Mais j'ai vu que cela aussi vient de la main de
[Dieu
qui, en effet, peut sans lui manger et jouir du bien-être ?
Car à l'homme qui est bon devant lui
il donne la sagesse, la science et la joie;
mais au pécheur il donne le soin
de recueillir et d'amasser
afin de donner à celui qui est bon devant Dieu.
C'est encore là une vanité et la poursuite du vent (2).

C'est un mal, parmi tout ce qui se fait sous le soleil,
qu'il y ait pour tous un même sort.
C'est pourquoi le cœur des fils de l'homme est plein
[de malice
et la folie est dans leur cœur pendant leur vie ;
après quoi (ils vont) *chez les morts.*
Car, pour l'homme qui est parmi les vivants, il y a de
[l'espérance.
Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort.
Les vivants en effet savent qu'ils mourront,
mais les morts ne savent rien
et il n'y a plus pour eux de salaire,
car leur mémoire est oubliée.
Déjà leur amour, leur haine, leur envie
ont péri.
et ils n'auront plus jamais aucune part
à ce qui se fait sous le soleil.

(1) I, 9-11.
(2) III, 24-26.

Va, mange avec joie ton pain
et bois ton vin d'un cœur content
puisque Dieu se montre favorable à tes œuvres.
Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs
et que l'huile parfumée ne manque pas sur ta tête.
Jouis de la vie avec une femme que tu aimes
pendant tous les jours de ta vie de vanité
que Dieu t'a donnée sous le soleil,
pendant tous les jours de ta vanité,
car c'est ta part dans la vie
et dans le travail que tu fais sous le soleil
Tout ce que ta main peut faire,
fais-le avec ta force,
car il n'y a plus ni œuvre, ni science, ni intelligences.
[ni sagesse,
dans le sheôl où tu vas (1).

2. — A Alexandrie.

Le Livre de la Sagesse.

Vers la fin du IIIe siècle avant notre ère, la sagesse de Socrate, de Platon, d'Aristote avait perdu beaucoup de son prestige ; la faveur allait aux doctrines d'Epicure et de Zénon. Des erreurs dangereuses et l'immoralité avaient séduit les milieux cultivés d'Alexandrie. Un juif anonyme, orné d'une culture grecque très sensible, voulut opposer à la sagesse du jour la sagesse vraie, descendue du ciel, qui répare et relève ce que la première menaçait de compromettre définitivement : la religion et les bonnes mœurs. Il écrivit pour ses compatriotes, sous le patronage de Salomon, un traité rappelant les points essen-

(1) IX, 3-10.

tiels de la doctrine israélite, les exemples des aïeux et les merveilleuses interventions divines dont ils avaient été les témoins et les bénéficiaires.

Ce traité a la forme d'une allocution adressée aux puissants; mais cette allocution se transforme, tantôt en dissertation calme, tantôt en prière adressée au Seigneur. L'auteur paraît se complaire dans l'énumération des sciences dont les sages tiraient vanité : métaphysique, chronographie, astronomie, psychologie, botanique, médecine, bien qu'il n'emploie pas ces termes techniques (1). Il comprend la beauté des statues grecques (2). Il loue le sens esthétique de ceux qui saisirent les beautés de la nature, mais il s'étonne qu'ils n'aient pas compris la beauté suprême du Créateur (3), *alors que, pourtant, ils cherchaient Dieu et voulaient le trouver* (4).

Son thème principal, la Sagesse, dérive, non pas de Platon, ni d'aucun autre philosophe grec, mais des livres des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de l'Ecclésiaste. Il n'adhère à aucune philosophie particulière qui soit en opposition avec la foi traditionnelle; mais il ne répugne pas à adopter telles ou telles formules grecques, quand elles rendent bien les idées bibliques.

On admet que le *Livre de la Sagesse* fut composé à Alexandrie, vers la fin du IIIe siècle avant Jésus-Christ.

(1) *Sag.*, VII, 17-20.
(2) XIV, 19.
(3) XIII, 3, 7, 8, 9.
(4) VII, 22a et b ; XI, 18.

Ce que les « impies » pensent de la vie.

Ils se sont dit, raisonnant de travers :
« *Il est court et triste* (le temps de) *notre vie,*
et quand vient la fin d'un homme, il n'y a point de [remède ;
on ne connaît personne qui délivre du séjour des morts.

Le hasard nous a amenés à l'existence,
et après cette (vie), *nous serons comme si nous n'avions [jamais été.*
Le souffle, dans nos narines, est une fumée,
et la pensée une étincelle (qui jaillit) *au battement de [notre cœur.*
Qu'elle s'éteigne, notre corps tombera en cendres,
et l'esprit se dissipera comme l'air léger.
Notre nom tombera dans l'oubli avec le temps,
et personne ne se souviendra de nos œuvres.
Notre vie passera comme une trace de nuée ;
elle se dissipera comme un brouillard
que chassent les rayons du soleil
et que la chaleur condense (en pluie).

Notre vie est le passage d'une ombre ;
sa fin est sans retour.
Le sceau est apposé et nul ne revient (1).

Conséquence : jouissons et brisons ceux qui nous gênent.

« *Venez donc, jouissons des biens présents ;*
usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse,
enivrons-nous de vin précieux et de parfums
et ne laissons point passer la fleur du printemps.

(1) *Sagesse*, II, 1-5.

Couronnons-nous de boutons de roses avant qu'ils se [flétrissent.
Qu'aucun de nous ne manque à nos orgies,
laissons partout des traces de nos réjouissances,
car c'est là notre part, c'est là notre destinée.

Opprimons le juste qui est pauvre,
n'épargnons pas la veuve,
et n'ayons nul égard pour les cheveux blancs du vieil- [lard chargé d'années.
Que notre force soit la loi de la justice :
ce qui est faible n'est jugé bon à rien.
Traquons donc le juste puisqu'il nous incommode
qu'il est opposé à notre manière d'agir,
qu'il nous reproche de violer la loi
et nous accuse de démentir notre éducation.
Il prétend posséder la connaissance de Dieu
et se nomme fils du Seigneur...

Dans sa pensée, nous sommes d' (impures) *scories.*
Il évite notre manière de vivre comme une souillure;
il proclame heureux le sort final des justes
et se vante d'avoir Dieu pour père
Voyons donc si ce qu'il dit est vrai,
et examinons ce qui (lui arrivera) *au sortir* (de cette vie).
Car si le juste est fils de Dieu, Dieu prendra sa [défense.
et le délivrera de la main de ses adversaires.
Soumettons-le aux outrages et aux tourments
afin de connaître sa résignation
et de juger sa patience.
Condamnons-le à une mort honteuse
car, selon qu'il le dit (Dieu) *aura pitié de lui* (1).

On peut rappeler ici ce que dit le Psalmiste :

(1) II, 6-13, 16-20.

... Dans son arrogance, le méchant (dit) : « *Il ne punit*
[pas ! »
« *Il n'y a pas de Dieu !* » *voilà toutes ses pensées.*
Ses voies sont prospères en tout temps !...

Ses yeux épient l'homme sans défense
Il est aux aguets dans le lieu couvert, comme un lion
[dans son fourré ;
il est aux aguets pour surprendre le pauvre,
il se saisit du pauvre en le tirant dans son filet.

Il se courbe, il se baisse
et les malheureux tombent dans ses griffes.
Il dit dans son cœur : « *Dieu a oublié !*
il a couvert sa face, il ne voit jamais rien. »

Lève-toi, Yahweh ; ô Dieu, lève ta main !
N'oublie pas les affligés !
Pourquoi le méchant méprise-t-il Dieu ?
Pourquoi dit-il en son cœur : « *Tu ne punis pas* (1) ? »

Il paraît bien incontestable que le Psalmiste parle d'un « méchant » Israélite.

La Sagesse.

En elle il y a un esprit intelligent, saint,
unique, multiple, immatériel,
actif, pénétrant, sans souillure,
infaillible, impassible, aimant le bien, sagace,
ne connaissant pas d'obstacle, bienfaisant,
bon pour les hommes, immuable, assuré, tranquille,
tout-puissant, surveillant tout,
pénétrant tous les esprits,
les intelligents, les purs et les plus subtils.

(1) *Ps.*, X, 4 et suiv.

Car la sagesse est plus agile que tout mouvement;
elle pénètre et s'introduit partout, à cause de sa pureté.

Elle est le souffle de la puissance de Dieu
une pure émanation de la gloire du Tout-Puissant;
aussi rien de souillé ne peut tomber sur elle.
Elle est le resplendissement de la lumière éternelle
le miroir sans tache de l'activité de Dieu
et l'image de sa bonté.

Étant unique, elle peut tout
restant la même, elle renouvelle tout;
se répandant, à travers les âges, dans les âmes saintes,
elle en fait des amis de Dieu et des prophètes.
Dieu, en effet, n'aime que celui qui habite avec la
[*sagesse* (1).

Je l'ai apprise sans arrière-pensée,
je la communique sans envie
et je ne cache point ses trésors.
Car elle est pour les hommes un trésor inépuisable;
ceux qui en usent ont part à l'amitié de Dieu
à qui les recommandent les dons acquis par l'instruc-
[*tion* (2).

Si la richesse est un bien désirable en cette vie,
quoi de plus riche que la sagesse qui opère toutes choses?

Aime-t-on la justice
Les labeurs de (la sagesse) *produisent les vertus;*
elle enseigne la tempérance et la prudence
la justice et la force,
ce qu'il y a de plus utile aux hommes pendant la vie.
Désire-t-on une science étendue?
Elle connaît le passé et conjecture l'avenir;

(1) VII, 22-28.
(2) VII, 13-14.

elle pénètre les discours subtils et résout les énigmes;
elle sait les événements des temps et des époques (1).

L'œuvre de la sagesse dans l'histoire.

C'est la sagesse qui garda le premier homme formé
[par Dieu,
pour être le père du genre humain, le seul créé.
Elle le tira de son péché
et lui donna le pouvoir de gouverner toutes les créatures.

Quand, à cause de lui (Caïn), *la terre fut submergée,*
[la sagesse le sauva,
dirigeant le juste sur un bois sans valeur (2).

C'est elle qui sauva et conduisit les Patriarches, délivra de l'Égypte « le peuple saint »; elle qui châtia les Égyptiens et les Cananéens (3).

La sagesse est nécessaire aux rois.

Écoutez donc, ô rois, et comprenez!
Écoutez l'instruction, vous qui jugez les extrémités de
[la terre!

(Sachez) *que la force vous a été donnée par le Seigneur*
et la puissance par le Très-Haut.

Parce que, étant les ministres de sa royauté
vous n'avez pas jugé avec droiture,
ni observé la loi,
ni marché selon la volonté de Dieu,

(1) VIII, 5, 7-8.
(2) X, 1-2, 4.
(3) X-XII, XVI-XIX, 18.

terrible et soudain, il fondra sur vous,
car un jugement sévère s'exerce sur ceux qui com-
[mandent.

Aux petits on pardonne par pitié
mais les puissants sont puissamment châtiés.
Le souverain de tous ne reculera devant personne,
il ne s'arrêtera par respect devant aucune grandeur,
car il a fait les grands et les petits
et il prend soin des uns comme des autres.
Mais les puissants sont soumis à une épreuve plus
[rigoureuse.
C'est donc à vous, ô rois (que s'adressent) *mes discours*
afin que vous appreniez la sagesse et que vous ne tom-
[biez point (1).

Nous relevons le sorite bien connu :

...(Le) *commencement le plus assuré* (de la sagesse)
[est le désir de l'instruction.
Or le soin de l'instruction (conduit) *à l'amour,*
l'amour fait qu'on obéit à (ses) *lois,*
l'obéissance à ses lois assure l'immortalité
et l'immortalité donne une place près de Dieu.
Ainsi le désir de la sagesse conduit à la royauté.
Si donc, ô rois des peuples,
vous mettez votre plaisir dans les trônes et le sceptre,
honorez la sagesse, afin de régner éternellement (2).

Sur l'homme.

1. Les rois ont la même origine que le commun des mortels.

On remarquera, dans ce passage, que l'auteur

(1) VI, 1, 3, 4-9.
(2) VI, 17-21.

n'hésite pas à se servir d'expressions ou de mots « réalistes ».

Je suis moi-même un mortel semblable à tous
et descendant du premier qui fut formé de terre.
J'ai été formé, quant à la chair, dans le sein de ma mère,
pendant dix mois (1) *prenant consistance dans le sang,*
par la semence de l'homme, durant le repos du sommeil.
Moi aussi, à ma naissance, j'ai respiré l'air commun (à [tous),
je suis tombé sur la même terre,
et, comme celui de tous, mon premier cri fut un gémis- [sement.
J'ai été élevé dans des langes avec des soins infinis.
Aucun roi n'a eu un autre commencement d'existence.
Il n'y a pour tous qu'une seule manière
d'entrer dans la vie et d'en sortir (2).

2. L'auteur naquit sans vice héréditaire.

J'étais un enfant d'un bon naturel
et j'avais reçu en partage une âme bonne,
ou plutôt, étant bon, je vins à un corps sans souillure (3).

3. — Le problème de la souffrance.

La souffrance du juste est une épreuve.

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu
et le tourment ne les atteindra pas...
Alors (même) *que devant les hommes ils ont subi des [châtiments*
leur espérance est pleine d'immortalité.

(1) Notons, avec les éditeurs de Crampon, qu'il s'agit de mois lunaires de vingt-neuf et trente jours alternativemeut.
(2) VII, 1-6.
(3) VIII, 19-20.

Après une légère peine, ils recevront une grande
car Dieu les a éprouvés [*récompense,*
et les a trouvés dignes de lui.
Il les a essayés comme l'or dans la fournaise
et les a agréés comme un parfait holocauste...

Mais les impies auront le châtiment
mérité par leurs pensées perverses,
eux qui ont méprisé le juste
et se sont éloignés du Seigneur...

Leurs femmes sont insensées,
leurs enfants pleins de malice
et leur postérité est maudite (1).

4. — La mort prématurée du juste.

Le juste, lors même qu'il meurt avant l'âge,
trouve le repos.
Une vieillesse honorable n'est pas (celle que donne) *une*
[*longue vie,*
ni celle qui se mesure au nombre des années ;
mais la prudence tient lieu pour l'homme de cheveux
[*blancs,*
et l'âge de la vieillesse c'est une vie sans tache.

Étant agréable à Dieu, il était aimé (de lui),
et, comme il vivait parmi les pécheurs, il a été transféré.
Il a été enlevé de peur que la malice n'altérât son intel-
ou que la ruse ne pervertît son âme (2). [*ligence*

Les Juifs sont répandus dans l'Empire. C'est maintenant surtout qu'ils peuvent se rappeler ce psaume (3) qui est comme une invitation à faire des prosélytes :

(1) III, 1, 4-6, 10, 12.
(2) IV, 7-11.
(3) *Ps.*, 96.

Chantez à Yahweh un chant nouveau,
chantez à Yahweh terre entière,
chantez à Yahweh, bénissez son nom !

Publiez chaque jour son secours tutélaire,
racontez sa gloire au milieu des nations,
ses merveilles parmi tous les peuples.

Grand est Yahweh et digne de toute louange ;
il est à craindre, lui, par-dessus tous les dieux,
puisque tous les dieux des peuples sont néant.

Mais Yahweh a fait les cieux :
à lui gloire et honneur,
puissance et splendeur dans son sanctuaire !

Rendez à Yahweh, familles des peuples,
rendez à Yahweh gloire et puissance,
rendez à Yahweh la gloire (due à) *son nom.*

Apportez des offrandes et entrez dans ses parvis ;
prosternez-vous devant Yahweh avec l'ornement
tremblez devant lui, terre entière ! [sacré ;

Dites parmi les nations : « Yahweh est roi ;
aussi le monde est-il affranchi, il ne chancellera
Il jugera les peuples avec équité. » [pas.

. . . .

L'Histoire.

Les *Livres des Macchabées* sont ainsi appelés à cause du surnom donné au héros dont ils racontent l'histoire — Judas, fils du prêtre Mathathias. — Il s'acquit une telle gloire par ses exploits que les Juifs le surnommèrent *macchabée*, c'est-à-dire *marteau* ou

marteleur, et que ce nom passa à toute sa famille.

Le premier livre, qui embrasse une période de trente ans environ, — de 175 à 153 avant Jésus-Christ — raconte les guerres de Judas et l'histoire des gouvernements de Jonathas et de Simon. Il était terminé entre 104 et 63 avant Jésus-Christ.

L'auteur était un Juif palestinien, puisqu'il écrivit en hébreu. Malheureusement le texte original est perdu. Le but de ce livre était, semble-t-il, de montrer comment, au milieu des guerres extérieures et des troubles intérieurs, fut fondée la dynastie asmonéenne.

L'auteur cite souvent ses sources, et entre autres, un nombre considérable de documents officiels.

Le second livre, écrit en grec, ne fait pas suite au précédent : c'est un second ouvrage sur les Macchabées. La première partie est un simple recueil de documents; la seconde — résumé des cinq livres de Jason de Cyrène, ainsi qu'il est dit dans la Préface — est une histoire proprement dite qui a pour objet les principaux événements concernant les Juifs, à la fin de Séleucus IV, sous les règnes d'Antiochus Epiphane, d'Antiochus V et de Démétrius Ier Soter; donc, de 175 à 161 avant notre ère.

L'auteur était un Juif helléniste anonyme, vivant plus probablement en Égypte, entre 161 avant Jésus-Christ et 70 après Jésus-Christ. Le but principal de son livre était de mettre en relief la sainteté du temple de Jérusalem, sans doute afin de maintenir l'unité et la pureté

de la religion israélite en dirigeant la piété vers l'unique lieu de culte légitime.

Effectivement, on avait fort à faire pour demeurer fidèle aux pratiques religieuses de la Loi mosaïque, à cause des mesures prises par les nouveaux maîtres du pays en vue de mieux s'assimiler la population, et aussi à cause du prestige que la culture hellénique exerçait sur une partie de l'élite juive.

Antiochus Epiphane et l'hellénisme en Palestine.

Alexandre, fils de Philippe, macédonien... prit beaucoup de forteresses et mit à mort des rois de la terre. Il poussa jusqu'aux extrémités de la terre et s'empara des dépouilles d'une multitude de nations, *et la terre se tut devant lui*...

(*Des rois successeurs d'Alexandre*) sortit une racine d'iniquité, Antiochus Epiphane, fils du roi Antiochus, qui avait été à Rome comme otage ; et il devint roi, la cent trente-septième (1) année du royaume des Grecs.

En ces jours-là, il sortit d'Israël des enfants infidèles qui en entraînaient beaucoup d'autres en disant : « Allons, et unissons-nous aux nations qui sont autour de nous ; car, depuis que nous nous tenons séparés d'elles, il nous est arrivé beaucoup de malheurs. » Et ce discours parut bon à leurs yeux.

Quelques-uns du peuple s'empressèrent d'aller trouver le roi, et il leur donna l'autorisation de suivre les coutumes des nations.

Ils construisirent donc à Jérusalem un gymnase,

(1) L'auteur adopte l'ère des Séleucides qui commence le 1er octobre 312 avant Jésus-Christ. La 137e année commençait donc le 1er octobre 176.

selon les usages des nations. Ils firent disparaître les marques de leur circoncision, et ainsi, se séparant de l'alliance sainte, ils s'associèrent aux nations et se vendirent pour faire le péché (1).

Mesures prises pour helléniser le pays.

...Le roi envoya un vieillard d'Athènes pour contraindre les Juifs à abandonner le culte de leurs pères et les empêcher de vivre selon les lois de Dieu, et pour profaner le temple de Jérusalem et le dédier à Jupiter Olympien, et celui de Garizim à Jupiter Hospitalier, conformément au caractère des habitants du lieu.

L'invasion de ces maux fut, même pour la masse (*du peuple*), bien pénible et difficile à supporter, car le temple était rempli d'orgies et de débauches par des Gentils dissolus et des courtisanes, des hommes ayant commerce avec des femmes dans les saints parvis et y apportant des choses défendues. L'autel lui-même était couvert de victimes impures que la loi interdisait.

Il n'était plus possible de célébrer les sabbats ni les fêtes des pères, ni simplement de confesser que l'on était juif.

Une amère nécessité amenait les Juifs aux sacrifices qui se faisaient chaque mois, le jour de la naissance du roi ; aux fêtes des Bacchanales, on les contraignait à se promener par les rues couronnés de lierre en l'honneur de Bacchus.

Un édit fut rendu, à l'instigation de Ptolémée, pour que, dans les villes grecques du voisinage (*de Jérusalem*), on prît les mêmes mesures contre les Juifs et que l'on fît des sacrifices, (*avec ordre*) de mettre à mort ceux qui refuseraient d'adopter les coutumes grec-

(1) I *Macch.*, I, 1, 3, 11-16.

ques. On avait donc partout des scènes de désolation (1).

Mathathias à l'autel de Modin.

Les officiers du roi chargés de contraindre à l'apostasie vinrent à Modin pour organiser des sacrifices. Un grand nombre d'Israélites se joignirent à eux. Mathathias et ses fils se réunirent aussi (*de leur côté*).

Les envoyés d'Antiochus, s'adressant à Mathathias, lui dirent : « Tu es le premier dans cette ville, le plus grand par la considération et l'influence, et entouré de fils et de frères. Approche donc le premier et exécute le commandement du roi, comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et ceux qui sont restés dans Jérusalem, et tu seras, toi et les tiens parmi les amis du roi ; toi et tes fils, vous aurez des ornements d'or et d'argent, et des présents nombreux. »

Mathathias répondit et dit à haute voix : « Quand toutes les nations qui font partie du royaume (*d'Antiochus*) lui obéiraient, chacune abandonnant le culte de ses pères, et se soumettraient volontiers à ses ordres, moi, mes fils et mes frères, nous suivrons l'alliance de nos pères. Que Dieu nous garde d'abandonner la loi et (*ses*) préceptes ! Nous n'obéirons pas aux ordres du roi pour nous écarter de notre culte, soit à droite, soit à gauche. »

Dès qu'il eut achevé ce discours, un Juif s'avança, aux yeux de tous, pour sacrifier, selon l'ordre du roi, sur l'autel (*élevé*) à Modin.

A cette vue Mathathias fut indigné et ses reins s'émurent ; il laissa monter sa colère selon la loi et se précipitant, il tua cet homme sur l'autel. Il tua, en même temps, l'officier du roi qui forçait à sacrifier,

(1) II *Macch.*, VI, 1-10.

et renversa l'autel. C'est ainsi qu'il fut transporté de zèle pour la loi, à l'exemple de Phinéès, qui tua Zambri, fils de Saloum (1).

La guerre sainte.

...Mathathias parcourut la ville en criant : « Quiconque a le zèle de la loi et maintient l'alliance, qu'il sorte (*de la ville*) et me suive ! » Et il s'enfuit, lui et ses fils, dans la montagne, abandonnant tout ce qu'ils possédaient dans la ville.

Un grand nombre de Juifs qui cherchaient la justice et la loi descendirent alors dans le désert, pour y demeurer, eux, leurs enfants et leurs femmes, ainsi que leurs bestiaux, parce que les maux qui les accablaient étaient à leur comble.

On annonça aux officiers du roi et aux troupes qui étaient à Jérusalem, dans la cité de David, que des hommes qui avaient transgressé l'ordre du roi étaient descendus au désert, dans des retraites cachées (2).

Les Syriens fondirent sur eux. C'était le jour du Sabbat : les Juifs restèrent au repos. Ils furent massacrés.

Mathathias et ses amis apprirent ce massacre, et ils en éprouvèrent une très grande douleur. Et ils se dirent entre eux : « Si nous faisons tous comme ont fait nos frères, et que nous ne combattions pas contre les nations, ils nous auront bientôt exterminés de la terre. » Ils prirent donc, ce jour-là, cette résolution : « Qui que ce soit qui vienne en guerre contre nous le jour du sabbat, combattons contre lui, et ne nous

(1) I *Macch.*, II, 15-26.
(2) *Ibid.*, 27-31.

laissons pas tuer comme ont fait nos frères dans leurs retraites. »

Alors, se joignirent à eux une troupe d'Assidéens (1), formée d'hommes vaillants d'Israël, de tous ceux dont le cœur était attaché à la loi. Tous ceux qui cherchaient à échapper aux maux (*présents*) vinrent aussi à eux et accrurent leur force.

Ayant ainsi formé une armée, ils frappèrent (*d'abord*) les prévaricateurs dans leur colère et les impies dans leur indignation. Le reste chercha le salut dans la fuite auprès des nations. Mathathias parcourut le pays avec ses fils. Ils détruisirent les autels, circoncirent par force tous les enfants incirconcis qu'ils trouvèrent dans la terre d'Israël et poursuivirent ceux qu'enflait l'orgueil.

L'entreprise réussit sous leur conduite. Ils soutinrent la cause de la loi contre la puissance des païens et contre la puissance des rois, et ils ne courbèrent pas le front devant le pécheur (2).

Éloge de Judas Macchabée.

Il était dans l'action pareil au lion, comme le lionceau qui rugit sur sa proie. Il poursuivit les impies, fouillant leurs retraites, et livra aux flammes ceux qui troublaient son peuple. Les impies reculèrent effrayés devant lui ; tous les ouvriers d'iniquité furent dans l'épouvante, et sa main conduisit heureusement la délivrance de son peuple.

Par ses exploits, il causa de l'amertume à plusieurs rois, et de la joie à Jacob ; et sa mémoire est à jamais bénie. Il parcourut les villes de Juda et en extermina les impies, et il détourna d'Israël la colère.

(1) On appelait ainsi des Juifs pieux, très attachés à la loi et qui réagissaient contre l'hellénisation du pays.
(2) I *Macch.*, II, 39-48.

Son nom devint célèbre jusqu'aux extrémités de la terre, et il recueillit ceux qui allaient périr (1).

Autrefois, Isaïe avait plus d'une fois représenté le peuple d'Israël comme *le serviteur de Yahweh* :

Mais toi, Israël, mon serviteur,
Jacob, que j'ai choisi ;
race d'Abraham mon ami ;

Toi que j'ai été prendre aux extrémités de la terre
et que j'ai appelé de ses lointaines régions,
toi à qui j'ai dit : « Tu es mon serviteur,
je t'ai choisi et ne t'ai point rejeté (2). »

Ou bien encore :

Sourds, entendez !
Aveugles, ouvrez les yeux pour voir !
Qui est aveugle, sinon mon serviteur
et sourd comme mon messager que j'envoie ?
Qui est aveugle comme celui dont j'avais fait mon ami,
aveugle comme le serviteur de Yahweh (3) ?

En entendant ou en lisant le passage que nous allons citer, l'Israélite pieux pouvait se demander s'il s'agissait encore d'Israël personnifié (puisqu'il précède de quelques versets seulement les trois distiques qu'on vient de lire), ou bien d'un individu particulièrement fidèle à Yahweh et spécialement aimé de lui Judas Macchabée, le Grand prêtre Simon, et,

(1) I *Macch.*, III, 4-9.
(2) *Isaïe*, XLI, 8-9.
(3) XLII, 18-19.

avant eux, Zorobabel ou un autre. Ne lit-on pas, par exemple, dans *Aggée,* au sujet de Zorobabel :

En ce jour-là, — oracle de Yahweh tsebaôth, —
je te prendrai, Zorobabel, *fils de Salathiel,*
mon serviteur, — *oracle de Yahweh,* —
et je ferai de toi comme un cachet (1),
car je t'ai élu, — *oracle de* Yahweh tsebaôth (2).

Dans le passage d'Isaïe que nous avons annoncé, on dit :

Voici mon serviteur *que je soutiens,*
mon élu (en qui) *mon âme se complaît.*
J'ai mis mon esprit sur lui;
il répandra la justice parmi les nations.

Il ne criera point, il ne parlera pas haut,
il ne fera pas entendre sa voix dans les rues.
Il ne brisera pas le roseau froissé
et n'éteindra pas la mèche prête à mourir.

Il annoncera la justice et la vérité;
il ne faiblira point et ne se laissera point abattre
jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre.
Les îles seront dans l'attente de sa loi...

Moi, Yahweh, je t'ai appelé dans la justice
et je t'ai pris par la main.
Je te garde et je fais de toi l'alliance du peuple,
la lumière des nations;

(1) On sait quelle importance les Orientaux de l'antiquité attachaient au sceau ou cachet. Le sceau apposé sur les lettres, contrats ou autres documents faisait foi juridiquement ; il attestait la volonté ou le droit de son possesseur.
(2) *Aggée,* II, 23.

pour ouvrir les yeux des aveugles,
pour faire sortir de prison les captifs,
du cachot ceux qui sont assis dans les ténèbres (1).

Dans un chapitre célèbre, qu'on a appelé *La Passion de N. S. J.-C. selon Isaïe,* on insiste sur une idée qu'il serait vraiment difficile d'appliquer à une collectivité, moins encore à tout un peuple personnifié; par exemple : c'était *nos douleurs dont il s'était chargé. Et nous, nous le regardions comme un puni, frappé de Dieu et humilié. Il a été transpercé à cause de nos péchés. Parmi ses contemporains, qui a pensé que la plaie le frappait à cause des péchés de mon peuple?* Mais, aux yeux des Juifs, le roi messianique devait être glorieux et triomphant; l'idée de lui attribuer l'humiliation, la souffrance, la mort, leur eût semblé pour le moins paradoxale.

Dans le présent ouvrage, nous ne devons pas nous occuper de critique textuelle. Comme d'habitude, nous citons une traduction classique de ce texte fort beau soit au point de vue littéraire, soit au point de vue de l'idée religieuse fondamentale qu'il met en si haut relief.

Voici que mon serviteur prospérera;
il grandira, il sera exalté, souverainement élevé.

De même que beaucoup ont été dans la stupeur en (le) [*voyant,*
— tant il était défiguré, son aspect n'étant plus celui [*d'un homme,*
ni son visage celui des enfants des hommes, —
ainsi il fera tressaillir des nations nombreuses...

(1) *Isaïe*, XLII, 1-7.

Devant lui, les rois fermeront la bouche,
car ils verront ce qui ne leur avait pas été raconté
et ils apprendront ce qu'ils n'avaient pas entendu.

Qui a cru ce que nous avons entendu
et à qui le bras de Yahweh a-t-il été révélé ?

Il s'est élevé devant lui comme un frêle arbrisseau,
comme un rejeton (qui sort) *d'une terre desséchée.*
Il n'avait ni forme ni beauté pour attirer les regards,
ni apparence pour exciter notre amour.

Il était méprisé et abandonné des hommes,
homme de douleurs et familier de la souffrance,
comme (un objet) *devant lequel on se voile la face ;*
en butte au mépris, nous n'en faisions aucun cas.

Vraiment c'était nos maladies qu'il portait
et nos douleurs dont il s'était chargé.
Et nous, nous le regardions comme un puni
frappé de Dieu et humilié.

Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés
broyé à cause de nos iniquités.
Le châtiment qui nous donne la paix a été sur lui,
et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.

Nous étions tous errants comme des brebis.
Chacun de nous suivait sa propre voie ;
et Yahweh a fait retomber sur lui
l'iniquité de nous tous.

On le maltraite, et lui se soumet
et n'ouvre pas la bouche.
Semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie
et à la brebis muette devant ceux qui la tondent,
il n'ouvre pas la bouche.

Il a été enlevé par l'oppression et le jugement
et, parmi ses contemporains, qui a pensé

qu'il était retranché de la terre des vivants,
que la plaie le frappait à cause des péchés de mon [peuple ?

On lui a donné un sépulcre avec les méchants,
et dans sa mort il est avec le riche,
alors qu'il n'a pas commis d'injustice
et qu'il n'y a pas de fraude dans sa bouche.

Il a plu à Yahweh de le briser par la souffrance ;
mais quand son âme aura offert le sacrifice expiatoire,
il verra une postérité, il prolongera ses jours,
et le dessein de Yahweh prospérera dans ses mains
A cause des souffrances de son âme, il (le) *verra ;*
ce qu'il en connaîtra comblera ses désirs (1).

Le juste, mon serviteur, justifiera beaucoup d'hommes
et lui-même se chargera de leurs iniquités.
C'est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands ;
il partagera le butin avec les forts.

Parce qu'il a livré son âme à la mort
et qu'il a été compté parmi les malfaiteurs ;
et lui-même a porté la faute de beaucoup
et il intercédera pour les pécheurs (2).

Citons ici cette prière que le Psalmiste place sur les lèvres du juste ;

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?
Je gémis, et le salut reste loin de moi !
Mon Dieu, je crie pendant le jour, et tu ne réponds pas ;
la nuit, et je n'ai point de repos.
Pourtant, tu es saint ;
tu habites parmi les hymnes d'Israël.

(1) LXX, Aquila, Symmaque et Théodotion, d'une manière presque identique.
(2) *Isaïe*, LII, 13-LIII, 12.

En toi se sont confiés nos pères;
ils se sont confiés, et tu les as délivrés.
Ils ont crié vers toi, et ils ont été sauvés;
ils se sont confiés en toi, et ils n'ont pas été confus.
Et moi, je suis un ver, et non un homme,
l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.
Tous ceux qui me voient se moquent de moi;
ils ouvrent les lèvres, ils branlent la tête :

« *Qu'il s'abandonne à Yahweh! Qu'il le sauve,*
qu'il le délivre, puisqu'il l'aime!
Oui, c'est toi qui m'as tiré du sein maternel,
qui m'as donné confiance, sur les mamelles de ma mère.
Dès ma naissance, je t'ai été abandonné;
depuis le sein de ma mère, c'est toi qui es mon Dieu.
Ne t'éloigne pas de moi, car l'angoisse est proche,
car personne ne vient à (mon) *secours.*

Autour de moi sont de nombreux taureaux,
les forts de Basan m'environnent.
Ils ouvrent contre moi leur gueule,
(comme) *un lion qui déchire et rugit.*
Je suis comme de l'eau qui s'écoule,
et tous mes os sont disjoints.
Mon cœur est comme de la cire,
il se fond dans mes entrailles.

Ma force s'est desséchée comme un tesson d'argile,
et ma langue s'attache à mon palais;
tu me couches dans la poussière de la mort.
Car des chiens m'environnent;
une troupe de scélérats rôdent autour de moi;
ils ont percé mes pieds et mes mains,
je pourrais compter tous mes os.
Eux, ils m'observent; ils me contemplent;
ils se partagent mes vêtements,
ils tirent au sort ma tunique.
Et toi, Yahweh, ne t'éloigne pas!

Toi qui es ma force, viens en hâte à mon secours!
Délivre mon âme de l'épée,
ma vie du pouvoir du chien.
Sauve-moi de la gueule du lion,
tire-moi des cornes du buffle!

(Alors) j'annoncerai ton nom à mes frères,
au milieu de l'assemblée je te louerai :
« Vous qui craignez Yahweh, louez-le!
Vous tous, postérité de Jacob, glorifiez-le!
Révérez-le, vous tous, postérité d'Israël!
Car il n'a pas méprisé, il n'a pas rejeté la souffrance de [l'affligé,
il n'a pas caché sa face devant lui,
et quand l'affligé a crié vers lui, il a entendu. »

Grâce à toi, mon hymne (retentira) dans la grande [assemblée,
j'accomplirai mes vœux en présence de ceux qui (te) [craignent.
Les affligés mangeront et se rassasieront;
ceux qui cherchent Yahweh le loueront.
Que votre cœur revive à jamais!
Toutes les extrémités de la terre
se souviendront et se tourneront vers Yahweh,
et toutes les familles des nations
se prosterneront devant sa face.

Car à Yahweh appartient l'empire,
il domine sur les nations.
Les puissants de la terre mangeront et se prosterne- [ront;
devant lui s'inclineront tous ceux qui descendent à la [poussière,
ceux qui ne peuvent prolonger leur vie.
La postérité le servira.
On parlera du Seigneur à la génération (future).
Ils viendront et ils annonceront sa justice;
au peuple qui naîtra (ils diront) *ce qu'il a fait* (1).

(1) *Ps.*, XXII.

Dans une vision de *Zacharie*, le Grand prêtre Josué ou Jésus (les hellénisants disaient *Jason*) est tenté par Satan et défendu par Yahweh qui lui annonce la venue de son serviteur *Germe* — terme employé, d'une manière peu claire, par Isaïe et par Jérémie. — On peut se demander pourquoi notre prophète ne dit pas *Emmanuel*. Ce nom n'a pas, dans la littérature biblique postérieure à Isaïe, l'importance qu'il prendra plus tard.

Écoute donc, Josué, Grand-prêtre,
toi et tes collègues qui siègent devant toi :
— car ce sont des hommes de présage. —
Voici que je vais faire venir mon serviteur Germe.
Car voici la pierre que j'ai placée devant Josué :
sur (cette) *unique pierre, il y a sept yeux.*
Voici que je vais sculpter sa sculpture,
— oracle de Yahweh tsebaôth —
et j'enlèverai l'iniquité de ce pays en un seul jour (1).

Le contexte est assez obscur. Par exemple, on ne sait pas ce que signifie cette pierre.

Les prophètes étaient des hommes qui, ayant pleine conscience des besoins du temps dans lequel ils vivaient, s'appliquaient à diriger la nation dans la voie voulue par Yahweh. Ils montraient que toute l'histoire était dirigée par lui vers un but qui était la félicité de l'ère messianique ; mais ils savaient quelle action la liberté humaine peut exercer dans l'univers ; aussi, rien ne les intéressait-il comme la réforme des mœurs. Les perspectives d'avenir qu'ils

(1) *Zach.*, III, 8-9.

ouvraient à leurs contemporains étaient généralement en rapport avec cette réforme intérieure.

Mais un nouveau concept se fit jour.

Déjà, tel des premiers prophètes dont nous avons les écrits (1) avait annoncé l'avènement des temps messianiques en des termes qui ne paraissaient pas exiger comme condition l'observance des préceptes moraux. Les événements favorisèrent le développement de cette tendance à ne plus regarder que l'avenir en l'isolant de plus en plus des conditions de la vie présente. L'exil avait été pour Israël une épreuve d'autant plus douloureuse qu'elle était moins attendue du plus grand nombre. Jérémie l'avait bien annoncée sans trêve (2), mais de faux prophètes, souvent mieux écoutés par le peuple, avaient traité de songes ses oracles menaçants. Ezéchiel avait eu à lutter, lui aussi, contre de semblables ennemis (3). Les châtiments tant de fois annoncés étaient venus ; la pénitence et la conversion furent impuissantes à en arrêter le cours. Mais, au delà de ces jours mauvais, on pouvait entrevoir des perspectives de félicité et de paix qui se réaliseraient quand la purification serait accomplie.

D'autre part, tant de faux prophètes avaient trompé le peuple que celui-ci finit par se méfier de quiconque prétendait apporter une parole de Yahweh.

Après Malachie, Jonas, Joël, Daniel — aux ve et ive siècles — la voix de l'ancienne pro-

(1) *Isaïe*, II, 1-4 ; *Michée*, IV, 1-3.
(2) *Jer.*, V, 31 ; XIV, 13 ; XXIII, 9 et suiv.
(3) *Ez.*, III, 10.

phétie se tut. Au temps de Néhémie, il est encore question (1) de ces prophètes sans mission qui annoncent l'approche imminente des temps messianiques ; mais ils sont les derniers témoins d'un passé qui s'en va.

Vivant sous le joug étranger et dans la crainte de difficultés nouvelles, les Juifs de Jérusalem avaient perdu cette invincible confiance dans le présent qui caractérisait certains Voyants, sans douter, toutefois, que l'histoire du monde ne fût dirigée par leur Dieu.

En Égypte, l'hellénisation juive fut rapide, puisque, dès le IIIe siècle avant Jésus-Christ, une traduction grecque de la Bible fut nécessaire et que le *Livre de la Sagesse* et le second *Livre des Macchabées* furent écrits en grec. Cette hellénisation fut profonde et durable, puisque, au Ier siècle de notre ère, une synthèse à peu près complète de la pensée grecque et de la croyance juive pourra s'accomplir dans les écrits grecs du Juif Philon.

Avec patience, avec souplesse, fidèles par intérêt, les Juifs parvinrent à se mêler plusieurs fois au gouvernement du pays ; leurs doctrines se firent écouter des rois. Ils furent persécutés, mais ils souffrirent avec courage. Ils étaient négociants, banquiers, rarement artisans. Les plus pauvres mendiaient. On ne les aimait pas, mais on les supportait.

La pratique de la langue grecque permettait à Israël d'entrer en contact avec la pensée hellénique, grâce à la Bibliothèque et au Musée.

Les Prophètes avaient annoncé qu'Israël

(1) *Nehem*, VI, 7.

serait la lumière du monde. L'Israël d'Alexandrie a conquis la fortune ; il rêve d'une conquête bien supérieure, celle des idées. Il veut fondre l'Hellénisme et le Judaïsme, donner à celui-ci un tour plus philosophique et plus moderne et ranimer celui-là en lui infusant des dogmes plus solides. C'est à cette œuvre que Philon consacrera sa vie.

CONCLUSIONS

Dans les pages qu'il vient de parcourir, le lecteur aura sûrement remarqué des analogies frappantes entre la poésie et la prose historique des Suméro-Akkadiens et celles des Hébreux.

La poésie des uns et des autres est caractérisée par le rythme des idées connu sous le nom de *parallélisme*. On peut bien admettre que c'est en vertu d'une tendance spontanée que l'homme exprime en courtes phrases parallèles les sentiments ou les pensées qui l'émeuvent profondément, et, dans ce cas, on a le lyrisme primitif ; mais, ici, il ne s'agit pas uniquement de ces élans naturels. Les Sumériens, bien longtemps avant les Hébreux, eurent recours à des procédés dont le but et le résultat furent de rompre la monotonie de la simple alternance des idées. Et, de plus, les poètes d'Israël, sinon déjà les Sumériens et les Akkadiens, eurent peut-être une métrique.

Les pensées et les sentiments exprimés dans la poésie lyrique sont religieux presque sans exception et de même nature, mais avec cette différence — et elle est capitale — qu'ils sont strictement monothéistes en Palestine et poly-

théistes en Mésopotamie : ce sont la peur ou, du moins, la crainte respectueuse de la Divinité, la confiance dans le dieu national — ou en d'autres déités, chez les Suméro-Akkadiens — la gloire du Dieu qui triomphe des ennemis de son peuple; quelquefois, du moins en Israël, l'amour divin; la conviction que le mal dont on souffre — maladie, infirmité, revers de fortune, persécution, — est causé par un sort ou par quelque démon qu'il faut conjurer et expulser.

Les narrations rythmées ou poèmes en stiques parallèles suméro-akkadiens et hébreux, relatifs à l'origine des êtres et à l'au-delà, ou à la condition matérielle des premiers humains, ont un certain fonds commun. Pour les Akkadiens, tous les éléments cosmiques et les dieux eux-mêmes se trouvaient dans l'abîme chaotique des eaux — dont on ne dit pas l'origine —; c'est de là qu'ils sortirent. Dans la Genèse, tous les êtres sortirent aussi de l'abîme — et l'auteur emploie le même mot que le poète akkadien, *Tehôm* — mais tous les principes cosmiques, appelés au premier verset *cieux et terre*, furent créés par Elohim. Et aucun autre dieu n'exista ni avant ni après lui.

D'après un poème sumérien, l'homme fut créé dans le but de fournir, d'offrir des victimes pour le divin sacrifice alimentaire. Dans le récit yahwiste de la Genèse, Abel fils d'Adam et d'Eve, qui est tout de suite pâtre, offre du petit bétail à Yahweh. D'après le récit sumérien, les hommes étaient tout nus; ils menaient la vie de simple cueillette. Telle fut d'abord la condition d'Adam et

d'Eve au paradis, d'après la célèbre page biblique.

D'après le *Mythe d'Etana* et d'après le *Livre de Samuel* le pouvoir royal vient du ciel.

Dans la Bible, les textes sont toujours monothéistes ; chez les Suméro-Akkadiens, on rencontre le polythéisme dès les époques les plus archaïques que nous connaissons.

Dans la Bible, et dans la Genèse particulièrement, le langage est parfois très anthropomorphique : Elohim, ou Yahweh-Elohim, *modèle* le corps de l'homme ; après avoir travaillé six jours, il se repose ; il plante un verger, s'y promène à la brise du soir, se repent d'avoir fait l'homme, est affligé dans son cœur, *flaire* l'odeur agréable des holocaustes de Noé. Et, dans la biographie d'Abraham :

Yahweh dit : « Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ? Car Abraham doit devenir une nation grande et toutes les nations de la terre seront bénies en lui. Je l'ai choisi, en effet, afin qu'il ordonne à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de Yahweh, en pratiquant l'équité et la justice, et qu'ainsi Yahweh accomplisse en faveur d'Abraham les promesses qu'il lui a faites. »

Et Yahweh dit : « Le cri qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe est bien fort, et leur péché bien énorme. Je veux descendre, et voir si, selon le cri qui est venu jusqu'à moi, leur crime est arrivé au comble ; et, s'il n'en est pas ainsi, je le saurai (1). »

Dans l'*Exode*, citons ce colloque entre Yahweh et Moïse :

(1) *Gen.*, XVIII, 17-21.

Moïse dit : « Fais-moi voir ta gloire... »

Yahweh dit : « Tu ne pourras voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. »

Yahweh dit : « Voici une place près de moi ; tu te tiendras sur le rocher. *Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher, et je te couvrirai de ma main et tu me verras par derrière;* mais ma face ne saurait être vue (1). »

En Mésopotamie, dans le poème akkadien de la Création, les dieux font piètre figure : des déités se mutinent et troublent la triade primitive à tel point qu'on leur déclare la guerre (nous avons cité un écho biblique de cette lutte), les dieux « s'enivrent en buvant la douce boisson, le vin » du banquet sacré ; dans le poème de Gilgamesh « les dieux eux-mêmes ont peur du déluge » et tremblent « comme des chiens ».

Quelquefois les analogies sont particulièrement frappantes, par exemple dans le récit du *Déluge*.

Faut-il dire que, dans ce cas et dans les autres, les narrateurs hébreux eurent en main des documents écrits suméro-akkadiens ? Nous ne le croyons pas. Pour expliquer les ressemblances et les différences, il suffit d'admettre que les écrivains d'Israël connurent les traditions orales qui avaient cours avant eux, en Mésopotamie, qu'ils en retinrent ce qui convenait à leur but, sans modifier parfois, ou modifiant à peine le procédé littéraire ou la forme originale, mais qu'ils remplacèrent délibérément et toujours le polythéisme par un monothéisme strict.

(1) *Ex.*, XXXIII, 18, 20-23.

Nous ne répétons pas les conclusions que suggère la comparaison du code mosaïque avec les codes mésopotamiens.

En prose historique, bien des fois les Assyro-Babyloniens et les Hébreux — ceux-ci plus rarement, peut-être — copient sans le dire, dans leur récit, des sources ou textes antérieurs. S'ils se trouvent en présence de deux narrations écrites ou de deux traditions orales rapportant les mêmes faits, ils combinent ensemble quelquefois, ou bien, en d'autres cas, copient l'une à la suite de l'autre, leurs deux sources ; mais ils n'en avertissent pas. Et ainsi, dans une histoire qui a tel but et tels caractères bien déterminés, on rencontrera, avec étonnement parfois, les mêmes faits racontés dans un but différent.

Si, en Israël, on procéda quelquefois de la même manière que les scribes mésopotamiens, on écrivit le plus souvent, du moins aux époques récentes, avec plus de précision critique. Ainsi firent les auteurs des *Livres des Rois*, des *Chroniques* ou *Paralipomènes*, d'*Esdras*, de *Néhémie*, des *Macchabées* : ils citent leurs sources.

Enfin, dans les textes historiques comme dans les autres, les Sumériens, les Akkadiens et les Hébreux s'expriment presque toujours de telle manière que les événements paraissent dirigés et réalisés immédiatement par la Divinité, sans intervention des causes secondes.

En Palestine comme en Mésopotamie — et, d'ailleurs, dans tout le milieu biblique en général — la Divinité a un nom propre : là,

Yahweh, Elohim ou Yahweh-Elohim ; ici, Sin, Shamash, Mardouk, Ashour et d'autres. Il est rare que l'on dise seulement *le Seigneur*, *le dieu* ou *Dieu*, et, en Israël, on ne s'exprime guère ainsi qu'à l'époque récente, par exemple, dans *Daniel*, *l'Ecclésiastique*, *Job*, la *Sagesse*.

Les Sumériens, les Akkadiens et les Hébreux eurent des voyants de qui nous possédons une littérature copieuse. Ces voyants étaient des hommes du présent : ils disaient, si on les interrogeait ou sans qu'on les interrogeât, ce qu'il fallait faire tout de suite ou à bref délai. Ils avaient quelquefois leurs révélations, ou soi-disant révélations, pendant leur sommeil, en songe. En certaines circonstances, on les consulta même au sujet de choses de minime importance.

A cela se réduisent les analogies entre les Voyants sumériens et akkadiens et ceux d'Israël, auxquels il convient d'ailleurs de conserver leur appellation traditionnelle de Prophètes, au sens que nous avons eu occasion de préciser suffisamment.

Le plus souvent, les premiers cherchaient à lire l'avenir en interrogeant le foie des victimes, les astres, les éclipses, les nuages, les oiseaux, etc., etc. ; tandis que les Prophètes d'Israël non seulement n'employaient aucun de ces moyens, mais ils les condamnaient. De plus, à l'inverse des précédents, ils ne parlaient de l'avenir qu'en fonction de l'enseignement religieux et moral à inculquer à leurs contemporains, et les perspectives messianiques qu'ils leur faisaient entrevoir avaient pour but

de les décider à une vie plus conforme à la volonté de Yahweh.

A la dernière période de la littérature biblique, on rencontre, plus particulièrement au *Livre de la Sagesse*, des pensées, des points de vue, des manières de s'exprimer qui s'expliquent évidemment par l'influence grecque.

Ainsi, il y a entre les littératures que nous avons étudiées de fréquentes ressemblances de forme : genres et procédés littéraires, style, mots même. Elles s'expliquent aisément par le fait que ces peuples ont vécu longtemps dans le même milieu suméro-sémitique (1).

Les ressemblances sont quelquefois plus profondes. Cette constatation ne saurait surprendre quand il s'agit de sentiments religieux ou des préceptes premiers de la morale, car la nature humaine étant la même sous tous les cieux et dans tous les temps, les lois générales de l'esprit, les sentiments fondamentaux et les principes de la loi naturelle ne peuvent pas varier essentiellement.

Qu'il y ait dans le Code de Hammourapi et dans le Code mosaïque des lois semblables dérivées de principes communs ne saurait surprendre davantage, puisque ces deux Codes devaient régir deux peuples ayant même origine ethnique et que, par ailleurs, les deux législations imposaient aussi des obligations divergentes, parce que, lorsque l'une et l'autre furent « promulguées », l'évolution sociale des deux peuples avait abouti à deux étapes différentes.

(1) Les Hébreux, à l'origine et ensuite à partir de la Captivité.

Les lecteurs catholiques ont trouvé peut-être le problème plus ardu quand ils se sont trouvés en présence de pages bibliques — celles, par exemple, qui se rapportent aux « origines » de l'humanité — qui leur ont paru des « rééditions », pour ainsi dire, de textes babyloniens antérieurs de plusieurs siècles. Ils se sont demandé peut-être : les traditions babyloniennes étant un produit de l'esprit humain ou de l'imagination orientale, les pages bibliques qui les rééditent peuvent-elles avoir une valeur supérieure ?

D'abord, nous l'avons vu, il est loin d'être prouvé qu'aucun auteur biblique ait emprunté directement et surtout exclusivement son récit à des documents écrits babyloniens. Pour expliquer d'une manière très satisfaisante les analogies *telles qu'elles sont en fait*, il suffit d'admettre l'existence, dans les milieux mésopotamiens, d'une tradition commune que les écrivains babyloniens et les écrivains israélites ont consigné par écrit avec ou sans retouches ou corruptions (1), de telle sorte qu'en définitive, même si les auteurs bibliques ont *utilisé* des documents écrits cunéiformes, la tradition qu'ils nous ont transmise est toujours monothéiste.

Nous avons rappelé, dans notre Préface, que l'étude comparative des langues sémitiques postule l'existence d'un *sémitique commun*, bien que celle-ci ne puisse être démontrée par aucun argument positif direct. D'une manière

(1) Il ne faut pas oublier que nous avons en cunéiforme plusieurs recensions d'une même tradition et qu'elles présentent de nombreuses divergences.

analogue, la Théologie admet un ensemble de données primitives au point de départ et comme explication de toutes les traditions relatives aux origines de l'humanité. Et ces données primitives doivent être attribuées à une révélation divine. L'existence de cette révélation primitive, de même que celle du sémitique commun ne peut pas être prouvée par des arguments positifs directs (1) ; mais la Théologie a d'autres moyens de démonstration.

On a beaucoup écrit, et on écrivait encore beaucoup il y a environ un demi-siècle, sur l'accord de la Bible et de la Science. L'objet de ces études avait reçu le nom de *concordisme*. Le concordisme est périmé. Il est maintenant reconnu que les auteurs bibliques ne font pas de la science ; ils n'entendent enseigner ni l'astronomie, ni la géologie, ni la zoologie, ni la botanique, ni la physique, ni la géographie. Si les sujets qu'ils traitent les amènent à parler de tel ou tel fait relevant de l'une ou l'autre de ces sciences-là, chacun d'eux s'exprime comme on s'exprimait à l'époque où il écrivait. Les pages qui précèdent ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet.

Quant au *Panbabylonisme*, il doit être relégué dans l'histoire des hypothèses, car on ne songe plus, aujourd'hui, à tout expliquer par les idées et la civilisation suméro-akkadiennes. Il est bien vrai que certaines influences « baby-

(1) Est-il utile de rappeler que, d'après la thèse la plus conservatrice, les récits mosaïques ne sont pas antérieurs au XIII[e] siècle av. J.-C. (date de l'exode) ?

loniennes » sont visibles dans l'Ancien Testament par lequel elles ont pu atteindre le Nouveau et, par suite, affecter inconsciemment la vie religieuse des chrétiens et même, indirectement, à la manière des effluves qu'on aspire avec l'air, la vie des non-croyants ; mais ces influences ne consistent pas en emprunts d'idées, surtout d'idées importantes. Ainsi, des pensées, principalement parmi celles qu'avaient formulées les Prophètes et les rédacteurs des psaumes et des livres de sagesse ont passé très naturellement chez les auteurs des Évangiles et des autres écrits néo-testamentaires. De même les leçons morales, souvent, et, quelquefois, les idées dogmatiques enseignées par saint Paul, saint Jacques, etc., et par le Christ lui-même, ne sont autres que les idées et les maximes les plus fécondes de l'Ancien Testament, expliquées et développées. Mais ces idées, ces pensées ne dérivent pas de la sagesse babylonienne. Quand il s'agit simplement du culte dû à la Divinité, des devoirs envers soi-même et envers le prochain, de la justice, du respect de la vérité, c'est-à-dire, en réalité, de la loi naturelle, point n'est besoin d'en chercher la source dans la littérature cunéiforme, puisqu'il s'agit des données immédiates de toute conscience humaine.

Les influences « babyloniennes » qui ont pu atteindre le Nouveau Testament par l'intermédiaire de l'Ancien se ramènent à des influences de forme : mots, expressions, figures, procédés littéraires. Ainsi, dans les littératures que nous avons étudiées, le mot *serviteur* a le sens de *fidèle, adorateur* : *serviteur* de tel dieu,

serviteur de Yahweh ou du Christ signifient *adorateur* ou *fidèle* de tel dieu, de Yahweh, du Christ, *celui qui leur rend un culte* ; le mot *cœur* signifie tantôt intelligence, tantôt volonté, tantôt faculté appétitive ; l'expression *bon pasteur* ou *pasteur fidèle* appliquée au chef ou au roi remonte jusqu'à l'époque sumérienne. Chez les suméro-akkadiens, dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau, le *nom* des personnes a pour but d'exprimer à peu près la nature, l'essence, la « formule algébrique » de la personne qu'il désigne. On pourrait relever aussi la manière dont les textes cunéiformes et bibliques parlent des *cieux* — toujours au pluriel, en hébreu. Dans la littérature suméro-akkadienne, quand il s'agit des dieux, les anthropomorphismes sont à peu près constants ; de même dans l'Ancien Testament, surtout dans les livres les plus anciens. On rencontre aussi des anthropomorphismes dans le Nouveau, par exemple quand on parle de la *colère* de Dieu. Les cantiques néo-testamentaires *Magnificat, Benedictus, Nunc dimittis* sont composés suivant les lois du parallélisme suméro-akkadien et israélite. Ils ne sont, d'ailleurs, que des tissus de réminiscences des prophètes et des psaumes.

On pourrait relever d'autres faits analogues ; ils ne dépasseraient pas la conclusion que nous avons tirée : influences de forme.

La thèse la plus séduisante, à première vue, et la plus grave est celle qui considère le contenu du Nouveau Testament comme le résultat de l'évolution religieuse de l'humanité, dont les grandes étapes antérieures sont attestées par les littératures suméro-akkadienne, égyptienne

et israélite. La discussion de cette thèse — qui est une pure hypothèse — dépasse l'objet et le but de notre étude. Nous ne l'avons signalée que pour montrer combien il importe de bien connaître l'apport réel des littératures des Sumériens, des Akkadiens et des Israélites.

BRÈVE BIBLIOGRAPHIE

A. Condamin. — *Le Livre d'Isaïe.*
Conférences de Saint-Etienne de Jérusalem.
L. Desnoyers. — *Histoire du peuple hébreu.*
P. Dhorme. — *Les Livres de Samuel. Le Livre de Job.*
A. van Hoonacker. — *Les douze petits Prophètes.*
Charles-F. Jean. — *Jérémie, sa politique, sa théologie.*
Charles-F. Jean. — *Le Milieu Biblique de l'Ancien Testament* (1).
M.-J. Lagrange. — *Le Livre des Juges.*
M.-J. Lagrange. — *Etudes sur les Religions sémitiques*, 2e édition.
A. Moret. — *Le Nil et la Civilisation égyptienne.*
E. Pannier. — *Les Psaumes d'après l'Hébreu.*
J.-B. Pelt. — *Histoire de l'Ancien Testament*, 8e édition.
E. Tobac. — *Les Prophètes d'Israël.*
J. Vandervost. — *Israël et l'Ancien Testament*, 2e édition.

(1) C'est du deuxième volume de cet ouvrage que sont extraits presque tous les textes suméro-akkadiens que nous avons cités.

H. VINCENT. — *Canaan d'après l'exploration récente.*

H. VINCENT. — *Jérusalem.*

Dictionnaire de la Bible, dirigé par F. VIGOUROUX.

Supplément au Dictionnaire de la Bible, dirigé par L. PIROT.

Revue Biblique.

A. CRAMPON. — *La Sainte Bible,* traduction d'après les textes originaux, édition de 1923.

On trouvera dans les ouvrages cités une bibliographie précise et copieuse.

Jean is also an Egyptologist, having studied under Montet for six years

TABLE

Avant-propos I
Préface IX

CHAPITRE PREMIER

Période d'invention

Historiographie, 3. — Récit en style « théocratique », 3-5. — Goudéa veut bâtir le temple de Lagash, 5. — *Poésie :* introduction, 10. — Poésie épique : L'origine des choses d'après une tradition sumérienne, 12. — Origine des choses, dans un texte de la Genèse, 15. — Poésie lyrique, 17. — Psaume au dieu Enlil, 18. — Littérature des Voyants, 20.

CHAPITRE II

Le siècle de Hammourabi

Textes juridiques : Le Code, 25. — Contrats, 34. — *Poésie épique*, 36. — Poème de la Création, 37. — Poème d'Agoushaia, 53. — *Genre épistolaire*, 59.

CHAPITRE III

L'époque d'El-Amarna

Recueil de *lois assyriennes*, 63. — *Littérature épistolaire*, 68. — Correspondance privée, 70. — Les *Koudourrou*, 71. — *Poésie épique :* Nergal et Ereshkigal, 73. — Mythe d'Adapa, 75.

CHAPITRE IV

Le siècle d'Israel

Introduction, 81. — *La Poésie.* Origines de la poésie hébraïque, 91. — Caractères de cette poésie, 100. — Epithalame, 104. — *Histoire*, 106. — *Les livres de Samuel*, 108. — *Les livres des Rois*, 108. — *Les livres des Prophètes*, 109. — Amos et Osée : Amos, 109. — Osée, 113. — Isaïe, 115.

CHAPITRE V

La Bibliothèque d'Ashourbanipal

Introduction, 137. — *Poésie épique :* Légende du ver du mal de dents, 138. — La descente d'Ishtar aux Enfers, 140. — L'épopée de Gilgamesh, 143. — Le Déluge, 153. — Mythe d'Etana, 162. — Le Juste souffrant, 167. — Job, 172. — *Poésie lyrique*, 187. Psaumes assyriens de pénitence, 189. — Psaumes hébreux, 190, 193. — *Littérature des Voyants*, 195. — *L'Histoire :* Introduction, 205. — Salmanazar III contre Hazaël, roi de Damas, 207. — Sennachérib contre Ezéchias, roi de Juda, 208. — Sargon contre Metatti, 214. — Rencontre de Moïse et de Jéthro, 217. — Trait de mœurs à l'époque des Juges, 219. — Le vœu de Jephté, 220. — Israël demande un roi, 222. — La grandeur de Salomon, 224. — Les femmes de Salomon, 227.

CHAPITRE VI

Israel en Babylonie

Jérémie, 230. — Ezéchiel, 243. — Daniel, 255. — Un dieu révèle à Nabonide qu'il doit châtier Astyage, 254. — Deux visions de Daniel : le bélier et le bouc, 255. — Le festin de Baltasar, 258. — L'histoire : *Livres des chroniques*, 262. — *Livres d'Esdras* et de

Néhémie, 263. — Cyrus, l'élu du dieu Mardouk (texte cunéiforme), 264. — Cyrus l'élu de Yahweh (texte biblique), 265. — Cyrus rend la liberté à Israël, 266. — *Psaumes*, 268. — Aggée et Zacharie, 272. — Malachie, 274, — Prêt à intérêt entre Juifs, 275.

CHAPITRE VII

Sous la suzeraineté hellénique

Introduction, 281. — *Littérature gnomique*, 287. — *Le livre des Proverbes*, 288. — Banquet de la Sagesse, 291. — Banquet de la Folie, 291. — Éloge de la Sagesse, 292. — *L'Ecclésiastique*, 293. — La sagesse, 394. — Sur les femmes, 295. — Les riches, 296. — De l'éducation, 297. — Le lettré ou le scribe, 297. — Maximes diverses, 298. — *L'Ecclésiaste* ou *Qôhéléth*, 299. — Quelques textes, 300. — *Le livre de la Sagesse :* Introduction, 303. — La Sagesse, 307. — Œuvre de la sagesse dans l'histoire, 309. — Sur l'homme, 310. — Le problème de la souffrance, 311. — Mort prématurée du juste, 312. — L'Histoire : *Les livres des Macchabées*, 313. — Antiochus Epiphane et l'hellénisation en Palestine, 315. — Mesures pour helléniser le pays, 316. — Mathathias à l'autel de Modin, 317. — La guerre sainte, 318. — Éloge de Juda Macchabée, 319. — Textes d'Isaïe, 320.

Conclusions.............................. 331
Bibliographie............................. 343